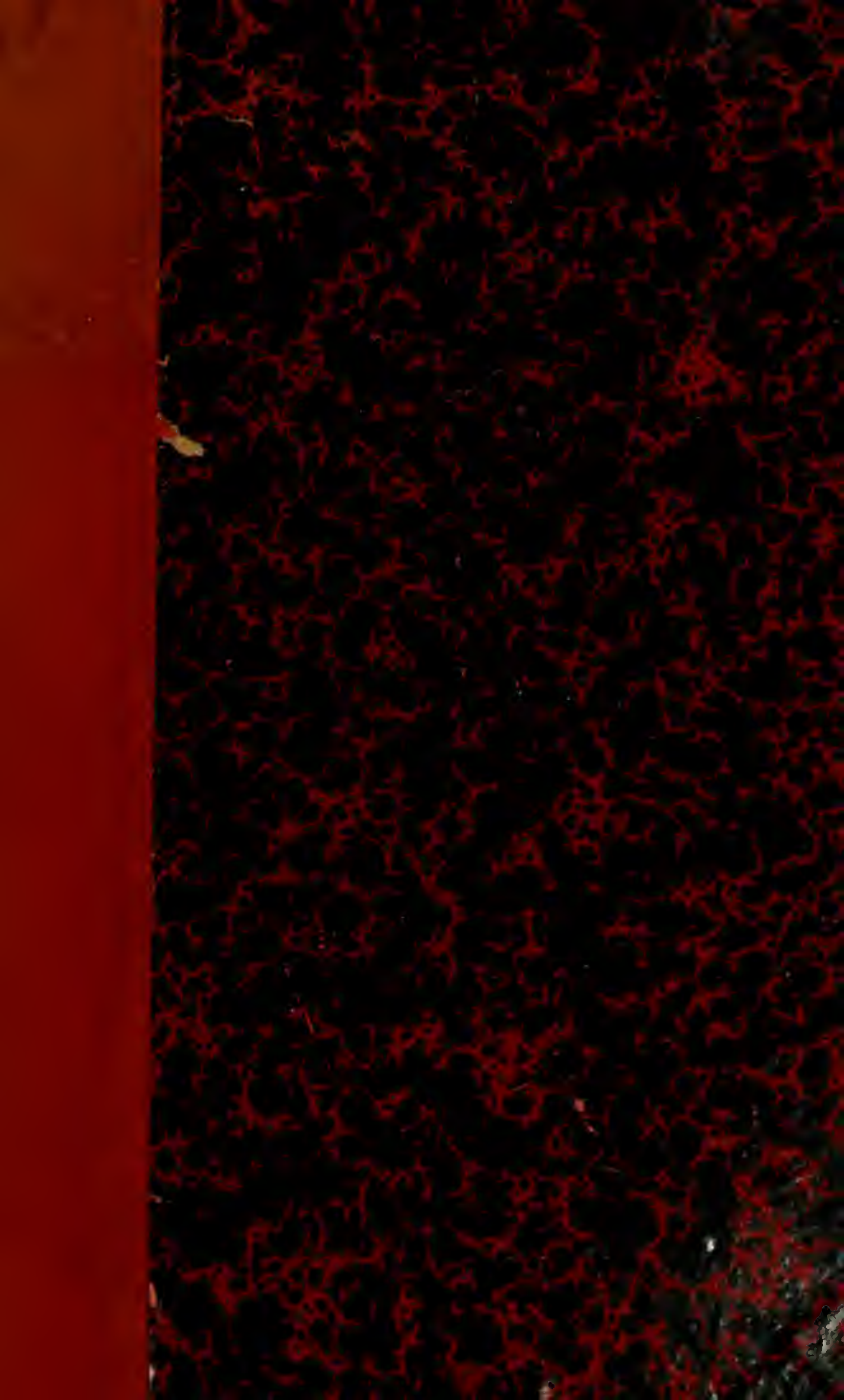






L'HABIT

D'UN

Auteur Célèbre.

En vente :

DU MÊME AUTEUR,

LES MATELOTS PARISIENS,

Roman maritime. — 2 vol. in-8. — 15 fr.

UN DIAMANT A DIX FACETTES,

par MM. Frédéric SOULIÉ, Paul de KOCK, SUAU de VARENNES, etc.

2 vol. in-8. — 15 fr.

La Vertu d'une Fille.

ET

LE DIABLE A CLICHY,

par RABAN et le prince de SAINT-HUBERT.

4 vol. in-12. — 15 fr.

SOUS PRESSE :

LE FAUBLAS MODERNE,

Par M. SUAU DE VARENNES.

2 vol. in-8.

Sceaux, impr. E. Dépée.

L'HABIT

D'UN

AUTEUR CÉLÈBRE

PAR

Édouard **Suau de Varennes,**

Auteur des MATELOTS PARISIENS, d'un DIAMANT A DIX FACETTES, etc., etc.

2

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.
1840

HISTOIRE DE MA FEMME

APRÈS MA MORT.

— *Suite.* —

I

Ainsi s'écoulait notre vie, heureuse et pleine d'amour, n'ayant rien à envier aux autres, si ce n'est la possession d'un enfant; c'était notre vœu de chaque jour,

notre prière de chaque heure. Hélas! pourquoi ne furent-ils pas exaucés !

Un jour une des rares amies que Louise continuait à voir vint lui rendre visite ; en ce moment, comme d'habitude, je me trouvais auprès de ma femme. Cette amie, parmi mille choses indifférentes, nous apprit qu'une jeune femme, que j'avais beaucoup connue autrefois, devait sous peu de jours contracter un second mariage. Cette nouvelle n'avait rien en elle-même que de fort simple, et pourtant elle me frappa comme avec une main de fer, puis elle réveilla en sursaut cette monomanie que le dévouement et les incessantes attentions de ma femme avaient su si bien endormir.

Cette jeune femme était veuve depuis

deux ans à peine ; son union avait été ce qu'on appelle un mariage d'inclination, et à peine le temps du deuil extérieur prescrit par les convenances était-il passé, que déjà le deuil de l'âme avait cessé. Dans quelques jours cette femme allait presser un autre homme dans les bras qui, à peu de distance encore recevaient le dernier soupir de celui qu'elle avait dit aimer. Cette pensée me parut affreuse ; elle tua mon repos qu'elle abattit comme d'un coup de massue.

« Peut-être, m'écriai-je intérieurement, en serait-il de même si je venais à mourir. »

Et soudain je sentis comme un poison violent s'infiltrer dans tout mon corps ; mes veines se gonflèrent, ma poitrine se

déchira. Louise s'aperçut de cette altération subite ; éperdue, et joignant ses jolies mains, elle s'écria :

— Qu'as-tu donc, Léon? tu parais souffrir, ô mon ami!

— Ce n'est rien, Louise, répondis-je avec un amer sourire ; c'est un étourdissement qui vient de me prendre, un peu d'air le dissipera facilement.

Me levant aussitôt je courus vers la terrasse, espérant qu'effectivement le grand air calmerait mon agitation ; mais seul, livré au torrent de mes singulières idées, elle prit plus de force encore. En vain je me représentai ma Louise sans cesse m'entourant de soins et de caresses, en vain me

rappelai-je ses protestations de ne point survivre à ma perte, je ne pus éloigner de moi cette fatale pensée : « Peut-être si je venais à mourir en serait-il de même. »

Après le départ de cette amie, qui venait d'être involontairement si préjudiciable à la tranquillité de mon esprit, je vis Louise accourir vers moi, le regard inquiet, et me criant de loin :

— Comment te trouves-tu, mon Léon?

— Je m'empressai de la rassurer, voulant souffrir seul. Ce fut la première fois depuis notre mariage que je lui cachai mes impressions ; habituée à me croire, sans arrière-pensée, parce que moi-même j'étais habitué à mettre mon âme à nu devant elle, je vis la sérénité reparaître sur

son charmant visage ; il me sembla alors que je souffrais moins.

Semblable à ces hommes résolus à éviter un danger menaçant, et qui viennent cependant s'y exposer eux-mêmes, poussés qu'ils sont par une fatale influence, j'étais bien décidé à oublier jusqu'au nom de cette femme, dont l'inconstance de l'âme m'avait si cruellement impressionné; eh bien! malgré mes efforts, malgré un combat intérieur, ce fut moi qui le premier et presque immédiatement, prononçai ce nom devant Louise. Ce fut moi qui le premier lui répétai une à une les paroles de son amie sur ce court veuvage, après tout fort commun dans les diverses classes de la société. Cependant je m'avançai timide et craintif sur ce terrain si dangereux pour moi.

— Il me semble, dis-je à Louise de l'air le plus indifférent, que madame S...... a bien vite oublié son premier mari ; elle l'aimait, cependant ; du moins telle est l'opinion générale.

— C'est impossible....... cette femme n'a jamais aimé son mari, s'écria Louise avec un accent de conviction qui me ravit.

— Effectivement, repris-je, cherchant à maîtriser ma joie, il est difficile de croire à la sincérité d'un amour aussi promptement oublié.

— Peut-être cette femme était-elle de bonne foi, répondit Louise, peut-être a-t-elle cru aimer en acceptant la main de son mari ; mais je le répète, son amour était une erreur dont je ne pourrais définir la

cause, toujours est-il qu'elle n'aimait pas de l'âme; le véritable amour ne s'éteint et ne se remplace jamais.

Toutes ces pensées étaient les miennes, aussi rien ne pouvait égaler mon ravissement à les entendre exprimer par celle que j'aimais plus que ma vie.

Mais, continuai-je, si l'objet aimé vient à mourir?

— On l'aime toujours, interrompit vivement Louise. Le devoir et la crainte de commettre un crime empêchent seuls l'infortunée veuve de disposer de sa vie, mais son âme, appartient déjà, par ses pensées, au ciel, lieu de réunion espéré avec celui qui lui prépare sa place dans ce séjour de l'éternité.

A mesure que Louise parlait, mon ivresse augmentait; aussi cherchai-je à la prolonger en excitant mon adorable femme à de nouveaux épanchemens.

— Ainsi, lui dis-je, non sans une forte émotion, si la mort m'appelait à elle, en me séparant de toi, je pourrais du moins croire à l'immortalité de ton amour?

Avant que Louise pût me répondre, des larmes sillonnèrent ses joues, et me tendant la main, elle dit :

—Toi, Léon, mourir!... Oh! pourquoi de semblables idées! cette pensée est affreuse, mon ami! Rien, du reste, n'en justifie la possibilité, quant à présent du moins. Si un jour cependant Dieu me réservait un pareil malheur, je le répète, je vivrais encore que déjà je n'appartiendrais

plus à ce monde. Si j'avais des enfans, je consacrerais tous mes soins à leur éducation; sinon je me réfugierais seule dans un lieu solitaire où sans cesse mon cœur et mes vœux s'élèveraient vers mon Léon. Dans tous les cas, la constance de mon deuil attesterait la constance de mon amour, et indiquerait sans cesse à ceux qui seraient tentés de m'offrir leur hommage et de captiver mon cœur, que ce cœur est au ciel et n'appartient plus à cette terre.

Hors de moi, tant ces paroles me remplissaient de bonheur. Je pressai fortement ma Louise contre ma poitrine, et lui dis :

— Tu es une femme incomparable... un ange... Non, sans doute, je ne mour-

rai pas ; long-temps encore je veux vivre près de toi, car long-temps encore je veux être parfaitement heureux.

II

A la suite de mon dernier entretien avec Louise, je restai près d'un mois dégagé de la fatale influence de ma monomanie; mais un soir que je rencontrai à l'Opéra,

vive, enjouée, et dans la plus brillante toilette, cette même femme dont l'oubli de son premier mari avait produit sur moi une impression si pénible, j'en éprouvai bientôt de nouvelles atteintes. Absorbé dans mes sinistres réflexions, je n'entendais pas la brillante harmonie dont toute la salle était pleine, mes yeux, malgré moi, se détournaient de la scène où la danse aérienne d'une célèbre artiste tenait en émoi tous les spectateurs ; une seule chose était devant mes yeux, remplissait mon esprit, tenait mon âme captive, c'était cette idée qu'un jour peut-être Louise serait pour moi ce que cette femme était pour son mari ; qu'un jour peut-être Louise m'oublierait et en aimerait un autre.

En vain me rappelai-je de nouveau

les paroles de ma femme, son dévoûment et ses soins de chaque instant. Ce secours, tout puissant qu'il fût, ne m'empêcha pas de rentrer chez moi poursuivi, accablé de mes craintes imaginaires. Je ne pris pas un instant de repos de toute la nuit; et lorsque je me levai, je me trouvai fermement résolu à exécuter le projet le plus bizarre et le plus insensé, et pour la conception duquel il avait fallu toute l'amertume de mon âme et l'étrangeté de mon imagination.

La détermination à laquelle je semblais définitivement arrêté m'apporta un peu de calme et de soulagement; toutefois, à déjeûner, je mangeai peu et ne fus occupé qu'à regarder ma Louise; je l'aimais d'un amour si exclusif, que je ne pouvais être un instant sans m'occuper

d'elle. Je fus tenté de l'amener à me répéter elle-même cette conversation si énivrante, où elle m'avait dit : « *La constance* « *de mon deuil attesterait la constance de* « *mon amour, et indiquerait sans doute à* « *ceux tentés de m'offrir leurs hommages et* « *de captiver mon cœur, que ce cœur est au* « *ciel et n'appartient plus à cette terre.* »

Mais aussitôt je vins à me dire que souvent nos actions démentent nos paroles, et je sentis que l'évidence seule des faits pouvait cicatriser ma profonde blessure. Je me levai donc avec précipitation ; j'embrassai Louise, et, me disposant à sortir, je lui annonçai que sans doute je ne pourrais rentrer avant l'heure du dîner.

Louise me regarda avec étonnement. Depuis notre mariage, en effet, je n'étais

jamais resté éloigné de plus d'une heure ou deux. Comprenant ce qui se passait en elle, je m'empressai de lui dire :

— C'est un de mes amis qui m'a prié de l'assister dans une affaire importante.....

Je dus paraître bien embarrassé : aussi était-ce le premier mensonge adressé à Louise. En le proférant, je sentis le feu me monter au visage.

Louise m'interrompit par un baiser; son angélique sourire m'accompagna jusqu'au dehors, et son regard semblait me dire : « Mon ami, reviens au plus vite. »

A peine sorti, je courus au hasard, poursuivi par une foule de pensées se rat-

tachant au fatal projet dont je n'avais pas encore arrêté les moyens d'exécution, et, certes, j'avais lieu d'en être embarrassé!

Après nombre d'heures employées à traîner au hasard mes tourmens dans les divers quartiers de Paris, sans autre but que de m'abandonner plus à l'aise à mes folles et sombres idées, je me dirigeai vers mon hôtel. En entrant je trouvai le couvert déjà mis : Louise m'attendait pour dîner. Elle avait reconnu mes pas et était venue au-devant de moi. S'étant jetée dans mes bras, elle me couvrit de ses caresses, et me dit de sa voix si douce :

— Que cette absence m'a paru longue, mon Dieu! Suis-je donc heureuse de te revoir!

Hélas ! qu'eût-elle dit, la pauvre jeune femme, si seulement elle eût pressenti le coup que j'allais lui porter.

Je voulus répondre à ses caresses par mes baisers et de tendres regards ; mais, malgré mes efforts, je ne pus lui cacher l'altération de mes traits. La fatigue de mes courses, et surtout mes émotions, m'avaient déjà changé, je ne sus que répondre aux pressantes sollicitations de Louise pour en connaître la cause.

— J'ai pris peu de chose à déjeûner, lui dis-je en balbutiant, et j'ai beaucoup couru depuis ; peut-être est-ce le besoin.

Louise s'empressa de faire servir ; mais il me fut impossible de manger.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-elle tout effrayée.

Je fus assez maître de moi pour sourire et lui tendre la main en disant :

— Rassure-toi, Louise, je ne souffre pas... mais, au moment de t'apprendre mon départ pour l'Amérique, je sentais que mes forces et mon courage m'abandonnaient.

Louise sembla anéantie. Ce voyage d'outre-mer, si brusquement annoncé, lui ôta l'usage de ses sens. Il se fit un instant de pénible silence; il me faisait trop souffrir, je l'interrompis. D'ailleurs, le coup était porté, il fallait bien en subir les conséquences.

— Ce départ est indispensable, Louise,

repris-je, cherchant à l'attirer vers moi; je vais aux Etats-Unis, chargé d'une mission secrète et de la plus haute importance.

Je mentais encore; c'était la seconde fois : aussi fus-je moins embarrassé.

— Partir!... et en Amérique!... s'écria-t-elle tout-à-coup, les yeux hagards et se frappant le front comme quelqu'un réveillé en sursaut au milieu d'un rêve horrible. Mais c'est impossible... Moi séparée de toi, mon Léon! ajouta-t-elle, en donnant un libre cours à ses larmes..... Oh! non, jamais une semblable pensée n'est entrée dans ton esprit... Tu veux m'éprouver..... C'est une plaisanterie, n'est-ce pas? elle est bien terrible, ô mon Dieu!... Mais, Léon, dis-moi donc que

tout ceci n'est pas sérieux. Ne vois-tu pas combien je souffre... De grâce, aie pitié de moi... Ne vois-tu pas que tu me fais mourir ?

Je perdais presque la tête ; j'étais hors de moi ; je n'avais qu'un mot à dire pour que ce désespoir, pour que toutes ces larmes se changeassent en joie, et ce mot, je ne le prononçai pas.

— C'est une pénible nécessité, Louise, dis-je à cette pauvre enfant dont je soutenais la tête sur mes bras... J'ai promis; mon honneur est engagé : je dois partir... Il faut nous séparer.

— Cruel ! cruel ! me répondit-elle d'une voix faible, et ses yeux se refermèrent, tandis que sa tête retomba sur moi.

Un instant j'eus une peur affreuse; je crus que j'avais tué ma Louise, celle que j'aimais au point d'être cruel, moi d'une nature bonne et généreuse.

J'allais pousser les hauts cris, me prosterner à ses pieds en lui avouant que tout ceci n'était qu'une infâme comédie, lorsque, tout-à-coup, se remettant sur son séant, Louise me saisit la main avec une sorte de convulsion, et s'écria :

— Mais pourquoi me séparer de toi, mon Léon. Si tu pars, pourquoi ne partirai-je pas avec toi? Le premier devoir d'une femme n'est-il pas de suivre son mari... Partons donc en Amérique, au bout du monde s'il le faut; mais partout je te suivrai. Oh! non, je ne te quitterai pas un instant; tu es à moi, tu es mon

bien, ma vie... rien ne me séparera de toi, pas même la mort.

Certes, tout ce que je voyais et entendais était bien fait pour m'arrêter dans mon étrange résolution, en me donnant la conviction du saint amour dont j'étais l'objet; eh bien! j'eus le courage, ou mieux l'atrocité, de résister à tout.

—Louise, m'écriai-je, il est impossible que tu me suives; je dois partir seul, aies donc force d'âme et résignation.

Et me levant subitement, je m'éloignai laissant ma jeune femme en proie à ses larmes et au plus violent désespoir.

III

Le lendemain je trouvai ma jeune femme un peu plus calme, mais non moins souffrante ; je m'efforçai de la consoler, et l'assurai que j'abrégerais mon absence autant

qu'il serait en mon pouvoir. En vain me supplia-t-elle de consentir à ce qu'elle m'accompagnât, je restai inexorable; d'ailleurs pouvais-je consentir sans détruire le but de mon voyage. Je l'embrassai et sortis pour presser les dispositions de mon départ. Un *pakeat* américain, mouillé au Hâvre, devait, sous peu de jours, mettre à la voile pour New-Yorck : j'allai immédiatement retenir mon passage sur ce navire chez le correspondant chargé de traiter à Paris.

L'heure de la séparation sonna, ce fut un terrible moment, je le redoutais avec raison. Enfin je m'arrachai des bras de Louise, la laissant presque mourante, et n'ayant d'autre excuse que les tortures que j'endurais moi-même.

Une chaise de poste m'attendait, j'y

montai sans oser regarder derrière moi.

A peine le postillon eut-il fappé l'air de son fouet, annonçant ainsi le départ, à peine eus-je senti les mouvemens de la chaise de poste brûlant le pavé, que j'éprouvai ensemble toutes les angoisses du remords et de la séparation.

« Peut-être en ce moment, pensai-je, ma Louise succombe-t-elle à sa douleur? »

Et je me surpris à regretter mon départ et à désirer retourner auprès d'elle.

« N'ai-je pas assez de preuves de son constant amour? me disais-je en m'accusant de mon départ ; ne suis-je pas assez convaincu que si je venais à mourir, sa douleur ne laisserait pas la moindre place dans son cœur. Pourquoi donc continuer

l'exécution d'un projet insensé qui, peut-être, nous tuera tous deux ?... Oui, ma Louise, je reviens vers toi ; désormais plus de doutes cruels, ton amour pour moi est bien véritablement ce sentiment de l'âme, survivant à tout, même à la mort. »

Et déjà mon bras s'avançait pour retenir le postillon, dont le fouet animait les chevaux ; déjà mes lèvres se préparaient à lui crier : Arrêtez. Mais comme si j'eusse été maîtrisé par une force surnaturelle, mon bras retomba tout-à-coup, ma langue resta glacée, et j'arrivai au Hâvre maudissant la fatalité, tandis que je n'avais qu'à maudire ma déplorable nature.

Lorsqu'appareilla le *Packeat* sur lequel j'avais pris passage, en signe d'adieu,

je saluai la France de mes pleurs, et mes vœux et mes regrets s'élancèrent vers Paris, où j'avais laissé la plus adorable des femmes.

La traversée fut heureuse, et nous jetâmes l'ancre devant New-Yorck un mois après notre départ du Hâvre.

Maintenant je m'étais avancé trop loin pour reculer. Mon étrange résolution, explicable seulement par l'étrangeté de mon caractère, devait donc s'accomplir; seulement, les moyens n'arrivaient pas assez promptement à mon esprit.

En vain depuis plus de six semaines mettais-je mon imagination en grand travail; elle était restée stérile malgré tout. Le hasard, plus secourable aux mauvaises idées qu'aux bonnes, vint enfin, et malheureusement, à mon aide. Un jour je

me promenais à quelques milles de la ville, sur les bords d'une plage solitaire, lorsque, jetant mes regards sur la mer, je vis une vague monstrueuse s'avancer en mugissant. C'était un spectacle en présence duquel je me complaisais : aussi suivis-je tous les mouvemens de cette vague avec un ravissement indicible; et lorsque se repliant sur elle-même, elle eut regagné le large après avoir battu la plage, j'aperçus un objet qu'elle venait d'y déposer. La distance dont j'en étais séparé m'empêcha d'en distinguer la forme. Curieux, je m'avançai rapidement, et bientôt je reconnus un corps de forme humaine. Je m'en approchai le cœur tout palpitant; une vue semblable inspire toujours un effroi involontaire. Après un examen de quelques minutes, je me convainquis que la vie avait

quitté ce cadavre depuis plusieurs heures au moins. Ses vêtemens, assez élégans, avaient la coupe française. Cette remarque excita de nouveau mes soupirs, en pitié de la triste fin de cet infortuné compatriote.

Ces soupirs et les idées dont ils étaient la conséquence firent place à une pensée que moi seul pouvais concevoir; soudain glissant mes mains a travers ces vêtemens tout humides, je les palpai avec cet empressement avide du voleur qui s'empresse de dépouiller sa victime, dans la crainte d'une surprise au moment du crime. Dans la poche de côté ma main rencontra un objet que je reconnus être un portefeuille. Je le retirai vivement et l'ouvris; il contenait plusieurs papiers.

Craignant que ces papiers ne tombassent en dissolution entre mes mains, attendu l'eau dont ils étaient imprégnés, je les déployai avec la plus minutieuse précaution. Parmi eux je découvris un passeport, et plusieurs autres titres attestant que le corps inanimé gisant devant moi était celui d'un malheureux, passager à bord d'un navire sombré la veille en vue de New-Yorck.

Et voici que je sautai en riant aux éclats face à face de ce cadavre étendu à mes pieds. Mais qu'alors mon rire devait être satanique !

Portant précipitamment ma main à la poche de mon habit, j'en sortis une petite liasse de papiers ; je choisis ceux qui pouvaient le mieux prouver mon identité... je veux dire ma mort, et, les trem-

pant à plusieurs reprises dans la mer, je les substituai à ceux du naufragé.

Ces soins terminés, courant comme un fou vers la ville, j'allai déclarer aux autorités que le cadavre du comte de L... gisait sur la plage.

IV

Et pour que la nouvelle de ma mort parvint plus promptement en France, et vînt plus sûrement, entourée de toutes les formes légales, frapper ma femme, je

déclarai connaître parfaitement le comte de L... et donnai sur lui et sa famille tous les renseignemens nécessaires pour venir en aide aux autorités américaines et au consul de France, dans l'accomplissement de leurs devoirs en cette circonstance pénible.

Chacune de mes paroles aiguisait le poignard dont j'allais frapper au cœur le seul être que j'aimais au monde ; et malgré cela je m'étendais avec une sorte de complaisance sur les détails tendant à mieux assurer le crime que je commettais malgré moi, je dis malgré moi, car je parlais, et pourtant j'aurais voulu ne pas parler, sachant que mes paroles étaient un poison mortel. Mon état ressemblait pour ainsi dire à celui des hydrophobes lorsqu'emportés par la rage ils se précipi-

tent sur leurs amis les plus chers, alors ils obéissent malgré eux à une férocité maladive, et leur cœur reste innocent des blessures dont ils les couvrent.

Lorsque j'eus bien assouvi cette rage, par laquelle, moi aussi, je me trouvais maîtrisé, lorsque je fus bien certain qu'avant peu ma femme serait instruite de ma mort, je m'abandonnai brutalement à tous les excès possibles, cherchant ainsi à éloigner mes pensées du dénouement affreux, selon toute probabilité, d'un drame que j'avais si habilement conduit.

Dix mois s'écoulèrent au milieu de mon dévergondage insuffisant pour calmer mes remords; je m'y étais livré corps et âme, le corps seul avait été

vaincu, l'âme n'avait fait que sommeiller, et un jour se réveillant, plus violente et passionnée que jamais, elle me cria qu'il était temps de savoir si ce que j'avais fait avait produit le bien ou le mal.

Le bien ! était-ce possible !

Je repartis donc pour la France. Un mois après j'étais au Hâvre ; un jour après j'étais à Paris.

Depuis l'heure où je m'étais arraché des bras de ma Louise, je n'avais point eu de ses nouvelles ; elle, n'en avait reçu qu'une seule me concernant, c'était celle de ma mort. Je ne savais rien de ce qui s'était passé depuis ce fatal moment, et pourtant, si en cet instant quelqu'un fût venu à moi me disant :

Veux-tu tout savoir? je vais tout te dire! »
mes cheveux alors se fussent dressés sur ma tête; et le repoussant avec horreur je lui eusse crié.

— Malheureux! tais-toi......

Pourquoi est-il donné à l'homme de sentir et de ne pas pouvoir exprimer! Qui m'aidera à rendre mes émotions en approchant de la demeure de ma Louise, qui pourra dire avec quelle tendresse je caressai du regard, et de la pensée, ces lieux voisins de ma demeure, que tant de fois j'avais accueillis avec indifférence en allant et venant avant mon départ. Tout ce monde du peuple que chaque jour, je regardais sinon avec dédain, du moins avec le sentiment de la distance entre nos positions, comme maintenant j'éprouvais le

besoin de lui tendre la main. Moi noble, moi fier de mon rang et de ma naissance, en vérité, si à cet instant un artisan fût venu à moi en m'appelant son ami, je lui eusse répondu je crois en l'appelant mon frère.

Qui dira encore mes craintes, mes espérances, mes angoisses, mon effroi, à la vue de chaque personne sortant de l'hôtel habité par Louise. A chaque minute je brûlais du désir qu'un incident vînt me révéler l'existence de ma femme de plus en plus adorée; à chaque minute aussi je craignais qu'un incident ne m'apprît sa mort; il fallait que je fusse instruit, je le voulais, et je n'osais faire un pas, jeter un regard qui pût m'éclairer.

Ce supplice était au-dessus de mes forces: je résolus d'y mettre un terme.

M'approchant donc de la boutique d'un boulanger, trois fois je voulus en ouvrir la porte, et trois fois ma main s'y refusa. M'excitant enfin par un effort convulsif, j'entrai résolument, et d'une voix altérée, je demandai :

— Madame la comtesse de L....

Si cet homme eût su que j'attendais sa réponse avec l'anxiété de l'accusé écoutant sa sentence de vie ou de mort, il se fût abstenu de l'indifférence qu'il mit à me dire en continuant de servir une pratique :

— La deuxième porte cochère à main droite.

— N'est-elle pas morte? m'écriai-je hors de moi.

— Morte !... me répondit-il sans changer de ton ni d'attitude. Non ! grâce au ciel ! vous voulez sans doute parler de son mari, qui s'est noyé en Amérique il y a, ma foi, bientôt un.....

Je n'attendis pas la fin de cette phrase, et m'esquivai promptement : Louise vivait ; pour l'instant, c'était tout ce que je voulais savoir.

Éperdu, ne me possédant pas de joie, je courus à l'hôtel où j'étais descendu ; et seul dans mon appartement, je me prosternai, et les mains levées vers le ciel, dans une fervente prière, je remerciai l'Être suprême d'avoir détourné les funestes conséquences qui pouvaient résulter de ma conduite coupable et insensée.

Épuisé par les fatigues de mon long voyage, accablé de tant d'émotions, je me jetai au lit, attendant le lendemain avec une impatience facile à concevoir.

V

Le matin, au moment où le jour se glissait faible et incertain à travers mes rideaux, j'étais déjà sur pied. Plus calme alors, je cherchai à sonder l'état

de mon âme ; je la trouvai plus que jamais remplie d'amour, moins abattue par les remords, mais toujours inquiète ; puis j'y découvris, honteux et caché, un sentiment que j'essayai en vain de repousser. Oui, je l'avoue ici en témoignage de l'égoïsme du cœur, certes, j'adorais Louise. Certes, la nouvelle de sa mort m'eût brisé à l'instant. Eh bien ! alors que j'étais certain de son existence, je surpris en moi cette étrange idée : « Elle ne m'aimait pas au point de me suivre dans la tombe. » Et cette pensée maladive, malgré moi m'obséda long-temps et me livra à un malaise indéfinissable. Je dus en chercher le soulagement dans l'exécution des dispositions que j'avais méditées pendant toute la nuit. Je sortis donc et me rendis d'abord chez un marchand d'habits confectionnés ; j'y choisis un ha-

billement complet parfaitement convenable à un honnête ouvrier ; je le payai et le fis porter à ma demeure provisoire : de là j'allai faire l'acquisition d'un chapeau tout à fait en rapport avec le costume. Ensuite me confiant aux soins d'un artiste fort habile, celui-ci dissimula avec la plus grande habileté mes cheveux châtains et bouclés sous une perruque tissée avec des cheveux noirs plats et lisses, et d'après mes instructions fort suivies, il me couvrit une partie du visage d'énormes favoris de nuance semblable.

Rentré à mon hôtel, j'endossai l'habillement que je venais d'acheter, et me regardant dans la glace, je me trouvai méconnaissable à mes propres yeux. La métamorphose était complète, j'avais

toute l'allure d'un contre-maître de fabrique endimanché. Je sortis donc fort satisfait, et me rendis aux environs de l'hôtel qu'habitait Louise, sans aucune crainte d'être reconnu par personne.

J'entrai successivement, et sous divers prétextes, chez tous les fournisseurs de l'hôtel, gens ordinairement fort au courant de l'intérieur de leurs pratiques, et toujours très disposés à narrer leur biographie. En vain j'employai toute mon adresse à exciter leur loquacité sur la comtesse de L.... Je n'obtins aucun renseignement qui pût satisfaire mon incorrigible septicisme. Louise, toujours réservée vis-à-vis de ses domestiques, ne donnait aucune prise à leur malignité. Bonne et indulgente pour tous, elle savait s'attirer leur dévoûment et comman-

der leur respect. Rien de ce qui se passait à l'hôtel ne transpirait au dehors, sinon les faits ou paroles relatives aux bonnes œuvres et à la générosité de la jolie comtesse ; c'était ainsi que dans tout le quartier on désignait ma Louise. Je n'appris donc rien, si ce n'est que depuis ma mort prétendue, la charité de ma femme n'avait fait qu'accroître, à en juger par ses bienfaits multipliés. Je sus encore que depuis peu de temps seulement elle sortait, tantôt dans sa voiture, tantôt à pied, et que ses courses étaient toujours fort courtes ; enfin, qu'elle recevait habituellement peu de visites, et toujours les mêmes personnes. Je cherchai à connaître le nom de ces personnes, ou du moins leur signalement ; mais les indications que j'obtins furent tellement vagues, que, malgré mes dispositions, je ne

pus en tirer ni conséquence, ni commentaires.

Bien décidé cependant à m'édifier sur l'intérieur de ma maison, car je n'ose dire sur la conduite de ma femme, mais ne sachant de quels moyens me servir pour y arriver, je me mis à me promener de long en large devant l'hôtel, abandonnant mes pensées à tout leur essor.

Après quelques minutes de vains efforts pour m'arrêter à un plan praticable, je vis une voiture s'arrêter devant l'hôtel; une femme en descendit, je la regardai, et reconnus la baronne de Laurial.

J'avais souvent rencontré cette baronne dans le monde; elle était déjà sur le retour. Coquette, méchante et dissi-

pée, cette femme m'avait toujours déplu, et sur mes instances, Louise avait constamment négligé les avances qu'avant mon départ elle n'avait cessé de faire pour s'introduire dans notre intimité. Aussi je ressentis un vif déplaisir de sa visite à ma femme. Sans doute, pensais-je, elle fait partie du petit nombre de personnes que Louise consent à voir. »

Et il me sembla que ma femme manquait à ma mémoire, en recevant après ma mort, réelle pour tous sinon pour moi, une personne que mes conseils, que ma tendresse l'avaient si souvent engagée d'éviter.

Au même instant, je me surpris à la défendre moi-même, de l'accusation que je portais contre elle.

« Louise est pleine de convenances et

d'aménité, me dis-je ; peut-être reçoit-elle cette femme par faiblesse, et parce qu'elle n'ose lui faire voir sa répugnance à l'admettre au cercle restreint de ses connaissances. »

Je fus distrait de ces réflexions au sujet de cette baronne, par le bruit d'une voiture venant derrière moi ; je détournai vivement la tête, et j'aperçus un tilbury de la plus grande élégance et du meilleur goût, s'arrêtant aussi devant l'hôtel. J'en étais à quelques pas, je m'avançai donc, et j'arrivai assez à temps pour reconnaître dans celui qui en descendait le vicomte de Séran.

Cette seconde visite me fut encore plus pénible que la première.

Le vicomte était un jeune homme char-

mant, de la plus agréable figure et de manières parfaites ; son éducation avait été soignée, et son esprit ne manquait ni d'ornement, ni de vivacité. Tout en rendant justice à son mérite incontestable, sans cesse j'étais resté froid en présence de ses démonstrations d'amitié. J'avais souvent remarqué ses regards se reposant complaisamment sur Louise ; c'en était assez pour justifier mon éloignement à son égard. D'ailleurs, j'avais expérimenté qu'il convient de se méfier des amitiés qui s'adressent aux maris, lorsque ces maris possèdent une jolie femme !

Cette rencontre de M. de Séran me toucha donc au vif et m'inspira mille pensées que je cherchais en vain à combattre à mesure qu'elles naissaient.

Toutefois si je doutais du bien, j'avais peine à me persuader le mal, et cette fois encore je trouvai les moyens de défendre Louise contre mes pensées.

« La visite de M. de Séran, me dis-je encore, a peut-être un motif tout naturel et fort innocent... Il importe, pour agir sagement, de s'assurer avant de rien croire. »

Presque aussitôt le vicomte descendit; sa visite avait été de quelques minutes au plus : je fus à demi-rassuré, la baronne, elle aussi, ne tarda pas à paraître. Le peu de durée de ces deux visites me persuada que dans cette cause, où j'étais intéressé à un si haut point, la défense avait plus de vérité que l'accusation, et qu'effectivement Louise s'était empres-

sée de congédier deux personnes dont la présence était loin de lui être agréable.

V

On était à la fin d'avril, le temps était magnifique, je continuai donc ma promenade de long en large sans être contrarié par l'intempérie, et espérant d'ailleurs voir arriver de nouvelles visites

dont je serais sans doute plus satisfait que des deux premières. Après un quart-d'heure à peine, les deux battans de la porte cochère s'ouvrirent; je jetai vivement mes yeux dans la cour, et je vis le landaw de Louise prêt à sortir : déjà le cocher était sur son siège. Ne doutant pas que ma femme ne vînt à paraître, et craignant d'éveiller quelques soupçons malgré ma métamorphose, je me blottis contre le mur. Les chevaux piaffèrent, j'entendis le roulement de la voiture, et aussitôt je me levai sur la pointe des pieds pour plonger mes regards dans son intérieur. Lorsqu'elle passa devant moi, elle était vide ; je m'en expliquai facilement la cause, connaissant les habitudes de Louise. Je compris qu'ainsi que cela lui arrivait souvent, elle allait sortir à pied, suivie d'un domestique et de sa

voiture. Je ne me trompai pas, le concierge, la tête découverte, et dans une attitude respectueuse devant la porte, m'annonça l'approche de Louise. En effet, une femme en grand deuil, et couverte d'un long voile, passa près de moi.

C'était elle !....

Louise s'éloigna ; malgré mon émotion, malgré le tremblement de tous mes membres, je trouvai assez de force pour courir et me placer à quelque distance devant elle. En ce moment, je ne raisonnais plus, je ne craignais plus d'être reconnu, je restai en extase devant ses traits, les considérant avec amour, avec adoration, ils étaient toujours beaux à ravir, mais ils me semblaient pâles et fatigués, je la trouvai bien mieux ainsi, que s'ils avaient été frais et rians.

« Elle a souffert, beaucoup souffert, pensai-je; et cette idée remplit tout mon être de joie. »

Quelle pauvre organisation que la mienne, me forçant à me réjouir des souffrances de Louise.

Je la suivis par derrière, tenté à chaque pas d'aller me précipiter à ses pieds; à tout instant aussi j'avais l'espérance qu'elle entrerait dans une église pour pleurer sur moi; c'était le but que j'aimais à attribuer à sa vertu. Je voulais alors m'approcher religieusement d'elle et me réjouir du murmure de ses sanglots étouffés, mêlés à ses prières : aussi fus-je bien désappointé, lorsque je la vis pénétrer successivement dans deux magasins, l'un de mode, l'autre de nouveauté. En étant sorti quelques instans après, elle fit approcher sa voiture et se fit recon-

duire à l'hôtel. Et moi je me dirigeai triste et abattu vers ma demeure.

Cependant le résultat de mes impressions de cette journée était plutôt favorable qu'autrement. Deux visites, il est vrai, ne m'avaient pas produit une sensation fort agréable ; mais aussi n'avais-je pas revue Louise, pâle et étiolée par l'excès de sa douleur... ne m'était-elle pas apparue en grand deuil, bien que le temps consacré par l'usage en fut expiré... Elle était donc encore tout à moi, elle m'avait conservé son amour, et j'étais et serais toujours l'objet de ses pensées ; tel était mon espoir, et le soir je m'endormis sous sa bienfaisante influence.

VI

Je revins le lendemain prendre mon poste auprès de l'hôtel ; je voulais avant de m'arrêter à l'idée seule d'un autre plan, savoir quelles personnes venaient ordinai.

rement visiter ma femme, j'avais en outre besoin de m'assurer si la baronne et le vicomte reviendraient. La matinée s'avançait; depuis deux heures environ je faisais une faction inutile, lorsqu'ainsi que cela avait eu lieu la veille, les deux battans de la porte cochère venant à s'ouvrir, attirèrent mes yeux dans la cour de l'hôtel: comme la veille encore le landaw de Louise l'attendait; mais de même que la veille, ses gens ne portaient plus la livrée de deuil; l'or et les couleurs vives avaient reparu. D'abord, ce changement me frappa; de l'endroit où j'étais, j'apercevais facilement les premiers degrés de l'escalier de maître; à peine avais-je eu le temps de me remettre de ma surprise, que le frôlement d'une robe fixa mon attention sur cet escalier. Une femme en descendait; elle aussi, cette femme, ne

portait plus le deuil, son chapeau était d'étoffe blanche, et sa robe de soie grise. Cette femme, oh! je la reconnus bien, c'était Louise...

Accablé, privé de l'usage de mes sens, à peine je la vis s'éloigner seule dans le landaw. Les injures du concierge, me courant sus en m'ordonnant de m'éloigner, m'apprirent que mes chevaux avaient failli me renverser, et ma voiture me briser sous les roues.

Rappelé à moi par la brutalité de cet homme, je m'éloignai à pas lents. La douleur dans l'âme, j'entrai non loin de là dans une espèce de café, je me plaçai à une table du fond, et m'y fis servir un verre d'eau. Malgré la présence de quel-

ques personnes dont je pouvais être vu, je portais mon mouchoir à mes yeux cherchant à essuyer mes larmes, car je pleurais amèrement; mon âme se brisait. Il n'y avait en moi ni haine ni colère; hélas! la colère eût relevé mes esprits affaiblis; et je me sentais de plus en plus anéanti sous le poids de mon violent désespoir.

Et ce désespoir n'était-il pas que trop justifié? La baronne et le vicomte étaient peut-être les deux seuls êtres au monde pour lesquels j'eusse témoigné quelque répugnance, et la baronne et le vicomte étaient les seuls que je retrouvais aux abords de l'hôtel de Louise. C'était peu encore, cette double rencontre à la même heure, pouvait n'être que l'effet du hasard, un instant du moins j'avais pu l'espérer; mais Louise parée avec une élé-

gance que je ne lui avais jamais vue avant mon fatal départ, et cela à peine le temps du deuil rigoureusement exigé venait-il d'expirer; mais Louise prête à reparaître dans le monde, à y faire briller ses grâces, son esprit et sa beauté; Louise, s'apprêtant sans doute à sourire aux hommages dont on allait l'accueillir de toutes parts; Louise, rêvant peut-être un nouvel amour, elle qui m'avait dit : « Si tu venais « à mourir, mon bien-aimé, la cons- « tance de mon deuil attesterait la cons- « tance de mon amour, et apprendrait « à ceux, tentés alors de m'offrir leurs « hommages, que mon cœur est au ciel et « n'appartient plus à cette terre; » Louise, enfin, devenue parjure...... tout ceci pouvait-il être l'effet du hasard, devais-je l'attribuer à une cause autre que l'oubli de moi-même, maintenant qu'elle s'était con-

vaincue de ma mort? Ne devais-je pas en conclure que Louise avait besoin de me voir et de m'entendre pour m'aimer, que Louise enfin m'avait donné l'amour de ses sens mais jamais celui de son âme.

Voici le sommaire de mes pensées pendant l'heure où je restai dans le café. Ce fut donc une heure de supplice auquel rien ne peut se comparer sinon les souffrances qui m'étaient encore réservées.

Je sortis du café dans l'espoir de calmer mon agitation au grand air; entraîné malgré moi, je me dirigeai de nouveau vers l'hôtel. En ce moment, tout y était en grand mouvement à l'intérieur et à l'extérieur; des domestiques allaient et ve-

naient, portant des fardeaux que d'autres déposaient dans des wagons arrêtés devant l'hôtel, j'en demandai la cause, et il me fut répondu que le soir même madame la Comtesse partait pour la campagne.

VII

Certes, j'étais plus déterminé que jamais à poursuivre le cours de mes investigations, je courus donc à mon appartement, je pris un peu de linge dont je fis un paquet; j'envoyai un commissionnaire

chercher une voiture de place, j'ordonnai au cocher de me conduire à Ville-d'Avray, et je partis. La maison de campagne où Louise devait se rendre attenait au village de ce nom; c'était la propriété dont j'avais fait l'acquisition peu de temps après notre mariage. J'arrivai au commencement du village après une heure de route environ. Aussitôt que j'aperçus les premières maisons, j'ordonnai au cocher de me descendre; je le renvoyai lui et sa voiture, et me dirigeai avec de violens battemens de cœur, vers les lieux où s'étaient écoulés si heureux les premiers temps de notre amour. Familier avec les localités, je m'introduisis facilement dans le parc, d'où je pus tout examiner sans être vu. Louise n'était pas encore arrivée, mais les soins que les gens à son service prenaient à tout mettre en ordre, attes-

taient qu'elle était attendue d'un moment à l'autre. Deux heures s'écoulèrent pendant lesquelles mon esprit trouva quelque distraction en présence de la nature si riante des magnifiques campagnes de ce pays, et mon âme un grand adoucissement à sa douleur par les souvenirs que chaque objet lui rappelait.

Déjà la nuit tombait ; jugeant prudent d'aller au village m'assurer d'un gîte pour la nuit, je songeai à m'éloigner; je n'avais pas fait plusieurs pas que j'entendis le bruit d'une voiture; au moment où la curiosité me fit tourner la tête, elle s'arrêtait devant la grille du parc ; malgré la faiblesse du jour, je reconnus facilement les deux femmes qui en descendaient; l'une c'était Louise, l'autre la baronne de Lauréal.

Elles s'enfoncèrent toutes deux dans les taillis du parc et disparurent; moi, je restai à ma place, anéanti et sans force. Bientôt la colère remplaça cet état subit d'affaissement. Que le ciel et le monde me le pardonnent, je rentrai au village en blasphêmant contre ma femme, et un instant je ris intérieurement du sombre rire de la vengeance, à l'idée de souffleter à mon aise cette maudite baronne, si jamais il m'était donné de me trouver seul avec elle.

Etais-je bien en ce moment le comte de L.... autrefois cité pour sa délicatesse et sa tenue pleine de convenance, vis-à-vis de toutes les femmes, même de celles flétries dans l'opinion générale.... et malgré tout, la baronne de Lauréal n'en était pas à ce point.

Arrivé au village, je m'y procurai une chambre non sans quelque difficulté. Je me jetai de suite sur un mauvais lit qu'on m'y prépara, et un sommeil péniblement agité me conduisit lentement au lendemain. A mon réveil, je sortis aussitôt et me mêlai à des journaliers se rendant aux champs; j'appris de l'un deux que mon ancien jardinier était mort. Il avait été remplacé dans ses fonctions par un homme que l'on appelait Joseph. Je ne connaissais nullement ce dernier, et lui aussi, sans doute, ne m'avait jamais vu. Or, j'avisai immédiatement aux moyens de parvenir à un second travestissement pour, au moyen de cet homme, m'introduire dans l'intérieur du château (ma propriété était assez vaste et belle pour mériter ce nom), sans fixer le moindrement l'attention : j'échangeai donc mes vêtemens de contre-maître

contre ceux d'un laboureur, et je me présentai devant maître Joseph, le jardinier en chef du château. — Avez-vous de l'ouvrage à me donner, not' bourgeois? lui demandai-je, avec le ton et en prenant l'allure d'un véritable homme des champs.

Ce titre *de bourgeois* sembla flatter le vaniteux jardinier; avant de me répondre, il promena sur moi ses regards des pieds à la tête, avec un air de satisfaction dont je tirai bon augure.

— Tiens ! je n'te connaissons pas, mon garçon, me dit-il, t'es pas de c'pays-ci.

— C'est vrai répondis-je, nullement embarrassé de mentir, attendu que dans la voie où je m'étais engagé, le mensonge

était devenu pour moi une nécessité; je suis de Buc, près Versailles; j'ai perdu ma mère il y a un mois, et ne pouvant rester davantage dans ce pays sans qu'à chaque heure, chaque objet ne me rappelle ma perte douloureuse, je l'ai quitté et suis venu ici dans l'espoir d'y trouver du travail.

— Ah! ah! pauvre garçon! me répondit Joseph, pour tout compliment de condoléance.... Ah ça! reprit-il aussitôt, es-tu fort dans ton état?

Je possédais bien quelques connaissances théoriques en horticulture, mais quant à la pratique, je n'étais nullement expert, je ne voulus donc pas hasarder une réponse affirmative.

Je ne sais, balbutiai-je, mais je réponds de ma bonne volonté.

— C'est déjà quelque chose, mon garçon, reprit Joseph en hochant la tête; mais ça ne suffit pas... C'est égal, j'vas d'abord te prendre pour arroser, d'autant que le soleil chauffe déjà dur et qu'y aura de la besogne ct'année, et puis j'essaierons ton talent p'tit à p'tit.

— Volontiers! m'écriai-je, m'empressant d'accepter.

— Ta journée sera de quinze sous, non compris la soupe aux choux continua Joseph.

— Soit, répondis-je de nouveau.

Et Joseph m'installa immédiatement dans mes nouvelles fonctions.

VIII

Le soir arriva sans que j'eusse aperçu ni Louise ni la baronne, et cependant j'avais parcouru le parc et les jardins dans tous les sens, arrosant de tous côtés, cher-

chant ainsi à gagner les bonnes grâces de Joseph. Harrassé de fatigue, désappointé, je rentrai me mettre au lit aussitôt le coucher du soleil. Mon repos ne fut qu'un long sommeil grâce à mes travaux du jour, mais le matin, lorsque je me réveillai, je sentis mes membres tout courbaturés ; j'en attribuai avec raison la cause au genre d'occupation un peu violent auquel Joseph m'avait soumis. Cette cause et son effet n'étaient certes nullement de mon goût ; je me mis incontinent en œuvre de m'affranchir de l'une et de l'autre. Doué d'un esprit assez inventif, j'en trouvai facilement les moyens.

Or, j'étais dans les jardins depuis plus de deux heures, prenant tout à mon aise

de la besogne que m'avait donné Joseph, lorsque j'allai le trouver, et l'abordant d'un coup du plat de la main sur l'épaule, je lui dis :

— Bourgeois, s'il arrive une bonne aubaine à un ouvrier, et que celui-ci ait bon cœur, ne doit-il pas la faire partager à son maître.

Ma position vis-à-vis de Joseph devait rendre ce système trop de son goût, pour qu'il ne répondit pas d'une manière affirmative.

— Alors de même, repris-je, un bon maître doit faire participer son ouvrier au bien que lui apporte le hasard.

— Et *vice viça*, comme dit M. le curé,

me répondit maître Joseph, enchanté de pouvoir me donner une haute idée de sa profonde érudition.

— Eh bien! repris-je sans chercher à relever le barbarisme qui s'était glissé dans la citation de Joseph, puisque vous êtes le maître, que je suis l'ouvrier et que j'ai trouvé un trésor, partageons donc.

Joignant le précepte aux paroles, j'étalai dix pièces d'or devant Joseph resté tout ébaubi.

Il crut facilement la fable que je lui fis au sujet de la découverte prétendue d'un trésor dont il accepta le partage avec non moins de facilité. J'obtins par là l'avantage immédiat de sa haute estime et de ses bonnes grâces, c'était là tout mon but.

J'en profitai donc pour prétexter une légère indisposition et lui demander de ne prendre du travail qu'à mon aise ; j'intéressai de nouveau sa cupidité en lui proposant de diminuer de moitié le salaire de mes journées. Il était trop dans les joies de son âme pour me refuser l'un et l'autre des deux paragraphes de ma demande. Je me retirai, allant m'enfoncer dans le parc, enchanté du résultat de mon stratagême.

L'impatience appartenait de droit à ma position, et j'en ressentais ses plus cruelles atteintes.

Comment n'avais-je pas encore aperçu Louise? J'avais tant espéré qu'elle se promènerait dans le parc ou dans les jardins! Ne pouvant résister davantage au désir de

l'entrevoir, je m'approchai avec toutes les lenteurs d'une précaution craintive vers le pavillon où je supposais qu'elle devait se tenir. Tout à coup la porte du perron donnant sur le parterre s'ouvrit, et je vis Louise en franchir les degrés et s'avancer dans les jardins. Elle n'était pas seule... un homme l'accompagnait... cet homme, oh! je le dévisageai du premier regard... c'était le vicomte de Séran.

A cette vue mon sang se glaça, mes dents claquèrent, et bientôt une fièvre brûlante prit la place de ce froid mortel. Louise et le vicomte s'étaient dirigés vers le parc, mon regard malgré cette transition de mes sens ne les avait pas quittés un instant; j'étais l'aigle veillant sur sa proie. Ils pénétrèrent dans une allée sombre et tortueuse; je les suivis. Ils vinrent s'as-

seoir côte à côte sur un banc placé sous une voûte de verdure, je me contins, et j'allai me cacher derrière un arbre, protégé lui-même par les touffus feuillages d'une charmille. Je séparai quelques feuilles, et mon œil eut assez de jour pour embrasser toute l'étendue du banc ou Louise et le vicomte venaient de s'asseoir.

On parla, j'écoutai et je n'entendis que des sons, je crus que j'allais mourir.

On parla de nouveau, cette fois, quelques paroles arrivèrent jusqu'à moi mais sans m'apporter aucun sens ; enfin, la conversation s'anima ; j'entendis distinctement.

C'était le vicomte qui parlait :

« Pourquoi, Louise, retarder davantage « le moment de notre bonheur? que « pouvez-vous attendre, maintenant que « vous avez payé un tribut aux conve- « nances et satisfait à la mémoire de...

Je n'entendis plus rien, venant de perdre l'usage de mes sens.

Une autre voix, celle de Louise, atteignit mon cœur plutôt que mes oreilles, pour l'écouter je repris quelque force.

Elle disait :

« Pouvez-vous douter de mon amour, « Alfred... pourquoi vos reproches? la « baronne ne vous a-t-elle pas dit que mon « cœur cédant volontiers à ses instances, « a définitivement fixé à mardi le jour de « la signature du contrat. »

En ce moment une branche se trouvait près de moi, elle fut broyée sous mes dents ; en ce moment ma main était étendue contre l'arbre, mes ongles furent brisés dans l'écorce.

Et ce n'était pas assez d'entendre il fallait que je visse.

Oh ! qu'il doit être pâle le regard de la lionne surprenant l'hyène prête à fondre sur ses lionceaux, en comparaison de celui qui tomba alors sur Louise et le vicomte, se tenant les mains entrelacées l'une dans l'autre.

Il se couvait tout un drame terrible, là où tous deux croyaient se livrer seuls et sans témoin à l'aveu mutuel de leur amour. Heureusement peut-être que des

pas se firent entendre, et en arrêtèrent l'affreux dénouement.

Haletant, la mort et le désespoir dans l'âme, je laissai échapper de ma poitrine de sombres rugissemens.

C'était un vendredi, il y avait donc quatre jours encore à parcourir avant d'atteindre celui choisi par Louise elle-même pour la signature de son contrat de mariage avec le vicomte de Séran. Tout ce temps, je le passai dans des angoisses, dans des tortures à être enviées par l'enfer.

Mille projets plus étranges les uns que les autres s'étaient succédés dans ma tête sans que j'en eusse adopté aucun. Je voulais mourir, mais d'abord punir

Louise de son inconstance. Mon âme avait été brisée et c'était à son âme que voulait s'adresser ma vengeance.

IX

Le mardi étant arrivé je m'arrêtai au moins extravagant de tous ces projets, et pourtant j'aurais dû le repousser comme les autres si j'eusse raisonné sagement.

Mais cela m'était-il possible, maintenant que je voyais mon amour trahi, puisque j'étais déjà fou alors que tout concourait à me prouver avec quel bonheur il était partagé.

Ce jour-là, le contre-maître et le jardinier avaient entièrement disparu, j'étais redevenu le comte de L... Ce fut donc sous mes traits véritables que je me présentai, à l'heure où je savais qu'il devait y avoir réunion pour la signature de ce contrat. A ma vue, tous mes gens effrayés tombèrent à la renverse, croyant sans doute avoir affaire à un revenant; j'arrivai donc facilement, et sans être annoncé, jusqu'à la porte du salon où se tenait la joyeuse réunion; j'en ouvris à la fois les deux battans, et m'arrêtai sur le seuil pâle et prêt à fléchir. Je fis planer mes re-

gards pleins d'un amer reproche sur ces personnes toutes mes amis ou connaissances réunis à l'occasion de la solennité première du mariage de ma femme avec le vicomte.

A ma vue, eux aussi pâlirent et tremblèrent.... il y eut un instant de terreur panique et silencieuse impossible à décrire. Moi-même, j'en ressentis de l'effroi. La baronne de Lauréal occupant la droite de ma femme, tandis que le vicomte était à sa gauche, lança les premiers cris d'effroi en fuyant par une porte, bien entendu, autre que celle où je me tenais. Tous, hommes et femmes suivirent son exemple.

Il ne resta en face de moi que Louise et le vicomte ; Louise évanouie, le vicomte cherchant à lui porter secours.

Je m'avançai de quelques pas et d'un geste j'ordonnai à ce dernier de sortir.

Il m'obéit aussitôt, comprenant sans doute que notre position respective lui en faisait un devoir.

Seul avec Louise, je n'osai m'approcher d'elle malgré son état qui réclamait mes soins. Maintenant qu'elle avait dit à un autre *je t'aime*, il me semblait qu'elle aussi était morte pour moi.

A plusieurs reprises je sonnai et j'appelai successivement les domestiques; aucun n'osa paraître. J'étais dans une inquiétude mortelle. Louise était toujours évanouie, je n'osais ni m'approcher ni m'éloigner d'elle. Au moment où ma tendresse pour elle se faisant jour à travers la foule des

sentimens divers dont en ce moment j'étais assiégé, je cherchais un flacon de sel que je portais toujours sur moi, madame de Lirbel parut. Elle était absente au moment de mon étrange apparition. Prévenue sans doute, elle était accourue, croyant sa présence nécessaire dans un semblable instant. A ma vue elle fut saisie involontairement d'effroi, mais une mère surmonte facilement sa terreur quand il s'agit de porter secours à son enfant. Madame de Lirbel vint donc à moi, s'empara du flacon que je tenais toujours et le fit respirer à Louise; en même temps son regard tourné vers moi semblait me supplier de m'éloigner.

C'était une mère cherchant à rappeler sa fille à la vie qui craignait que ma présence ne rendit inutile les efforts de sa sollicitude, je me pénétrai de toute la

sainteté de sa prière ; et moi aussi j'obéis.

Il y avait un quart-d'heure au plus que j'avais pris possession d'une des chambres du château ; ne pouvant maîtriser mon inquiétude, je sonnai avec force. Cette fois, un domestique parut. Son visage portait encore les traces de son effroi.

— Donnez-moi des nouvelles de madame la comtesse ? lui dis-je.

Tout tremblant il me répondit :

Madame a repris l'usage de ses sens, ensuite elle a beaucoup pleuré. On vient de la transporter à sa chambre ; elle va je crois se mettre au lit, par ordre du médecin.

— C'est bien, que la femme de cham-

bre de madame la comtesse (je n'osais dire ma femme) vous tienne au courant du mieux ou du mal qui viendra à s'opérer dans l'état de la santé de sa maîtresse; et toutes les heures vous viendrez m'en instruire.

Sur un signe, le valet se retira, paraissant enchanté de s'éloigner, mais nullement satisfait de la perspective des retours.

Fidèle à mes ordres, je sus par lui qu'une fièvre brûlante s'était emparée de Louise; il y avait à craindre qu'elle ne gagnât le cerveau.

En proie à un sentiment indéfinissable, je me jetai sur mon lit, véritable lit de douleurs, maudissant la baronne, mau-

dissant le vicomte, maudissant tout le monde enfin... et commençant à me maudire moi-même, dont l'étrange nature semblait jeter à plaisir le deuil et le désespoir au milieu des êtres confiés à ma protection.

X

Huit jours se passèrent sans que je fusse sorti un instant de ma chambre. Chaque minute de ces huit jours avaient donné naissance à de nouveaux remords, à de nouvelles pensées sombres et désespérées;

je ne pouvais prendre ni nourriture ni sommeil, je ne pensais qu'à Louise que j'aimais malgré son offense, que j'aimais plus que jamais peut-être. Elle souffrait toujours, je le savais, et de plus j'étais convaincu que l'on me dissimulait son véritable état. Dans mon délire, elle m'apparaissait pâle et mourante, et il me semblait entendre le râle de son agonie. Alors, haletant et ruisselant d'une sueur froide, je me précipitais vers ma porte... je voulais aller me jeter aux pieds de son lit de mort... soudain une puissance invisible m'arrêtait et me rejetait sur mon lit, livré à toutes les horreurs des remords et du désespoir.

Le neuvième jour au soir, après un semblable accès de délire, je me sentais un peu plus calme. Placé devant une glace,

j'examinais avec effroi l'altération inouie de mes traits, lorsqu'on frappa légèrement deux coups à ma porte.

Surpris et saisi d'une émotion indicible: — Entrez, dis-je d'une voix altérée.

La porte s'ouvrit et je vis madame de Lirbel.

Mon Dieu! comme elle était changée elle aussi, cette pauvre mère !

A la vue des souffrances si vivement empreintes sur son visage, ma douleur déborda en larmes ; j'en arrosai la main qu'elle me tendait.

—*Elle* demande à vous voir, me dit-elle, suivez-moi, Léon.

— Et comment va-t-elle? m'écriai-je.

La mère de Louise ne me répondit pas, seulement elle poussa un soupir, souleva ses épaules et leva ses yeux au ciel.

Ce soupir, ces mouvemens me firent peur.

— Comment va-t-elle? m'écriai-je de nouveau, et cette fois avec l'accent de l'épouvante.

Madame de Lirbel semblait craindre de parler.

— Venez avec moi, me répondit-elle, vous en jugerez.

Et comme je paraissais hésiter à la suivre, elle reprit en me prenant la main.

—De grâce! venez! oh! si vous la voyiez vous auriez pitié d'elle.

Incapable de proférer une syllabe, je lui fis signe que j'étais prêt à lui obéir, alors prenant une lumière, elle me précéda et je marchai derrière elle.

XI

Lorsque nous fûmes arrivés près de la chambre de Louise, madame de Lirbel en ouvrit doucement la porte et entra. Pour la suivre je fus obligé de me soutenir contre la muraille. La chambre n'était éclairée que par la faible lueur

d'une veilleuse placée sur un guéridon auprès du lit. Le silence qui régnait et ces demi-ténèbres, la solennité du moment, firent refluer mon sang vers le cœur. Madame de Lirbel s'approcha du lit en me faisant signe de ne pas m'avancer davantage, je la vis se pencher vers la tête de la malade ; je ne sais si elle parla, mais aussitôt les rideaux s'agitèrent, laissant voir une main et un bras pâles et décharnés, et un cri m'appela vers cette main que je couvris avec transport de mes larmes et de mes baisers.

Cinq minutes s'écoulèrent pendant lesquelles personne n'interrompit le religieux silence, troublé seulement par mes pleurs et les sanglots de la mère de Louise se tenant debout à quelques pas de moi.

La voix de Louise sortit enfin de sa poitrine; faible et mourante, elle me dit:

— Vous pleurez, Léon, que vous êtes heureux, je n'ai plus de larmes, moi, la source en est tarie. Regardez mon visage: voyez mes membres et jugez si j'ai souffert. Oh! si vous saviez toutes mes tortures, vous me plaindriez, vous me pardonneriez peut-être.....

A ces accens d'une douleur si profonde, à cette image si frappante des remords et des regrets, je ne songeai plus qu'à m'accuser du mal que moi seul avais fait.

— Te pardonner m'écriai-je, ah! laisse-moi plutôt implorer.....

—Arrêtez, Léon, interrompit-elle vive-

ment, je ne veux rien savoir; ne cherchez pas à me défendre en vous accusant... Oui, je suis coupable et je n'ajouterai pas à mes torts l'essai d'une justification que repousse mon cœur lui-même. Je suis coupable, car j'ai survécu à votre mort, je suis coupable surtout parce que j'ai eu la pensée de donner ma main à un autre, alors que cette main vous avait appartenue; mais ma tête et non mon cœur a commis ce crime infâme. — Léon... oh! croyez-le, je n'ai jamais aimé que vous.

Je tressaillis.

« Vous me croirez, reprit-elle, est-ce dans ce moment que je proférerais un mensonge!.. je le répète, ma tête seule s'est égarée; mon cœur n'a jamais partagé sa faute.

« Pauvre femme, restée seule au monde,

je le croyais du moins, perdant tout à coup l'objet de mon amour, de toutes mes joies, de toutes mes espérances de bonheur, je restai sans force, accablée par la douleur ; j'en éprouvais toutes les angoisses, seulement je n'en eus pas toute l'énergie. »

Malgré mon trouble, je m'apercevais que Louise en parlant ainsi se fatiguait horriblement, je voulus l'inviter à se calmer et à prendre un peu de repos ; mais s'emparant aussitôt de ma main, elle s'écria.

« Oh ! vous m'entendrez, Léon, j'ai tant besoin voyez-vous de tout vous dire, écoutez-moi donc, de grâce ; ma seule prière au ciel est que vous croyiez à la sincérité de mes paroles.

« Lorsqu'une lettre du consul de France

aux États-Unis m'apprit la nouvelle du naufrage dont, disait-il, vous étiez une des infortunées victime, un violent désespoir, vous le croyez n'est-ce pas? s'empara de moi ; je m'arrachai les cheveux ; je me meurtris le visage, et dans ma douleur j'allai jusqu'à maudire Dieu lui-même. Ma chambre était devenue pour moi un tombeau, je m'y étais ensevelie vivante au milieu de mes larmes et de mes lamentations. Pendant deux mois je refusai de voir personne, malgré les visites sans nombre qui m'arrivaient. Parmi les noms incrits sur les listes qui chaque jour m'étaient remises par ma femme de chambre, je remarquai toujours en tête celui de la baronne de Lauréal. Je n'aimais pas cette femme, sans doute parce que vous ne l'aimiez pas vous-même, Léon ; j'espérais que ma persévérance à ne pas la recevoir mal-

gré son insistance, finirait par la fatiguer, et qu'elle ne se représenterait plus. Je me trompais. Un jour, malgré mes ordres, malgré mes gens, elle pénétra jusqu'à moi. En dépit de ma mauvaise humeur à sa vue, je dus encore m'excuser de la résolution due à mon profond chagrin, qui m'avait privé de l'honneur de la recevoir. La baronne accepta mes excuses en y répondant par les plus grandes protestations d'amitié et de dévouement, et depuis ce moment je la revis tous les jours.

Cette introduction par force de la baronne, ouvrit le passage à une foule d'autres importuns qui vinrent m'assiéger sans cesse de leurs ennuyeux complimens de condoléance ; ils fatiguaient mon désespoir, et en cherchant à l'éteindre, ils l'augmentaient encore. Plus que jamais je dési-

rais pouvoir pleurer dans le silence et la solitude.

«Un jour, sans m'en prévenir, la baronne me présenta le vicomte de Séran ; vis-à-vis de moi, et dans ma position ceci avait quelque chose d'étrange qui me blessa : mon accueil presque impoli apprit facilement au vicomte que sa présence à l'hôtel ne produisait pas sur moi une impression très favorable. Cela ne le déconcerta pas, et il se montra fort habile dans le choix des moyens dont il se servit pour faire disparaître cette première impression. Il sut si bien me persuader qu'il prenait en pitié ma faiblesse et mon isolement, il mit tant de convenance et de délicatesse en demandant grâce de sa témérité, que non seulement il me désarma, mais qu'encore je n'osai lui refuser son offre de m'aider

de ses conseils et de ses démarches les dispositions à suivre relatives à mes intérêts et à ma fortune.

« Depuis ce moment, le vicomte ne laissa pas passer un jour sans se présenter à mon hôtel et je souffris ses assiduités... Ce fut là surtout une de mes fautes; mais mon Dieu! avais-je assez de force, moi faible plante brisée, pour repousser un homme qui se présentait à moi avec un dévouement et un respect incessans; et d'ailleurs tandis que tout le monde m'obsédait de ses exhortations à chercher des distractions à mes peines, et par cela même les irritait davantage, lui, au contraire, avait si bien su caresser ma douleur en ne la contrariant pas, et même en sachant avec adresse en augmenter les alimens, que sa présence m'était devenue nécessaire.

« Il est des maladies que les médecins habiles ne cherchent pas à guérir, les sachant incurables, et dont ils réussissent cependant à atténuer les angoisses. Mon désespoir était une de ces maladies, le vicomte un de ces habiles médecins.

« Chaque jour il employait tous ses soins à me préparer à l'aveu de sa tendresse.... Cet homme avait mis une telle adresse à s'emparer de mon esprit et de ma volonté, il y avait d'ailleurs une telle puissance dans son regard que je restai muette à l'instant ou il me déclara son amour. Toutefois ma faiblesse devint un crime puisqu'elle m'amena à consentir à mon union avec le vicomte. En vain j'en chercherai l'excuse dans la reconnaissance que je croyais lui devoir. Ce sentiment, je le jure, Léon, est le seul que j'aie éprouvé pour le vicomte,

c'est lui qui m'a égarée et rendu coupable, maintenant il a fait place au plus profond mépris, peut-être dirais-je à la haine, si haïr n'était un crime que je dois fuir, surtout à cette heure. »

A ces dernières paroles je fis un mouvement de surprise, Louise le remarqua.

— Vous semblez étonné? me dit-elle; eh bien oui! je le répète, maintenant je le méprise cet homme, car ce n'était pas à mon cœur qu'il en voulait, c'était à ma fortune; je le méprise, car il me force d'ajouter la honte aux remords... La baronne et lui avaient formé un infâme complot, ils m'avaient signalée pour devenir leur proie.

— Louise, expliquez-vous, m'écriai-je

hors de moi, et sans réfléchir à la faiblesse de cette infortunée, que chaque parole augmentait.

— Tenez, lisez, me dit-elle en me présentant une lettre.

Je l'ouvris avec une sorte d'effroi, j'y lus une série d'horreurs attribuées à la baronne et au vicomte. Cette lettre était d'une danseuse de l'Opéra, maîtresse délaissée par le vicomte; elle avouait que la vengeance la faisait agir... la baronne était sa rivale.

Cette lettre avait été remise à Louise quelques minutes avant mon étrange apparition; elle ne l'avait lue que le lendemain de la scène qui en fut la suite. La femme qui se vengeait, suppliait ma

femme de suspendre la signature du contrat; elle promettait de donner, le soir même, les preuves les plus irrécusables de la double perfidie du vicomte et de la baronne, qui, disait-elle, se promettaient de continuer après le mariage leurs coupables relations, et de dissiper dans leurs sales débauches la fortune de la pauvre veuve.

Le jour même, madame de Lirbel s'était rendue à l'adresse de cette femme, et une volumineuse correspondance entre le vicomte et la baronne, mise sous ses yeux, lui démontra que cette femme avait écrit la vérité.

Tout cela c'était mon œuvre. A mesure que Louise parlait, mes cheveux se dres-

saient sur ma tête : je me faisais horreur.

— O Louise, qu'ai-je fait? m'écriai-je en tombant à genoux près de son lit : puissé-je au moins espérer ton pardon!..

Louise, succombant à sa faiblesse, avait laissé retomber sa tête sur l'oreiller; mais, en entendant mes paroles prononcées avec l'accent du remords le plus vrai, du désespoir le plus profond, elle se releva soudain, et prenant ma tête de ses deux mains, elle la pressa contre sa poitrine et s'écria :

— Ai-je bien entendu, Léon? c'est toi qui implores mon pardon! oh! ne répète pas de semblables paroles, elles augmenteraient encore mes tortures et mes regrets!... Parle..... Que j'entende ta voix

me dire que tu m'aimes encore, afin qu'un sourire de bonheur expire sur mes lèvres avec mon dernier soupir!

— Eh bien! oui, je t'aime! m'écriai-je transporté et en la couvrant de mes baisers.

Elle, dans une sainte extase, levant les mains au ciel, lui adressa ces paroles, qui me frappèrent au cœur.

— Merci, ô mon Dieu! maintenant je puis mourir.

— Mourir!... répétai-je effrayé.

— Oui, mourir, reprit-elle avec une sorte de joie frénétique; c'est là tout mon espoir vois-tu, mon Léon.... mon âme est prête à me quitter, emportant son amour dans le ciel... Oh! je le

sens, Dieu exauce ma prière ; il envoie la seule preuve possible maintenant de mon amour et de mon repentir... la mort... car c'est mon amour et mon repentir qui me tuent...Maintenant que je t'ai revu, que je t'ai pressé contre mon cœur, que tu m'as dit : *Je t'aime encore*, maintenant, dis-je, je dois mourir : je n'ai plus qu'à t'attendre au ciel. Là, réunis de nouveau, nous nous aimerons éternellement, sans nuage, sans soupçon, sans faiblesse. C'est une félicité que Dieu réserve à ceux dont le repentir est sincère... Approche, mon Léon, que ma bouche soit contre ta bouche, afin qu'en s'envolant, mon âme passe le plus près de la tienne !... Léon, je t'aime !... je t'aime !...

Puis je n'entendis plus rien. Un instant j'écoutai... toujours le même silence...

— Louise! m'écriai-je.

Rien encore.

Alors mes mains parcoururent son visage; il était froid; elles coururent à son cœur, il ne battait plus.... Louise était morte.

Poursuivi par la terreur, aussi par le remords, je me sauvai comme un furieux, en faisant retentir le château de mes cris déchirans, et j'allai tomber sans force et sans connaissance au milieu du parc.

Je ne sais combien je restai privé de sentiment; mais, lorsque je revins à moi, l'âme de Louise assistait sans doute au réveil de ma vie, car j'entendis harmonieusement murmurer autour de moi :

« Je vais t'attendre au ciel; réunis de « nouveau, nous nous aimerons éternel- « lement, sans nuage, sans soupçon, sans « faiblesse... C'est une des félicités que « Dieu réserve à ceux dont le repentir est « sincère »

Alors je me levai, la foi et l'espérance au cœur, faisant vœu de me préparer les voies du ciel par le repentir et la charité.

HISTOIRE

DE

M. AGÉNOR JOLIVET.

HISTOIRE DE M. AGÉNOR JOLIVET.

I

Au moment où nous prenons son histoire, M. Agénor Jolivet venait d'atteindre sa dix-huitième année ; ses traits pâles, ses joues osseuses, ses yeux tournant sans cesse dans leur orbite, sa dé-

marche incertaine, ses longs bras continuellement en mouvement, sa taille tout d'une venue comme le tronc d'un peuplier, en faisaient, au physique, un type assurément fort rare et fort comique.

Malgré cette richesse de qualités extérieures, le moral, chez M. Agénor Jolivet, était pour le moins au niveau du physique; vérité que nous allons nous efforcer de démontrer par le récit fidèle de son histoire.

M. Jolivet père, notaire fort habile, possédait la meilleure étude de Lyon. Depuis nombre d'années il caressait l'idée de choisir son fils pour son successeur : c'était du reste une fort bonne idée dans l'intérêt du jeune Agénor, attendu les

nombreux bénéfices que chaque an cette étude procurait à son titulaire.

Or, un jour M. Jolivet père manda M. Jolivet fils dans son cabinet; le cas était solennel; aussi avant de parler, le notaire se donna-t-il tous les airs d'importance qu'exigeait la gravité des circonstances.

— Agénor, dit-il à son fils resté respectueusement debout à quelque distance de lui, vous avez atteint votre dix-huitième année?

— Il y a déjà un mois, mon père.

— Vous avez achevé vos études classiques?

— J'ai mon diplôme de bachelier-ès-lettres, mon père.

— Fort bien; mais cela ne suffit pas. Sans autre ressource qu'un diplôme de bachelier-ès-lettres, vous courriez grand risque de mourir de faim; et, comme je pense que tel n'est pas le but que vous vous proposez, il est temps de songer sérieusement à vous créer une position.

— J'attends pour cela, mon père, vos conseils et vos ordres.

— En ce cas, mon fils, vous n'attendrez pas long-temps... D'abord, répondez-moi franchement. Que pensez-vous du notariat?

— C'est une position fort honorable.

— Et surtout très lucrative.

— Personne, mon père, n'est plus

compétent que vous pour en juger.

Satisfait des réponses de son fils, M. Jolivet continua :

— Agénor, n'envieriez-vous pas le sort d'un jeune homme, possesseur, à vingt-cinq ans, d'une étude de notaire produisant, bon an mal an, de quarante à cinquante mille francs?.. Celui à qui une pareille position tomberait en partage, ne serait-il pas en droit de choisir sa femme parmi les plus belles, les plus jeunes et les plus riches héritières de Lyon?

— Incontestablement, mon père, aujourd'hui surtout que le droit de la finance est le plus puissamment établi.

— Vous raisonnez admirablement, mon

fils... Eh bien! cet avenir si brillant sera le vôtre. Travaillez avec zèle, avec ardeur, faites votre stage dans mon étude, et à vingt-cinq ans vous me succéderez.

Agénor, que rien, jusqu'à ce jour, n'avait préparé à une pareille péroraison, resta tout d'abord dans un bienheureux ébahissement, et, comprenant qu'il ne pouvait mieux reconnaître cette preuve verbale de la sollicitude paternelle que par une autre preuve verbale de son amour pour l'étude, il ne se fit pas faute de protestations à ce sujet; après quoi il se retira dans l'enchantement, laissant M. Jolivet père aussi satisfait de son fils, que celui-ci l'était lui-même de l'auteur de ses jours.

La nuit suivante, le sommeil du no-

taire en herbe ne fut qu'un long rêve sur les jouissances du notariat. Il se voyait déjà notaire à vingt-cinq ans, et commandant impérieusement à une nuée de jeunes clercs, tous respectueusement soumis à ses moindres volontés. Dans ses transports, il jouissait par anticipation de l'estime et de la considération des notabilités de la seconde ville de France. Recherché, dorloté, choyé par les mères des jeunes filles à établir, il était de la part de celles-ci l'objet d'une incessante convoitise. Hélas ! au moment où déjà il se disposait à ravir un baiser sur une bouche d'autant plus fraîche qu'elle était idéale, il fut réveillé en sursaut par les voix rauques des vendeurs ambulans, saluant l'aurore de leurs cris discordans. Alors il soupira, car, regrettant ses rêves il fut obligé de s'avouer qu'il était bien loin

encore de cet apogée du bonheur ; qu'avant tout il s'agissait de faire *son stage* et d'atteindre sa vingt-cinquième année.

Ainsi s'écoule notre vie : une partie appartient aux illusions, l'autre sert à les détruire.

II

Cependant, se jetant immédiatement au bas de son lit, bien qu'à peine le jour commençait à poindre, M. Agénor Jolivet procéda lestement à sa toilette, après quoi il réveilla les domestiques et se fit ouvrir

les portes de l'étude bien avant l'heure accoutumée.

Attendu son impatience avide de s'identifier avec sa nouvelle profession, seul dans cette vaste étude, au milieu de liasses de vieux actes, de Codes et de papier timbré, il s'écoula pour l'apprenti-notaire quelques instans d'un rare bonheur. Il eût fait beau le voir fouiller dans tous les cartons, en sortir les minutes, les palper avec bonheur, bien que forcé d'éternuer de temps à autre en raison des nuages de poussière qui s'en échappaient, et que lui, dans son extase, semblait respirer comme d'énivrantes émanations, à en juger par l'expression de béatitude répandue sur tous ses traits.

L'arrivée du premier clerc le trouva

dans cette douce occupation. Celui-ci ne manqua pas d'en être grandement édifié. Agénor Jolivet l'aborda le regard plein de feu, et les mains jointes il le conjura de ne pas retarder d'une minute son initiation à une profession qui lui promettait une si belle destinée.

Le premier clerc, jaloux de récompenser le zèle du fils de son patron, lui assigna sur le champ un bureau qu'il couvrit de minutes à expédier. Agénor Jolivet faillit trois fois lui sauter au cou, tant grande était sa joie : il n'en fit rien, cependant, et reportant toute sa tendresse sur les *liquidations*, *transports*, *procurations* et autres minutes dont il se voyait entouré, il se mit à expédier et grossoyer de manière à effrayer même les plus intrépides au maniement de la plume.

Ce jour, comme les suivans, ce fut avec toutes les peines du monde qu'on parvint à l'arracher de son travail pour le forcer à prendre ses repas. Après trois jours, son langage avait déjà pris la tournure rude et barbare du grimoire de notaire. A tout moment il en récitait les étranges expressions avec le même amour que si c'eût été des beaux vers de Lamartine ou des pages harmonieuses de Châteaubriand.

Si un semblable état de choses comblait de joie M. Jolivet père, il n'en était pas de même de sa femme, qui craignait que ce travail opiniâtre, que cette passion exclusive n'altérassent la précieuse santé de son Agénor, son unique enfant.

Un jour donc, obéissant à l'impulsion

de sa tendresse justement alarmée, la bonne mère retint son fils par le pan de son habit, au moment où celui-ci quittait la table pour voler auprès des minutes et expéditions, objets sacrés de son culte.

— Agénor, lui dit-elle avec l'accent d'un cœur profondément ulcéré, il faut modérer cette ardeur au travail; l'excès, mon enfant, peut devenir préjudiciable à votre santé.

Agénor, contrarié d'être ainsi arrêté dans son élan, fit une légère moue, que son respect pour sa mère empêcha seul d'être épouvantable.

— Il faut prendre quelques distractions, continua madame Jolivet; je vais

au spectacle ce soir, vous m'accompagnerez.

M. Agénor Jolivet recula de trois pas.

— Y songez-vous, ô ma mère, s'écria-t-il dans l'excès de la douleur que lui causait une semblable proposition ; et les deux procurations que, de toute nécessité, je dois terminer ce soir...

— Eh bien ! vous les acheverez demain.

— Impossible, ma mère, demain je commence une liquidation.

— Eh bien ! mon fils, vous la commencerez après demain.

— Plus impossible encore ; après de-

main je minute le transport d'une obligation au profit de...

— Allons, mon fils, interrompit madame Jolivet vivement impatientée, vous m'accompagnerez au spectacle : je l'exige.

— Vous serez obéie, ma mère, répondit le malheureux Agénor; et attéré, il se retira non sans pousser de profonds soupirs. Eploré, il courut à l'étude, où il caressa son Code et le papier timbré avec plus d'affection que jamais.

Une heure après, sa mère vint elle-même l'arracher à ses tendresses. A sa vue l'infortuné frémit, et contraint de la suivre, il poussa de nouveaux soupirs en témoignage de son profond désespoir; ce

qui ne l'empêcha pas, une demi-heure après, de se trouver au théâtre, placé à côté de sa mère sur le premier rang d'une loge de face que celle-ci avait eu soin de louer d'avance.

Madame Jolivet dut se féliciter de sa précaution, car ce soir la salle était comble ; les Lyonnais, accourus en foule, s'y étaient donné rendez-vous pour entendre Ligier dans l'*Othello* de *Ducis*. La vue de tout ce monde riant, animé, attendant avec impatience le lever de la toile, accrut encore le supplice d'Agénor. Malgré les prières de sa mère pour qu'il prît une contenance plus convenable, la tête cachée dans ses deux mains, pour mieux méditer sur ses actes chéris, il s'obstinait à ne point sortir de ses réflexions et de ses regrets.

Soudain le silence qui s'établit comme par enchantement, annonça le lever de la toile. Madame Jolivet interrompit ses sollicitations.

Ligier parut.

III

A son entrée sur la scène, le grand tragédien fut salué par une triple salve d'applaudissemens. A ce bruit dont toute la salle retentit, Agénor Jolivet leva enfin la tête et sortit un peu de son état

d'absorption : toutefois, il n'apporta d'abord qu'une dédaigneuse attention à la pièce et au jeu des acteurs. Tandis que ceux-ci suaient à grosses gouttes pour débiter les vers de *Ducis*, il se surprenait à formuler mentalement une *donation entre-vifs*.

Mais voilà que Ligier, prenant une fière attitude, prononça ces deux vers avec une noble énergie :

On m'appelle le Maure, et j'en fais vanité !
Ce nom ira peut-être à la postérité.

Ces vers, qui ont tout au moins le mérite d'être ronflans, ne manquent jamais leur effet sur le bon public, surtout lorsqu'ils sont dits de la voix caverneuse et méridionale du premier tragique de la comédie

française. La salle faillit donc crouler sous les applaudissemens, les bravos et les trépignemens des bienheureux spectateurs : c'était inévitable. Ce tonnerre d'acclamations forçant quelques-uns des plus impressionnables à se boucher les oreilles, fit involontairement tressaillir M. Agénor Jolivet. Dès cet instant, placé sous l'influence d'un nouveau charme, il abandonna *la donation* au plus intéressant de sa rédaction, et, le cœur tout palpitant, il se mit à écouter l'acteur excitant ainsi tous ces transports. Le premier acte n'était pas encore achevé, que déjà son amour pour le notariat avait reçu une rude atteinte.

De toutes parts on répétait autour de lui : « Quel jeu de physionomie ! quel verve ! quelle chaleur !.. » et autres banalités qui,

le plus souvent, prouvent mieux la sottise et le mauvais goût des spectateurs que le talent de l'artiste. A mesure que ces éloges se débitaient à tort ou à raison, un nouveau feu circulait dans les veines d'Agénor; à son émotion, on eût pu croire qu'ils s'adressaient à lui. Le second acte ne tendit pas à calmer ce nouveau sentiment naissant en lui. A peine Othello entrait-il en scène, qu'entraîné par une puissance irrésistible, les lèvres agitées du jeune enthousiaste répétaient les mêmes vers que le guerrier jaloux, et encore sa pantomime était-elle plus expressive que celle de l'acteur. Madame Jolivet s'aperçut de cette exaltation avec un étonnement d'autant moins agréable, que, tout en gesticulant, le poing de son cher Agénor lui meurtrit le bras trois ou quatre fois.

Toutefois elle n'osa se plaindre, dans la crainte d'augmenter le scandale dont elle-même avait honte.

Hélas! vint la fameuse scène où Ligier s'écrie avec le fier dédain d'un véritable enfant du désert :

Sans crainte, sans remords, avec simplicité,
Je marche dans ma force et dans ma liberté.

En cet instant sublime, Agénor ne se possédait plus. Hors de lui, il se leva en frappant la balustrade de son poing; dans son délire, imitant l'intonation de voix de l'acteur, il répéta à haute voix :

Je marche dans ma force et dans ma liberté.

— A la porte! à la porte! cria-t-on de toutes parts.

Agénor, transporté, furieux, allait se précipiter au milieu du parterre levé en masse contre lui; heureusement sa mère le retint par le pan de son habit, le força à s'asseoir, en ayant toutes les peines du monde à le calmer.

Il résulta de tout ceci, que pendant quelques instans Agénor Jolivet produisit plus d'effet que le *Maure de Venise.*

Dès ce moment madame Jolivet, qui ne pouvait s'expliquer la cause de pareilles incartades, s'occupa continuellement à en prévenir de nouvelles. Obligé de renfermer en lui ses chaleureuses sensations, Agénor faillit étouffer. Enfin, grâce à la vigilance de sa mère, il n'étouffa pas, et la pièce s'acheva sans autre scandale.

La toile étant baissée, Ligier fut rappelé à grands cris. Lorsqu'il parut, les applaudissemens, les bravos recommencèrent plus bruyans que jamais ; des couronnes, des fleurs tombèrent à ses pieds, jetées de tous les points de la salle.

A ce moment surtout, le délire de M. Agénor Jolivet était à son comble; c'était peu pour lui que de hurler comme un taureau, il voulut aussi payer au talent un tribut digne de lui et du grand artiste; mais il n'avait point de fleurs, point de couronnes. Que faire? il invoqua le ciel, et le ciel vint à son secours, en offrant à ses regards un délicieux bouquet de roses pompons.

Bondissant d'ivresse, Agénor se jeta sur le bouquet, et, d'une main trem-

blante d'émotion, il le lança sur la scène.

Hélas! avec le bouquet de roses pompons, le chapeau de madame Jolivet, auquel il servait de parure, tomba aux pieds de Ligier, au milieu de l'hilarité générale. Agénor, tout à ses transports, ne s'aperçut de rien; en ce moment il balbutiait avec amour les plus beaux vers d'Othello. Madame Jolivet n'était certes pas si poétiquement occupée; en voyant voltiger son chapeau dans la salle, elle ne put en croire ses yeux, elle les frotta donc trois ou quatre fois pour bien s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination.

— Agénor, mon chapeau! qu'en avez-vous fait? malheureux enfant! s'écria-

t-elle, convaincue enfin de la triste réalité.

Agénor ne voyait et n'entendait rien; encore dans son saint enthousiasme, il disait :

Je l'espère, Hédelmone,
Oui, j'ose m'en flatter; mais calme la terreur
Que vient de t'inspirer l'excès de sa fureur.

— Mon chapeau, vous dis-je; courez donc me le chercher, criait la pauvre mère.

Agénor, s'enfonçant de plus en plus dans l'Océan de son ivresse, n'entendait rien encore; il continuait :

Il verra tôt ou tard avec quelque indulgence
Cet excusable amour dont son orgueil s'offense.
Mais rendons grâce au ciel ..

— Comment! rendons grâce au ciel,

interrompit madame Jolivet en secouant fortement le bras de son fils... Mais, malheureux, mon chapeau ! voulez-vous donc que je m'en aille tête nue? que je gagne un rhume, une fluxion de poitrine... Mon Dieu! que je suis donc malheureuse!...

Ramené au sentiment de sa véritable position par l'expression de la douleur maternelle , Agénor comprit enfin de quelle bévue il venait de se rendre coupable; pour la réparer, il courut, fendit la presse, enjamba les banquettes, franchit la rampe et arriva tout essoufflé sur la scène, au milieu d'une foule d'acteurs et de figurans.

Il commença à demander à chacun le chapeau de madame Jolivet sa mère,

et chacun finit par lui rire au nez, hausser les épaules et lui tourner le dos. Après bien des recherches, une figurante plus charitable le lui remit enfin, mais réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire en carcasse, sans fleurs ni rubans.

Agénor, désolé, ne savait comment aborder sa mère avec son chapeau dans un état semblable d'avarie. En ce moment de douleurs et de remords, une nuée de jeunes gens fondirent sur la scène et demandèrent Ligier. Ce seul nom suffit pour faire oublier à Agénor la mère infortunée et son chapeau plus malheureux encore. Ligier parut au milieu de cette jeunesse empressée, impétueuse, et accepta le souper qu'ils venaient de faire préparer en son honneur. Tous

quittèrent le théâtre, se dirigeant vers la salle du festin. Involontairement Agénor se mêla au milieu d'eux, se débarrasssa du chapeau de sa mère en le jetant dans un coin de la salle; et, tandis que madame Jolivet, nue tête, grelottant de froid et mourant d'impatience attendait son chapeau et son fils sous le pérystile du théâtre; il se placa joyeussment à table, presque en face du grand artiste.

Enfin, après une heure d'une cruelle attente, madame Jolivet fut contrainte de regagner sa maison seule et la tête nue, et d'autant plus incommodée qu'il gelait à dix degrés : aussi maudit-elle les grands tragédiens, et surtout l'ordre qu'elle avait donné à son fils de l'accompagner au théâtre.

IV

M. Jolivet venait de se mettre au lit lorsque sa femme vint à lui toute éplorée et les cheveux épars. En apercevant cette respectable tête impitoyablement livrée à toute l'intempérie de la saison,

et ornée de givre en guise de coiffure, le bon notaire fut saisi d'étonnement et de pitié, et cela avec d'autant plus de raison, que les membres de madame Jolivet paraissaient engourdis, que son nez était rouge de froid. Il l'invita tout d'abord à venir se réchauffer sur son sein. Avant de répondre à cette tendre invitation conjugale, madame Jolivet expliqua à son mari comme quoi elle revenait sans son fils et la tête dépouillée de son ornement. En l'entendant, le notaire ouvrait de grands yeux et avait la bouche béante; ce qui ne contribuait pas à ajouter à la beauté de sa physionomie, considérablement modifiée par le classique bonnet de coton. Après force commentaires sur cette étrange conduite, le notaire déclara que tout ceci ne pouvait être attribué qu'à l'altération des facultés

intellectuelles de son fils, produite par l'excès du travail. Il ajouta judicieusement qu'il importait d'y apporter un remède prompt et efficace, et que, préalablement, il convenait d'envoyer tous les gens de la maison à la recherche de ce malheureux enfant.

Chacun se mettait déjà en devoir d'exécuter ces ordres dictés par la sollicitude paternelle, lorsque, enfin, Agénor rentra. Il fut aussitôt conduit à la chambre de ses parens; il s'y présenta le regard hardi et animé, et dans une attitude tellement décidée, que madame Jolivet n'osa même pas réclamer son chapeau. Le notaire, peu habitué à cette allure fringante, en resta d'autant plus persuadé d'un dérangement dans le cerveau de son fils. Il s'abstint donc de tout repro-

che et l'invita à aller prendre un repos dont il espérait un effet salutaire.

Agénor, adoptant définitivement l'allure africaine, salua sa mère en manière d'Othello; et, en s'éloignant, il murmura :

Nommez-moi dans quels lieux cet enfant de l'Afrique
Doit planter les drapeaux de votre République.
Je veux...

La porte, en se refermant, empêcha la fin de ces vers de parvenir jusqu'à ses parens.

— Décidément, dit M. Jolivet abasourdi, Agénor a quelque chose d'extrordinaire.

A la pointe du jour, le notaire, convaincu, malgré tout, que son fils s'était déjà rendu à l'étude selon sa coutume,

résolut de s'y transporter pour lui faire une leçon qu'improviserait sa tendresse paternelle. Glissant donc ses pieds dans ses pantoufles, s'emparant d'un pantalon, et endossant sa robe de chambre, il descendit en tapinois à l'étude, qu'à sa grande stupéfaction il trouva entièrement déserte.

— Il faut qu'il soit malade, pensa-t-il.

Et conduit par cette triste pensée, il quitta l'étude et se dirigea vers la chambre d'Agénor. La clé était à la porte ; avant de la tourner dans la serrure, M. Jolivet prêta attentivement l'oreille ; il lui sembla entendre parler.

— Il rêve peut-être tout haut, pensa-

t-il ; c'est *sa liquidation Bernard* qui lui a donné le cauchemar... Je vais ouvrir, cela le réveillera ; tant mieux ! car c'est bien mauvais, un cauchemar !

M. Jolivet ouvrit en effet la porte ; mais il n'entra pas, tant fut grande sa stupéfaction à la vue d'Agénor se promenant de long en large, drapé dans sa couverture et la tête surchargée de foulards roulés en forme de turban.

« Décidément il est fou, le pauvre enfant, pensa-t-il en portant la main à ses yeux pour essuyer ses larmes. »

Agénor, dans le feu de la déclamation, ne s'apercevant pas de la présence de son père, achevait une tirade d'Othello en grossissant sa voix, et avec des efforts

de poumons vraiment dignes d'un meilleur emploi.

— Agénor, mon enfant, ne reconnais-tu pas ton père? s'écriait le notaire de plus en plus désolé.

Agénor n'entendait rien et disait avec force gesticulations :

Mais moi, fils du désert, enfant de la nature,
Qui dois tout à moi-même et rien à l'imposture...

M. Jolivet, peu versé dans la littérature, s'imagina que ces vers étaient l'expression d'une idée fixe d'Agénor.

— Allons, pensa-t-il, voilà maintenant qu'il se croit enfant naturel et né dans le désert... Pauvre enfant!

Et cherchant à chasser une semblable idée, il s'écria :

— Reviens à toi, mon enfant!... tu es ici chez ton père... monsieur Jolivet... notaire à Lyon... Prends-tu donc sa maison pour un désert? Quelle idée!

Mais Agénor n'entendait toujours rien et continuait :

On m'appelle le Maure, et j'en fais vanité,
Ce nom ira peut-être à la postérité.

— Bon, voici encore autre chose; il perd même le souvenir de son nom.

— Agénor mon fils, s'écria-t-il d'une d'une voix lamentable, reviens donc à toi rappelle tes esprits, mon enfant, Lemort n'est pas ton nom, tu t'appelles Agénor Jolivet.

Et ce disant il le tira cette fois avec une telle force par le drap dont il était enveloppé, qu'Agénor se retournant vivement, reconnut son père et courut tout honteux à son lit se cacher sous sa couverture.

Ceci ne tendit qu'à convaincre l'infortuné père que son fils était bien réellement et bien définitivement atteint d'une aliénation mentale. Il s'éloigna donc l'âme brisée, alla prévenir sa femme, occupée en ce moment à regretter son chapeau, et il fit appeler un médecin et une garde-malade.

L'un et l'autre, nous voulons parler du médecin et de la garde malade, jugeant à l'air effaré du messager dépêché vers eux qu'il s'agissait d'un cas grave, s'empressèrent d'accourir. M. et Madame Jolivet,

les conduisirent à la chambre d'Agénor; grande surprise pour les uns, grande désolation pour les autres... alors celui-ci était disparu.

En effet, Agénor se voyant seul, s'était empressé de se lever, de s'habiller, et était entré furtivement dans l'étude, ou il se mit à continuer paisiblement la procuration commencée la veille.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait Madame Jolivet cherchant en vain son fils dans tous les coins de la chambre, pourvu que dans un accès de folie il n'ait pas eu l'idée de grimper sur les toîts ! Et se retournant vers le médecin, elle ajouta d'une voix déchirante :

— N'est-ce pas, docteur, que les fous sont capables de tout ! Pauvre enfant ? s'il venait à se briser la tête....

Le docteur conservant une attitude impassible, en présence de cette douleur vivement exprimée, répondit :

—Avant tout, Madame, êtes-vous bien certaine de la folie de votre fils.

Ce fut M. Jolivet qui répondit,

– Sa folie est incontestable, docteur; figurez-vous qu'à l'instant même, je viens de le surprendre, dans sa chambre, gambadant d'un bord à l'autre, enveloppé dans ses draps et la tête chargée de foulards.

Le docteur prit une posture admirablement remarquable.

—Ce n'est rien encore, continua le notaire, lorsque je l'eus appelé par son

nom, le pauvre enfant me répondit : qu'on le nommait Lemort. Je vous le demande, docteur, y a-t-il la moindre ressemblance entre Jolivet et Lemort?

—Effectivement, répondit gravement le disciple d'Esculape, s'il existe une ressemblance, elle est fort peu sensible.

Avant de reprendre le cours de ses judicieuses observations, ce dernier se gratta le nez, en inclinant légèrement la tête, comme un homme livré à une profonde méditation.

— Effectivement, reprit-il, après quelques instans : ceci semblerait indiquer un dérangement dans le cerveau.....

—Bien plus, interrompit M. Jolivet... Vous voyez qu'il y a dans cette chambre,

un lit, des tables, des chaises, des meubles enfin, qui attestent que c'est un lieu d'habitation ?

Le médecin conservant toujours son allure de profond méditateur, jeta successivement ses regards sur les objets indiqués par le notaire.

— Effectivement, j'aperçois tous ces objets.

—Eh bien, reprit M. Jolivet, le malheureux criait à tue-tête qu'il était dans un désert.

— Dans un désert!... dit le docteur, prenant cette fois un accent fort peu rassurant, voici qui compliquerait l'aliénation mentale..... Monsieur, j'ai dans ma vie soigné quantité de malades; or,

je dois vous dire, et vous devez me croire facilement ;....

— Je crois qu'avant tout, interrompit Madame Jolivet, il s'agit d'aller à la recherche de mon pauvre enfant.

— Effectivement pour mieux juger de sa maladie, il devient important d'en examiner les effets sur lui-même... Ainsi, Madame, parmi la quantité d'aliénés confiés à mes soins.....

Le docteur allait sans doute continuer ses intempestives observations, et cela au mécontentement de Madame Jolivet, lorsqu'un jeune clerc vint l'interrompre en ouvrant la porte : s'adressant à son patron, il lui dit:

— Monsieur, le principal clerc vous

prie de signer la procuration que vient d'achever votre fils.

— Mon fils, mon fils, où est-il s'écria Madame Jolivet toute émue.

— Mais dans l'étude, interrompit le jeune clerc tout ébahi.

—A l'étude! est-il possible? moi qui le croyais grimpé sur les toîts : le pauvre enfant!..

—Oui, madame, il est dans l'étude depuis un quart d'heure environ.

—Eh bien! dit M. Jolivet en saisissant le bras du jeune clerc, n'avez-vous pas remarqué dans son air, dans ses paroles quelque chose d'étrange? Ne vous a-t-il pas dit qu'il s'appelait Lemort, qu'il

courait dans un désert.... enfin ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il était fou !..

Avant de répondre, le jeune clerc jeta sur son patron un regard indiquant, que s'il croyait à la folie de quelqu'un c'était à la sienne.

— Mais, Monsieur, répondit-il tout embarrassé, M. Agénor est comme à son ordinaire, il a achevé cette procuration, et en ce moment il s'occupe d'un transport....

Le docteur parut plus satisfait.

— Effectivement, dit-il, s'il s'occupe d'un transport, ceci donnerait à penser que la raison existe, et que conséquemment il n'y a rien de dérangé dans son

cerveau...Je vous ferai observer, Madame, que parmi la quantité d'aliénés confiés à mes soins, un indice certain que la raison leur était revenue....

— Jolivet, s'empressa d'interrompre la mère alarmée, descends donc à l'étude, cours près de ce cher enfant, et si réellement il est sain de corps et d'esprit empresse-toi de m'envoyer rassurer.

Peu confiant dans le rapport de son jeune clerc, et convaincu que son fils n'était pas dans son assiette ordinaire, M. Jolivet se dirigea vers l'étude en hochant la tête et s'attendant bien à de nouvelles preuves de folie; aussi ce fut avec précaution qu'il s'approcha d'Agénor, et l'invitant à passer avec lui dans son cabinet, il le saisit par le bras, dans

la crainte qu'il ne sautât par la fenêtre, ouverte en ce moment.

Seul avec son fils il l'examina des pieds à la tête.

— Dis-moi, mon ami, lui demanda-t-il avec un tendre intérêt, d'où souffres-tu? de la tête sans doute.

— Non, mon père, je me porte parfaitement bien.

« Pauvre garçon! pensa M. Jolivet, il ne sent même pas son mal. »

— Comment t'appelles-tu?

Cette fois ce fut au tour d'Agénor de croire à la folie de son père, ce fut à lui alors de le considérer de la tête aux

pieds pour bien s'assurer qu'une semblable question émanait de la bouche paternelle.

— Vous voulez sans doute plaisanter? mon père, répondit-il, après cet examen donnant un résultat affirmatif.

— Non, certes, répondit M. Jolivet, je parle très sérieusement : réponds-moi; comment t'appelles-tu?

— Mais, mon nom est le vôtre... Jolivet.

— Jolivet!... c'est étrange!... répète-le-moi encore: comment t'appelles-tu?

— Mais, Jolivet, mon père!

— Et où es-tu ici?

— Dans votre cabinet.

— Dans mon cabinet, c'est inconcevable.... tu en es bien certain, n'est-ce pas? Ainsi tu ne crois plus que tu t'appelles Lemort, et que tu es un enfant du désert... ah! tu me soulages d'un grand poids, moi qui te croyais fou.

Agénor comprenant à cet aveu le motif des étranges paroles de son père, ne put s'empêcher de partir d'un grand éclat de rire. Et après que le calme eût succédé à son hilarité il expliqua à son père comme quoi ne s'étant pas aperçu de son entrée dans sa chambre, il s'était mis à continuer de déclamer une tirade de la tragédie d'Othello; que sans doute il avait pris comme expression de sa pensée les

vers que *Ducis* avait placés dans la bouche du Maure de Venise.

— Alors, mon fils, tu ferais un fameux acteur, répondit M. Jolivet, car j'étais loin de m'imaginer que tu jouais la comédie.

— Vous croyez, mon père, reprit Agénor le cœur palpitant et les regards enflammés.

— Oui, certainement, continua le notaire; mais en ce moment il ne s'agit point de comédies ou d'acteurs, mais bien d'aller rassurer ta mère, qui te croyant fou, avait envoyé chercher le médecin et la garde malade. Prends d'abord la minute de cette procuration, nous allons la collationner; attends-moi dans mon

cabinet tandis que je vais dépêcher un clerc vers ta mère ; je rentre à l'instant.

Une minute après, le notaire, enfoncé dans son fauteuil placé devant son bureau, commença la lecture que son fils assis à peu de distance suivait sur la minute.

« Pardevant maître Othello et son col-
« lègue, notaires à Lyon. »

M. Jolivet n'alla pas plus loin, ses bras retombèrent sur son bureau tant fut grande sa stupéfaction.

— Décidément, Agénor, dit-il, tu t'obstines à renier mon nom ; m'expliqueras-tu ce que tu entends par *Othello* ? Est-ce là le nom d'un notaire ?

Pour toute réponse, Agénor se cacha la

figure avec la minute. M. Jolivet en fut quitte pour un renvoi et une rature, après quoi, l'erreur étant rectifiée, il continua :

« A comparu,

« Mademoiselle Hédelmone. »

La lecture fut de nouveau interrompue.

— Tiens voici un nom singulier, murmura le notaire.

Agénor tremblait de tous ses membres; force cette fois lui fut de parler.

— Pardon, mon père, pardon, dit-il, c'est encore une erreur, il faut Victorine Sejournan, et non pas Hédelmone.

Tout en faisant disparaître cette nou-

velle faute, M. Jolivet glissait en dessous ses regards sur son fils, croyant itérativement à sa folie, toutefois il continua :

« Domicilié à Lyon, rue de la Vieille-« Monnaie n. 20.

« Laquelle a par ces présentes fait et « constitué pour son mandataire général « et spécial.

« M. Moncenigo, doge de Venise. »

Cette fois M. Jolivet se leva tout effrayé; la folie de son fils n'était plus un doute pour lui.

— Comment t'appelles-tu? demanda-t-il de nouveau.

— Agénor Jolivet, mon père.

— Où étais-tu quand tu as fait cette procuration ?

— Dans l'étude, mon père.

— C'est égal, tu es fou, c'est impossible autrement, reprit le notaire en s'emparant du pouls de son fils qu'il comprima entre le pouce et l'index.

Ce fut le tour d'Agénor de se lever. Ayantau préalable jeté dédaigneusement l'acte qu'il tenait en main, il s'écria avec chaleur :

—Non certes, mon père, je ne suis pas fou, et pour preuve de ma haute raison, je déclare que je ne suis pas né pour le notariat.... loin de moi cet état positif et abrutissant....

— Un état abrutissant murmura le notaire menacé de tomber en syncope.

— Oui, sans doute, reprit le jeune homme de plus en plus enflammé, aussi suis-je bien décidé à ne pas croupir davantage dans votre étude, attendu que je n'ai nullement l'intention de m'ensevelir vivant dans un tombeau.

— Agénor, tu as la fièvre, j'en suis sûr, tu as la fièvre.

— Ce qu'il me faut à moi, c'est l'art dramatique, c'est la scène, c'est le théâtre, là du moins on vit de gloire et d'émotion.

— Agénor, mon enfant, prends garde, le sang te monte à la tête, va te faire préparer un bain de pied.

— Avouez-le, mon père, quelle jouissance pour un acteur, lorsqu'à sa voix les masses se taisent, l'écoutent et l'admirent ; lorsque cédant à l'empire de son génie elles trépignent, battent des mains et font pleuvoir autour de lui des couronnes de fleurs et de lauriers.

Le notaire pensa au chapeau de madame Jolivet et soupira.

— Agénor, continua-t-il, calme-toi, de grâce, et vas te coucher, car tu es plus malade que tu ne penses.

Mais Agénor tint bon.

— Permettez, donc oh ! mon père, reprit-il que j'aille à Paris y faire mes débuts, car je vous le répète, il faut que je sois artiste.

Monsieur Jolivet de plus en plus effrayé, ouvrit la porte de son cabinet et annonça à son fils qu'il allait ordonner à sa servante de bassiner son lit, et de lui préparer un verre d'eau sucrée. Il l'engagea en conséquence à le suivre et à monter à sa chambre.

Agénor, on le comprend, s'en garda bien ; à peine son père eût-il le dos tourné, qu'il traversa l'étude, prit son chapeau et se mit à courir dans les rues sans but et sans projet arrêté.

Lorsqu'il eut erré pendant quelques minutes, il leva les yeux pour se reconnaître, et se trouva en face du théâtre ; au même instant, il en vit sortir le jeune premier, précisément il en avait fait connaissance la veille, s'étant trouvé placé

à côté de lui au repas donné à Ligier par l'enthousiasme de la jeunesse Lyonnaise.

Obéissant au même mouvement, ils allèrent droit l'un à l'autre.

— Je suis heureux, dit l'artiste en pressant la main d'Agénor, de vous rencontrer pour vous faire mes adieux, car bien que notre connaissance ne date que d'hier, elle laissera long-temps en moi d'agréables souvenirs......

— Quoi! monsieur Armand, interrompit vivement Agénor, quitteriez-vous notre théâtre.

— Aujourd'hui même; ce soir je pars pour Paris, et dans huit jours je débute au Gymnase.

Agénor laissa échapper un profond soupir.

— Que vous êtes heureux, répondit-il en pressant à deux mains celle que lui offrait de nouveau l'artiste —

— Heureux sans doute, oui monsieur, reprit celui-ci, Paris n'est-il pas en effet le lieu de prédilection de tous les comédiens, le Paradis des arts...... — J'espère bien, monsieur, ajouta-t-il, que si jamais vos plaisirs ou vos occupations vous appelaient dans la capitale, vous viendriez me demander au Gymnase, je serais enchanté de continuer avec vous des relations que mon départ seul me force a regret d'interrompre. Eh! mon Dieu, les artistes, monsieur, sont si heureux de rencontrer des personnes sachant

apprécier leur art, et honorer leur état méprisé seulement par les sots, qui....

— Oh! certes, monsieur, je l'honore votre état, interrompit vivement Agénor; bien plus, je l'aime d'une passion sans égale. Je puis vous l'avouer à vous, monsieur, qui me comprendrez; en ce moment je ne vis que dans l'espérance de jouir un jour de cette vie d'artiste, à mes yeux la seule glorieuse, la seule digne d'une grande nature.

L'artiste Armand donna une troisième poignée de main au clerc de notaire.

— Et pourquoi, lui demanda-t-il, ne pas réaliser de suite cette espérance?

— Hélas! à cause de mon père; c'est un esprit froid et méthodique, incapable de comprendre le feu sacré dont je

suis consumé ; il veut, le croiriez-vous, me forcer à lui succéder dans sa charge de notaire.

— Oh ! mon cher, n'y consentez jamais, vous tueriez votre âme, vous appauvririez votre imagination, vous deviendriez un idiot, en un mot ; les parens ! je les reconnais bien là !

— Mais, de grâce ! un moyen.... comment faire ?....

— Absolument comme j'ai fait. Veuillez prendre mon bras ; faisons un tour de promenade, et en deux mots je vais vous raconter mon histoire.

— Volontiers, monsieur, sauvez-moi du notariat ; ouvrez-moi les portes du

théâtre, et je vous devrai plus que la vie.

— Rien de plus facile; parlons d'abord, nous agirons ensuite. Voici donc mon histoire :

« Fils d'un honorable confiseur de la rue des Lombards, un jour je pris en aversion les pralines, les pastilles et autres comestibles de ce genre, et comme vous je me passionnai pour la scène. Comme vous aussi mon père me destinait à le remplacer dans l'exploitation de son commerce. Le brave homme!.... vouloir faire de moi un commissaire priseur..... quelle lumineuse idée!.... quel judicieux projet!.. Arriva le moment où il m'apprit cette grande nouvelle, en témoignage de sa sollicitude pour moi;

et moi en témoignage de mon mécontentement, je jetai les hauts cris et protestai énergiquement contre cette prétention, qui ne tendait à rien moins qu'à m'enfoncer de plus en plus dans les sirops et les confitures. Prenant donc un air noble et imposant, le même que vous m'avez sans doute remarqué au théâtre, et qui m'a valu déjà de si grands succès, je déclarai positivement que jamais je n'embrasserais une carrière aussi mielleuse... aussi énervée, et je terminai ma péroraison par une nouvelle déclaration de mon intention de me mettre acteur.

« Il s'ensuivit une scène violente dont je vous épargnerai les détails ; seulement je vous dirai, pour vous donner une idée de la douceur de mon père, qu'il entra dans une telle colère, que, prenant une

écumoire placée malencontreusement sous sa main, il la lança à ma tête de toutes ses forces décuplées par sa fureur; heureusement je fis un mouvement et l'ustensile alla briser plusieurs bocaux rangés en ordre de bataille; les liqueurs qui s'en échappèrent formèrent une cascade de diverses nuances d'un effet scénique vraiment merveilleux Je serais resté en contemplation devant ce spectacle, si je n'eusse songé d'abord à me soustraire par la fuite à un nouvel accès de colère paternelle.

« Le soir, toute ma famille, composée de modestes industriels, était déjà instruite qu'un de ses membres se disposait à imprimer le déshonneur sur leur front, en voulant se faire comédien. Il y eut des cris, du scandale, du

désespoir, et, lorsque je rentrai, fort tard, chez mon père, j'y trouvai tous mes parens assemblés en comité, et se concertant entr'eux sur les moyens à employer, afin de détourner l'infâmie dont ils étaient menacés. Au moment où je parus, un estimable épicier avait la parole : « A qui désormais voulez-vous que je vende de la chandelle, disait-il, si l'on sait qu'il y a dans ma famille un acteur ? » Où la susceptibilité va-t-elle se nicher!... Vraiment c'est pitié. « — Autant que je ferme boutique, ajouta un impitoyable mercier d'une voix non moins lamentable, autrement je risquerai de garder long-temps mon fil et mes aiguilles, mes cols et mes bonnets brodés.» Et successivement mes cousins et cousines, boulangers, menuisiers, droguistes et autres vinrent gé-

mir et se lamenter, déclarant unanimement que j'allais compromettre au plus haut point leur avenir commercial, tout en compromettant la dignité de la famille. Mon arrivée ne fit qu'accroître ce brouhaha, ce charivari de famille, malgré leurs menaces, leurs injures et leurs prières de ne pas les exposer à une faillite certaine. Je tins bon, et huit jours après je débutais au théâtre Montmartre, dirigé par les frères Séveste.

Dès ce moment, devenu le paria de mon honorable famille, je fus obligé de déserter le toît paternel.

Cependant, j'obtins quelques succès, et à eux sans doute, je dois le rapproche-

ment qui eut lieu entre mes parens et moi.

L'épicier, qui le premier avait jeté feu et flamme, fut aussi le premier à s'amender. Un jour donc, un de ses garçons me remit une lettre où il préludait par d'adroites flatteries à une demande de plusieurs billets pour la représentation du lendemain, dans laquelle je devais remplir un rôle important. Les jours suivans, je reçus pareille missive et pareille demande du boulanger, du mercier de tous mes charitables parens qui s'étaient tout à coup pris d'une belle passion pour le théâtre, sans doute parce que grâce à moi l'ex-paria, le prix de leur place ne faisait pas une grande brèche à leur caisse. Je me trouvais bientôt fort embarrassé de satisfaire à leurs deman-

des trop souvent réitérées, heureusement le temps de mon engagement expirait, je partis pour Lyon, et cela à la grande désolation de mes parens, qui voulurent bien me faire l'honneur de m'accompagner en corps jusqu'à la diligence. Maintenant, que de nouveaux succès obtenus dans cette ville, m'ont valu l'honneur d'être appelé à l'un des théâtres de Paris, je suis convaincu que ma famille va me recevoir comme un guerrier couvert de lauriers; elle s'apprête déjà sans doute à chanter mes louanges, et ces pauvres êtres, qui craignaient tant que je portasse tort à leur commerce et à leur dignité... j'en ris encore, ma parole d'honneur, se bercent de l'espérance, j'en suis sûr, que ma célébrité future leur procurera de nouveaux clients, jaloux d'entrer en rapport avec les parens d'un grand artiste. C'est là, du

reste, un des moindres effets merveilleux du succès ; ainsi, mon cher ami, —déjà je puis vous appeler de ce nom, n'est-ce pas? — faites-vous acteur, et il en sera de même pour vous.

Les paroles de l'artiste avaient encore contribué à exalter davantage le jeune Agénor.

— Oui sans doute, s'écria-t-il, je me ferai acteur ! mais comment y parvenir, je vous le demande de nouveau?

— Rien de plus simple, allez immédiatement retenir votre place à la diligence, et partez avec moi.

— Mais des ressources?....

— Rien de plus simple encore, votre

père est riche, son crédit est immense, profitez-en pour vous procurer le plus d'argent possible. En un mot, chargez-vous de remplir la bourse, qu'elle soit commune entre nous et moi je me charge d'assurer vos débuts à Paris.

— Quoi! il se pourrait.....

— Convenu et arrêté, j'y engage ma parole d'honneur.

— Mais mon père...

— Votre père sera furieux d'abord, c'est positif; il criera, il tempêtera, c'est positif encore; mais ce qui est plus certain que tout cela, c'est qu'il arrivera pour vous ce qui est arrivé pour moi, que vos succès, en étonnant le monde, le calmeront bientôt et l'amèneront à vos pieds escorté de tous ses clients.

— Vous êtes irrésistible, vous m'entraînez.

— Oui, je vous entraîne à la gloire, je vous livre au public parisien, qui comme moi rendra justice à cette bosse dramatique que j'aperçois sur votre front, formant la plus gracieuse des proéminences.

Agénor était dans le délire.

— Eh bien! c'est décidé, s'écria-t-il tout à coup, je suis votre conseil ; je vais me procurer tout l'argent que je pourrai emprunter, je reviens à vous et nous partons. Pensez-vous que cinq mille francs?....

— C'est déjà fort joli, mais si vous pouvez vous en procurer dix mille, cela ne

fera pas de mal ; si même il était possible d'atteindre la vingtaine, ce serait plus rond, oui, vingt-mille francs c'est poétique, c'est artiste tout-à-fait.

— Va donc pour vingt-mille francs, mon cher Armand ; allez m'attendre chez Grange, place des Terreaux, et chargez-vous de commander le dîner.

Armand tira sa montre et répondit :

— Il est actuellement midi, j'ai deux ou trois courses à faire : à trois heures, je serai au rendez-vous, nous dînerons de suite, et à cinq, fouette cocher !

Tout haletant, le fils de M. Jolivet courut dans les divers quartiers de la ville. Sous différens prétextes, il mit à contribution la bourse de tous les amis

de son père qu'il rencontra chez eux. Après deux heures de course, il avait réussi à former une somme très satisfaisante. Il employa l'heure qui lui restait à faire les emplettes nécessaires à son voyage. Trois heures sonnaient lorsqu'il entra au restaurant où Armand l'attendait, déjà installé le cigare à la bouche et en face d'un verre d'absinthe.

— Vous êtes de parole : c'est la première qualité d'un artiste, s'écria ce dernier à Agénor, aussitôt qu'il l'aperçut. Vos impressions se lisent facilement sur vos traits, ajouta-t-il en forme de question ; c'est encore une qualité essentielle chez un artiste... Si donc j'en juge par la physionomie, la bourse est très bien portante?

— Passablement, répondit Agénor en

baissant les yeux ; car, malgré son amour pour le théâtre, il s'avouait intérieurement coupable d'une action blâmable : heureusement Armand était là pour chasser les remords.

— Le chiffre des emprunts est-il sonnable? demanda ce dernier en laissant échapper une énorme bouffée de fumée.

— Quinze mille francs environ.

— C'est joli ; définitivement c'est très joli : avec cela nous pourrions vous assurer les débuts les plus brillans à Pékin même. Commençons donc par dîner, et livrons-nous à toute la joie d'un si heureux événement.

Agénor fit un signe d'assentiment.

Armand appela le garçon ; celui-ci accourut.

— Vous voyez bien monsieur? lui dit Armand en désignant Agénor.

Le garçon, étonné d'une semblable demande, se mit à examiner Agénor des pieds à la tête, croyant découvrir en lui quelque chose d'extraordinaire.

— Vous l'avez bien vu? continua Armand.

— Oui, monsieur, répondit le garçon de plus en plus étonné.

— Eh bien! rappelez-vous toute votre vie, garçon, que vous aurez eu l'honneur de servir aujourd'hui un grand artiste.

A ces mots débités avec emphase, le

garçon fit deux ou trois saluts gauchement comiques.

— Ah ! monsieur est un grand artiste ? dit-il en roulant son tablier dans ses doigts.

— Oui, un grand artiste ! reprit Armand ; et sachez-le, estimable garçon, les grands artistes ne mangent pas comme les autres mortels. Partant de ce principe, de tout temps reconnu et respecté, faites glacer du champagne *Moët*, livrez à une douce chaleur du *Laffitte*, du *Saint-Perrey*, préparez les liqueurs des îles ; et, parmi les mets succulens dont vous ornerez cette table, jetez à profusion les truffes et les ortolans. Vous m'avez entendu... saluez monsieur, et obéissez.

Agénor était ravi ; il ne se lassait pas

de s'extasier devant les grandes et belles manières de son nouvel ami. Grâce à lui, les cris de sa conscience se calmèrent bientôt, noyés dans le vin et les flatteries du jeune premier.

Deux heures après, tous deux montaient dans le coupé des grandes messageries, Armand, enchanté de la rencontre, et Agénor, plus que jamais passionné pour le théâtre, et dans un oubli complet de Lyon, de ses parens et du notariat.

IV

Toute la route fut employée par Armand à entretenir Agénor dans ses bonnes dispositions. Aussi, quand ils arrivèrent à Paris, le fils de M. Jolivet aspirait-il plus que jamais à un début; et tandis

qu'Armand, préoccupé lui-même de son apparition sur la scène parisienne, visitait les feuilletonistes, ces loups voraces qu'il importe toujours à un artiste d'appaiser, s'il ne veut pas que leur malicieux esprit le terrasse et le déchire, Agénor étudiait le rôle d'Othello, qu'il savait déjà presque par cœur.

Mais, pour le reposer de ses études, Armand le conduisit successivement aux principaux théâtres : cela entrait trop dans le goût d'Agénor pour qu'il n'en fût pas enchanté.

Le Théâtre-Français fut honoré de leur première visite. Ce soir-là on y représentait les *Comédiens*, cette comédie si spirituelle de *Casimir Delavigne*, où *David* a créé le rôle de *Victor* avec une

intelligence incontestable, bien que contestée.

Pendant la représentation, Agénor avait été tout yeux et tout oreille.

Lorsqu'il sortit du théâtre, il était au *nec plus ultrà* de l'enchantement.

— Quel rôle brillant et chaleureux que celui de *Victor!* dit-il à Armand en s'emparant de son bras : ne trouves-tu pas qu'il est bien plus à effet que celui d'*Othello?* Décidément, ajouta-t-il, j'apprendrai ce rôle, et c'est par lui que je commencerai mes débuts.

Armand, à qui cela importait fort peu, fut loin de s'y opposer.

Le lendemain, la brochure d'*Othello*

fut donc jetée de côté, et Agénor orna sa mémoire des vers de *Casimir Delavigne.*

Le soir de ce même jour, Armand l'entraîna à l'Opéra : *Nourrit* se faisait entendre dans *la Muette de Portici.* La capote d'une jeune personne placée non loin d'Agénor, faillit subir le même sort que celui éprouvé jadis par le chapeau de madame Jolivet, tant fut grande l'admiration du jeune enthousiaste : heureusement que des rubans remplaçaient le bouquet, cela sauva l'œuvre de *madame Vauloup,* ou tout au moins de *madame Hocquet.*

A la sortie, Armand fut étonné d'entendre son ami roucoulant les plus beaux motifs qu'il venait d'entendre, et cherchant à tirer de sa voix le parti le plus avantageux.

— D'où te vient cette gaîté? lui demanda-t-il.

Pour toute réponse, Agénor lança une roulade dont la dernière note ressemblait beaucoup au cri de détresse d'un homme qui s'étrangle.

— Tu as une voix dont tu peux tirer de grands avantages, lui dit ironiquement son bon ami.

Agénor, prenant cette plaisanterie au sérieux, fit un saut de trois pieds.

— Aussi, dit-il, lorsque toutefois il eut touché terre, car son saut avait été des plus aériens, dès demain je me propose de prendre des leçons de musique... Mon ami, je te charge de me trouver un professeur de vocalisation...

Avant trois mois je débute dans l'emploi de ténor... Vive l'opéra, morbleu! c'est bien moins aride que la tragédie et la comédie, d'une monotonie vraiment désespérante. A l'Opéra, les délices de la musique, les charmes de la voix, s'unissant au jeu passionné de l'artiste, ravissent bien mieux les spectateurs. C'est décidé, je serai chanteur... Tra la la la la... la... la... la la la... Que dis-tu de cette voix?

Il faisait nuit, Armand haussa les épaules, ce qui n'empêcha pas la brochure des *Comédiens* d'aller rejoindre celle d'*Othello*.

Le jour suivant, Armand fut obligé d'arracher le *dilettanti* de ses études musicales pour le conduire à la Porte-

Saint-Martin, où *Bocage*, l'ex-géant du drame moderne, devait jouer le célèbre rôle de *Buridan* dans la plus célèbre *Tour de Nesle*.

Quand Agénor sortit du théâtre, ses mains étaient enflées à force d'avoir applaudi, ses bottes usées à force d'avoir trépigné. Le grand air lui fut salutaire et l'empêcha de succomber à son émotion.

— Arrière la comédie, arrière la tragédie et l'opéra, s'écriait-il au milieu de ses transports, que tout s'incline devant ce chef-d'œuvre de l'école romantique comme un vaincu devant le triomphateur! Oh! dis-moi, mon ami, quel beau rôle que celui de *Buridan!* quel sublime acteur, que ce *Bocage!*

as-tu entendu comme il disait bien ces mots : « *Ce sont de grandes dames, voyez-vous...* »

Et, pour rendre l'illusion plus complète, pour donner une plus haute idée de ses dispositions, Agénor imitait avec assez de succès la voix nazillarde du créateur du rôle de Buridan et y ajoutait force gestes, grimaces, et contorsions, qui faisaient la joie du malicieux Armand.

— Parfait ! parfait! disait-il, en se mordant les lèvres pour ne pas éclater. Je ne sais même pas si tu n'as pas été plus beau que *Bocage* lui-même.

Agénor ne se possédait pas de bonheur; encouragé par cet éloge, et se posant sur le milieu du boulevard, il continua :

— As-tu remarqué aussi cette scène du cachot, où il dit à Marguerite avec un véritable sourire de démon. *Ces murs « étouffent les cris , éteignent les sanglots, ab- « sorbent l'agonie...*

— C'est beau, vrai, c'est beau; Bocage n'est qu'un enfant en comparaison de toi, tu viens d'être magnifique.

Agénor fit un saut qui l'éleva de six pieds en l'air; Armand remarqua qu'il avait des dispositions réelles pour la voltige.

—Ainsi, reprit Agénor, cette fois encore lorsqu'il eut touché terre, tu crois que je ferais de l'effet en débutant dans ce rôle.

— Un effet prodigieux, sur mon âme.

— Demain donc, sans autre délai, j'irai

trouver le directeur de la Porte-Saint-Martin.

— Je ne t'y engage pas.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il ne t'accordera pas de début.

— La raison ?

— C'est que tu n'as joué encore sur aucun théâtre, et qu'il ne se charge pas de faire des élèves.

A ce mot, Agénor fit une moue dédaigneuse, haussa les épaules et répondit avec l'accent du génie méconnu ;

— Je démontrerai à ce directeur, qu'il est de ces natures privilégiées qui n'ont

pas besoin d'apprentissage dans les arts, et pour cela je n'aurai qu'à lui dire : « *Il y a ici un homme et une femme et* « *puisque l'homme est tranquille et que la* « *femme tremble, c'est l'homme qui est roi...* »

— Ah ! divin ! parole d'honneur.

— Ainsi tu penses qu'il sera séduit, entraîné par cette ironie... cette finesse....

— Non pas, répondit Armand, parce que les directeurs n'ont l'habitude d'être séduits et entraînés que par une bonne recette.

— Enfin il me refusera son début.

— C'est probable.

Agénor frappa du pied en croisant les bras sur sa poitrine.

— C'est d'un arbitraire effrayant, dit-il, que le caprice d'un seul homme puisse ainsi paralyser le succès des arts, en repoussant les talents qui désirent se faire connaître.

Et allongeant le bras pour s'emparer de la main d'Armand, il continua.

— Mais toi qui avant notre départ de Lyon, m'as promis ton appui, que feras-tu pour moi dans cette circonstance.

— La seule chose qu'il me soit possible de faire; te conduire chez les frères *Séveste, la Tour de Nesle* doit être montée à un de leurs théâtres de la banlieue, et sans doute, à ma recommandation, obtiendras-tu un début.

— Armand, mon ami, mon véritable

ami, quelle reconnaissance, si tu parviens à un pareil résultat...

— J'en réponds, mais à une condition...

— Quelle qu'elle soit, j'y souscris par avance.

— Promets-moi donc de t'abstenir de tout spectacle jusqu'après tes débuts, autrement il y aurait vraiment à craindre que le jour même où ils seraient indiqués, il ne te prît fantaisie d'aller danser sur la corde de *Madame* Saqui.

Agénor promit et jura ses grands dieux qu'il tiendrait sa promesse, après quoi il rentra chez lui, où il employa toute la nuit à apprendre le rôle de *Buridan*. Trois jours après eut lieu sa présentation à M. *Edmond Séveste*.

Armand s'était chargé de l'introduction, ce fut donc lui qui prit la parole.

— Monsieur, dit-il au directeur privilégié pour toute la banlieue, j'ai l'honneur d'appartenir au Gymnase dramatique, (ceci fut dit sans doute pour disposer favorablement le directeur) — Monsieur, un de mes bons amis, continua-t-il en désignant Agénor, m'a donné les preuves les plus incontestables de ses grandes dispositions pour le théâtre, j'ai donc pensé vous faire un précieux cadeau en vous l'amenant; veuillez juger par vous-même...

M. *Edmond Séveste*, très abordable malgré son énorme moustache, ne répondit rien d'abord, mais il promena des regards incrédules sur Agénor, occupé pen-

dant ce temps à étudier les poses les plus dramatiques.

— Dans quel emploi voudriez vous débuter, lui demanda-t-il ensuite.

— Dans les premiers rôles, répondit intrépidement l'ex-clerc et digne fils de M. Jolivet.

— Quelle pièce avez-vous choisi, continua le directeur ?

—La *Tour de Nesle*, le rôle de *Buridan* répondit Agénor, avec la même assurance ; il se mêla même à cette réponse certain accent dramatique qui fit tressaillir le directeur.

— Ce rôle reprit celui-ci, exige de l'acteur qui s'en charge beaucoup d'habitude

de la scène. Depuis combien de temps, jouez vous la comédie?

— Je n'ai encore essayé mes forces sur aucun théâtre, mais ainsi que monsieur vous l'a dit, mes dispositions suppléeront au défaut d'habitude.

Cette réponse fit sourire M. Séveste. C'était la centième fois quelle lui était faite en pareille circonstance par nombre de ces jeunes fous, qui abandonnent une position honorable, se croyant destinés au théâtre par leur vocation; hélas! combien d'entr'eux conservent toujours leurs illusions malgré les sifflets impitoyables du parterre.

— Vous savez sans doute parfaitement ce rôle! reprit le directeur;

— Sur le bout de mes ongles répondit Agénor, et si vous le désirez, je vais vous le déclamer d'un bout à l'autre. « *Hôtelier du diable ferme ta porte* ; *que pas un......* »

—Un instant! un instant, s'écria le directeur en arrêtant Agénor dans l'élan de sa verve, souffrez au moins que je vous donne les repliques.

Et ce fut vraiment un spectacle comique d'entendre la voix grêle du jeune homme, dont il s'efforçait en vain d'augmenter le volume, de voir ses gesticulations et ses grimaces, pour donner de la chaleur à son jeu, on eût dit le singe de M. Decamp fouetté par son maître.

Le Directeur, quoiqu'habitué à pareille scène, ne pouvait s'empêcher de rire de

ses efforts, qui ne réussissaient qu'à le faire suer à grosses gouttes.

Enfin, il arriva à la scène de la prison, au moment où Buridan, délivré de ses liens par Marguerite, s'écrie :

« *Qu'il est beau d'être libre !...* »

Alors, il se leva sur la pointe des pieds, tendit ses deux bras avec un mouvement si brusque, que sa main gauche allant heurter un flambeau placé sur la cheminée, le lança involontairement sur le front de son ami, occupé à se boucher les oreilles. Il en résulta pour celui-ci une bosse parfaitement marquée.

Au cris arrachés par la douleur de son ami, Agénor s'arrêta tout court.

—Malheureux qu'as tu-fait, s'était écrié

le blessé en courant à une glace pour mieux s'assurer du ravage fait à sa figure. Moi qui dois jouer ce soir le rôle d'un jeune mari dans une première représentation, comment oser me présenter sur la scène dans l'état ou tu m'as mis... Une bosse au front! quel stygmate !...

— Pardonne-moi, répondit Agénor, ce mouvement a été plus fort que ma volonté; mais, vois-tu, cette scène est si belle que j'étais transporté ;....

Et déjà il se mettait en devoir de continuer, lorsque le Directeur l'arrèta de nouveau, en lui disant qu'il était suffisamment éclairé sur ses moyens.

— A quel jour fixez-vous donc mon début, demanda Agénor triomphant, et

convaincu d'avoir électrisé son futur directeur.

— Avec beaucoup de travail répondit celui-ci, lorsque d'abord vous aurez figuré pendant un an, et qu'ensuite vous vous serez exercé pendant deux autres années dans les *utilités*, peut-être me sera-t-il permis de vous laisser aborder le rôle de *Philippe d'Aulnay*, quant à celui de *Buridan*, il n'y faudra jamais songer.

— Agénor resta atterré.

« Cet homme, pensa-t-il, est fou, ou tout au moins ignorant. »

— Mais monsieur dit-il, ne m'avez-vous donc pas entendu.

— Si fait, parbleu! vous avez crié assez fort.

— Ne m'avez-vous donc pas vu ?

— Si fait parbleu ! vous avez assez gesticulé.

Les paroles ne peuvent rendre la douleur du jeune homme ; il fit entendre un profond soupir qui álla se confondre avec ceux d'Armand, toujours posé devant la glace, cherchant à aplatir sa bosse au moyen d'une pièce de monnaie qu'il appuyait fortement sur son front.

Le voyant ainsi attristé, (nous voulons parler d'Agénor), M. Séveste lui témoigna quelqu'intérêt.

— Vous le comprendrez, jeune homme, lui dit-il, quel que soit mon désir de vous être agréable, je ne puis vous accorder le début que vous sollicitez, sans vous exposer aux huées et aux sifflets que justi-

fierait votre inexpérience de la scène.

— N'est-ce que cela? s'écria Agénor; alors, monsieur, laissez-moi débuter, je réponds de moi : d'ailleurs je consens à en courir tous les risques! que vous importe?

— Beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua le directeur, si la pièce, et cela arriverait certainement, ne pouvait continuer je serais obligé de rendre le prix des places.

Agénor parut réfléchir quelques instans, après quoi il reprit : Quel est, monsieur, le chiffre le plus élevé de vos meilleures recettes.

— Elles varient de neuf cent francs à mille.

— Si je prenais la recette pour mon compte, si je me chargeais de cette représentation à mes risques et périls, consentiriez-vous à mon début ?

— A cette condition, répondit le Directeur, que cette proposition fit cette fois agréablement sourire, je n'aurai plus qu'à mettre ma salle et mes acteurs à votre disposition.

Sans la moindre hésitation, Agénor sortit un billet de banque de son portefeuille, le remit au directeur et dit en se frottant les mains.

— C'est une affaire convenue.

Le Directeur, dans l'enchantement d'une si bonne opération promit la répétition pour le lendemain même, et tous

deux se quittèrent les meilleurs amis du monde.

Armand, ayant réussi à dissimuler un peu sa bosse, avait repris sa gaîté et sa malice, il combla donc son ami de félicitations sur le succès complet de leur démarche, dû bien certainement à l'effet qu'il avait produit sur le Directeur, la question de recette ne pouvant être considérée que comme secondaire par un homme *comme lui.*

Cet Armand méritait les étrivières.

V

Le lendemain, le premier qui fut arrivé au théâtre de Belleville pour les répétitions de la *Tour de Nesle*, on le devine, ce fut Agénor; cela lui procura l'avantage de voir venir, les uns après

les autres, les élèves artistes du théâtre témoin futur de ses exploits. Il ne put que juger très défavorablement de leur gracieuseté, attendu leur mine allongée par circonstance et leur front grimé par habitude. Or, ils s'abordèrent tous en se demandant les uns aux autres le nom et le signalement de celui auquel ils étaient redevables de ce surcroît de travail; ils entendaient parler de la répétition pour la reprise de la *Tour de Nesle*.

— Bah! ils sont de mauvaise humeur, tout cela changera quand ils m'auront entendu, se dit Agénor en continuant sa promenade et son examen des coulisses.

A cet instant, le régisseur, tout en annonçant le commencement de la répéti-

tion, désigna l'heureux Agénor, comme appelé à remplir le rôle de Buridan.

Tous les regards se portèrent naturellement sur le nouvel artiste, puis se succédèrent le sourire malicieux et l'épigramme, ce grand délassement des coulisses.

Agénor commença sa première scène; il n'avait pas prononcé quelques mots que le comique de la troupe l'aborda avec un profond salut, et lui présentant une boule de gomme, il lui dit :

— Monsieur, veuillez accepter cet adoucissant, car vous êtes furieusement enrhumé... Cela ne vous sera pas nuisible.

Agénor prit cette plaisanterie au sé-

rieux, et se mit à tousser trois ou quatre fois, après quoi il dit :

— Je vous remercie... ce n'est rien, c'est un *chat* que j'avais dans le gosier.

— J'en suis enchanté dit le comique en s'éloignant ; mais cependant, je vous engage à vous soigner, cela vous jouerait un mauvais tour.

Au comique succéda le premier amoureux.

— Monsieur, dit-il à Agénor, seriez-vous assez aimable pour me donner l'adresse de votre tailleur ?

— A cette demande, Agénor resta tout stupéfié.

— Avant de vous répondre pourrais-je

savoir, monsieur, pour quel motif?...

— Oh! certainement, c'est afin de passer sa porte s'il me prend jamais fantaisie de changer de tailleur... Vous êtes assassiné, monsieur.

Agénor pâlit, et détourna vivement la tête pour savoir s'il n'apercevait pas quelque grand criminel prêt à fondre sur lui le poignard à la main; mais il ne vit que le deuxième amoureux, qui lui demanda si le matin on lui avait mis les sinapismes aux pieds, ajoutant que ses sauts et trépignemens ne pouvaient être attribués qu'à une cause semblable.

Enfin le père noble, s'approchant de lui, et prenant un air grave, commença par lui jurer que l'intérêt qu'il lui inspi-

rait, dictait seul le conseil qu'il allait lui donner.

Pénétré d'une reconnaissance anticipée, Agénor lui serra vigoureusement la main.

— Monsieur, reprit le père noble, le parterre est un farceur qui fait souvent des siennes.

— Fort bien, monsieur.

— Il a la mauvaise habitude de nous lancer de temps à autre de honteux projectiles.

— Fort bien encore, mais je ne crois pas....

— Je vous parle par expérience, monsieur, voici pourquoi je vous engage à

ne pas ouvrir votre bouche comme un four, car il pourrait bien s'y loger quelques pommes cuites, ou autre végétal aussi désagréable pour un artiste.

Jusqu'au souffleur qui voulut s'en mêler.

— Monsieur, cria-t-il de son trou au malheureux Agénor, atterré de toutes les bordées dont il était accablé de toutes parts, j'ai soufflé dans mon temps une pièce qui a fait fureur, il y avait un rôle admirable qui vous eut parfaitement convenu.

— Lequel monsieur.......

— Celui d'un muet garotté......

Enfin la répétition finit, et Agénor se retira enchanté, convaincu que tous ces

artistes, jaloux de son talent, avaient cherché à se venger par leurs sarcasmes. Il alla donc trouver Armand, voulant lui communiquer sa joie et l'emmener chez Véfour.

Armand réfléchit avant de refuser.

— Merci, je dîne ce soir avec Nicette.

— Qu'est-ce donc que cette Nicette, demanda Agénor.

— Parbleu! ma maîtresse, sujet très distingué du Palais-Royal.

— Agénor frémit de tous ses membres.

— Quoi! cher ami, dit-il, la luxure sur les lèvres, tu as une actrice pour maîtresse.

— Grande rareté, ma foi, tu n'as qu'à parler pour jouir d'un semblable bonheur.

Agénor se rapprocha encore plus près de son ami.

Ah ! ça, Armand, lui dit-il, tu ne m'abuses pas, vrai, il serait possible que moi, Agénor, je fusse l'amant d'une actrice.....

— Non seulement, interrompit Armand, cela peut être, mais cela doit être. Voyons, écoute-moi bien, te voici artiste maintenant, n'est-ce pas ? eh bien ! il te faut absolument une maîtresse. C'est un meuble, vois-tu, indispensable à un acteur ! Une maîtresse veille à ce qu'il ait toujours du linge blanc lorsqu'il joue ; c'est elle qui lui prépare son

rouge, lui fait répéter ses rôles et lui donne les répliques. Aucune femme n'est supérieure à une actrice pour ces petits soins, et pour beaucoup d'autres dont je m'épargnerai le détail, craignant d'incendier ton imagination déjà très inflammable.

— Mais comment m'y prendre pour...

— Cela t'embarrasse? vraiment tu m'étonnes et me fais pitié. Jeune, joli garçon, possédant du génie et surtout une bourse bien garnie, tu n'as, je le répète, qu'un mot à dire et mille tomberont à tes pieds.

Le cœur d'Agénor battait avec violence oh! si seulement une seule.....

— Mais continua Armand, je puis te rendre encore un nouveau service et t'of-

frir une occasion très favorable. Coralie, amie de Nicette, vient de rompre définitivement avec son chef d'orchestre, parles, veux-tu lui succéder. J'irai dire à Nicette de l'amener et nous dînerons en partie carrée aux Vendanges de Bourgogne.

—Armand, parles-tu sérieusement? Mais tu veux donc être mon ange tutélaire, tu veux donc....

— Je veux, répondit franchement Armand que tu nous paies un excellent dîner.

Et après cet aveu, n'ayant plus rien à dire, Armand courut chez Nicette, laissant Agénor plongé dans les méditations les plus amoureuses sur sa liaison en perspective.

Il s'agissait d'une partie de plaisir, d'un excellent dîner, avec des jeunes gens; mesdames du théâtre sont d'ordinaire fort sensibles à une semblable proposition, aussi mademoiselle Coralie se garda-t-elle bien de faire mentir cette réputation si justement acquise.

Madamoiselle Coralie était un de ces minois chiffonnés de dix-neuf à vingt ans qui plaisent ordinairement; elle avait l'œil vif et malicieux, le sourire agréable; elle eût été beaucoup mieux sans ses prétentions à copier les femmes du grand monde; somme toute, c'était une créature fort passable, au physique du moins.

A peine Agénor l'eut-il aperçue, que son visage passa successivement du rouge au blanc; ses genoux plièrent sous le

poids de son émotion, ce qui contribua à augmenter la gentillesse de son attitude naturelle.

Quant à Coralie, l'effet que produisit sur elle Agénor, ne fut pas en tout point semblable; au premier regard, elle débuta par une moue indiquant d'une manière fort explicite que le jeune homme n'était pas de son goût. Sans doute Armand possédait le secret de changer à son gré les dispositions de la jeune actrice, car à peine eut-il glissé quelques mots à son oreille, que celle-ci donna soudain à sa physionomie une expression d'amabilité qui acheva de tourner la pauvre tête d'Agénor.

Sur la proposition d'Armand, doué d'une imagination au niveau de son ap-

pétit, on se dirigea de suite aux *Vendanges de Bourgogne*. Agénor s'en rapporta à son ami pour dresser la carte, il est facile de deviner si le dîner fut délicat et abondant, attendu le talent qu'Armand avait déjà déployé à cet égard le jour de son départ de Lyon.

Agénor eut tous les honneurs du festin, c'était du reste de toute justice, attendu qu'il eut aussi la carte à payer. Il est vrai de dire qu'il fut généreux, magnifique : son bras, aux yeux des convives, jouait le plus beau rôle ; car, grâce à lui, le Champagne et le Constance coulèrent à flots, à la grande édification de mademoiselle Coralie, fort sensible à ce genre de spiritueux ; aussi, à la fin du dîner, se trouva-t-elle dans les meilleures dispositions du monde..... Ceci

enhardit le téméraire Agénor à l'accompagner jusqu'à son sanctuaire, que plus d'un démon avait visité : le libidineux Agénor souriait à l'idée d'en augmenter le nombre.

Ce qui se passa dans ce sanctuaire, nous nous abstiendrons de le dire, mais toutefois est-il que le lendemain Agénor était pâle et défait, et prêt à soutenir, envers et contre tous, le casque en tête et le fer à la main, que Coralie possédait des qualités inappréciables ; d'où il arriva qu'étant sur son lit, attendu la lassitude de ses membres, il se disait dans une douce extase, et en se frappant le front comme un homme qui doute de la vérité :

« Suis-je bien l'amant de Coralie, de cette délicieuse actrice, que je n'ai pas

vu jouer.... il est vrai.... mais qui, j'en suis sûr, fait courir tout Paris. Quelle grâce! quelle volupté! quel!... ah! c'est à en mourir de bonheur! Heureux Agénor! va... il s'est donc accompli ce rêve de ton âme qui a besoin de consulter l'épuisement de ton corps pour croire à la douce réalité! Ma Coralie, ma belle maîtresse, ma délicieuse actrice, à toi! oh! oui, à toi pour la vie.

A cet instant on sonna à la porte.

Interrompu au milieu de ses souvenirs sensuels. Agénor grommela entre ses dents, mais n'alla pas moins ouvrir.

Une femme de chambre lui remit une lettre.

— Une lettre de Coralie, s'écria-t-il, en

pressant contre son cœur cette nouvelle preuve d'amour ; et fléchissant sous l'effet de son émotion il fut obligé d'aller se jeter de nouveau sur son lit pour n'y pas succomber, il brisa le cachet de l'amoureuse missive et lut :

« Mon cher Agénor,

« A peine, chéri, venais-tu de partir,
« que j'ai regardé par la fenêtre pour
« voir s'éloigner mes amours, alors j'ai
« remarqué que le temps était superbe,
« ce qui m'a donné de suite l'idée d'aller
« avec toi passer la journée au bois de Bou-
« logne, car je t'aime tant, mon trésor. »

—Cette femme-là a juré de me tuer par excès d'ivresse, se dit Agénor, interrompant sa lecture ; puis souriant et se passant la main dans les cheveux il contina :

« Figure-toi, mon Bibi, que presque tou-
« tes ces dames du Palais-Royal y seront
« avec leurs *époux*, car je ne sais pas si tu
« le sais, mais ce bois est le rendez-vous
« de la meilleure société, mes meilleures
« amies, se proposent d'y aller avec une
« toilette délicieuse; tu comprendras fa-
« cilement que je ne dois pas y paraître
« plus mal mise qu'elles; j'aime trop mon
« *Nonor* pour l'exposer à rougir de sa Co-
« ralie. »

Agénor, jusqu'alors étendu tout de son long, crut cette fois important de se mettre sur son séant.

Quelle délicatesse de sentiment pensat-il, puis il reprit sa lecture :

« Tu me vois bien embarrassée, mon
« chouchou, je suis dans un labyrinthe

« dont je ne sais comment sortir ; figure « toi que les dessins de mon cachemire ne « sont plus nouveaux. C'est désolant ! N'est-« ce pas, mon moumour, que tu seras mon « sauveur, tu as si bon goût ! Je compte « donc sur toi pour me choisir un cache-« mire qui fera frémir de jalousie toutes « mes bonnes amies. Mon Dieu comme « je serai jolie sous ton bras. Arrive vîte, « car je brûle du désir de poser mes lè-« vres sur ta bouchette.

« CORALIE. »

P. S. « J'oubliais de te dire que j'ai « commandé un chapeau chez Madame « Vauloup, et comme je n'ai pas de mon-« naie pour donner à l'ouvrière qui me « l'apporterait, nous irons le chercher en-« semble. »

Après la lecture de ce *post-scriptum*, Agénor sauta au bas du lit, et se mit en devoir de procéder immédiatement à sa toilette : tout en y donnant ses soins, il se disait :

— Chère Coralie, tu me traites sans façon comme si j'étais ton mari; vas, tu recueilleras le fruit de cette confiance qui m'abreuve de délices... ce n'est pas un chapeau, ce n'est pas un cachemire que je vais t'acheter, c'est deux... que dis-je, trois dont je te ferai présent aujourd'hui même.

Et impatient de mettre cette bonne volonté à exécution, il accourut chez Coralie, suivant de près la femme de chambre.

VI

En voyant entrer son nouvel amant, la malicieuse actrice se mordit les lèvres pour ne pas éclater.

Agénor fit son introduction en se jetant à ses pieds, et en mettant à son service

son cœur et sa bourse, Coralie accepta l'un et l'autre, décidée à faire un usage complet du dernier de ces présens.

Quelques minutes après, Agénor, fier de son bonheur, se pavanait au bras de sa maîtresse dressait la tête dans les rues et insultait les passans d'un sourire triomphant.

Coralie manœuvra si habilement, qu'au bout d'une heure, sur deux mille francs, dont le généreux amant avait cru devoir se munir, il lui restait à peine la monnaie nécessaire pour payer le fiacre qui les reconduisit.

Agénor en contemplation devant sa divinité, s'étonnait qu'elle ne fît pas sa toilette pour la promenade du bois de Boulogne.

Sur l'observation qu'il lui en fit, Coralie prit tout à la fois l'accent du plus vif intérêt et la main d'Agénor, puis elle lui dit du ton le plus doucereux du monde.

— Mon ami, tu as une bonne petite femme, vois-tu? elle n'est pas égoïste du tout ta *Lilie*.

— Je le sais, cher ange, mais cela ne nous empêche pas d'aller nous promener au bois de Boulogne.

— Si fait, mon Bibi, tu dois bientôt débuter... tu as un rôle à apprendre, ce serait un jour perdu pour l'étude et pour la gloire. Oh! je ne me le pardonnerais jamais; je sais faire un sacrifice lorsqu'il le faut..... Embrasse-moi donc, chéri, et va travailler ton rôle.

A ce mot de gloire, l'esprit d'Agénor, ramené subitement vers la perspective de son triomphe dramatique, s'écria :

— Oui, femme incomparable, tes paroles sont celles de l'oracle ; tu as raison, je dois songer à ma gloire, car elle seule peut me rendre digne de toi, oh ! ma délirante Coralie !

Et, ravissant un baiser sur une bouche qu'on ne lui tendait pas, Agénor s'esquiva en murmurant : « *Ces femmes, ce sont de grandes dames, voyez-vous.....* »

Quelques instants après, il achevait sa tirade en parcourant sa chambre à grands pas, tandis que Coralie s'épanouissait au bras d'Armand, et étalait sa magnifique toilette à tous les regards que provoquait son sourire.

La veille du jour mémorable, où les débuts d'Agénor devaient l'illustrer à jamais, le futur grand artiste était encore au lit, occupé à repasser son rôle dans sa mémoire, lorsqu'il reçut la visite de son cher ami Armand.

— Agénor lui cria celui-ci, en lui secouant le bras à lui démettre l'épaule, je viens m'informer si tu as bien fait tous tes préparatifs pour t'assurer un succès complet; d'abord as-tu songé au dîner de rigueur?

Agénor ne comprit pas ce que son bon ami entendait par le dîner de rigueur, et lui répondit, que ce jour-là il s'abstiendrait de dîner avant la représentation, dans l'appréhension que l'émotion ne permît pas à ses voies digestives de fonctionner en toute liberté.

— C'est fort bien, reprit Armand, mais il ne s'agit pas des voies digestives de ta personne, mais bien de celles des artistes de Belleville, lesquelles, je puis te le garantir, sont toujours disposées à fonctionner d'une manière fort remarquable; d'ailleurs il n'est pas question non plus d'un dîner, mais bien d'un souper appelé à remplir le premier rôle dans la célébration de ton triomphe.

Ce mot de triomphe, l'espérance qui s'y rattachait, chatouilla si agréablement l'oreille d'Agénor, qu'il se gratta préalablement le front, et dit en souriant de béatitude :

— Je commence à te comprendre... Et à combien par tête ?...

— Hum! hum!... les artistes aiment

assez que les choses se fassent grandement... d'ailleurs, ce repas doit être au niveau de ta gloire... je l'estime donc à un louis par tête, non compris, bien entendu, les vins fins et les liqueurs. Nous serons entre trente et quarante, et si je me rappelle les règles de la multiplication; ce serait une affaire de six à huit cent francs. Ajoutons... Attends, il faut que je réfléchisse un peu... en ce moment je base mes calculs sur le gosier très sec et très gourmet de tes camarades... C'est égal, à l'égard des spiritueux ordinaires et extraordinaires, tu en seras quitte pour le double, bien entendu que je comprends dans cette évaluation le pourboire des garçons.

—Diable, diable! dit Agénor, l'embonpoint de ma bourse a diminué depuis quelques temps avec une rapidité déses-

pérante ceci ne tendra nullement à la restaurer.

— Bah! bagatelle, répondit Armand; et que t'importe d'ailleurs? après tes débuts, n'obtiendras-tu pas un engagement qui t'indemnisera au centuple?

A cette raison péremptoire, Agénor n'eut plus rien à objecter.

— Mon ami, reprit Armand, dans ta position, occupé de ton rôle, des effets que tu dois produire, il te serait difficile de te livrer aux misérables détails de ce dîner, tu sais combien je te suis tout dévoué, je m'en charge.

— Décidément, répondit Agénor, le ciel m'a pris sous sa protection en m'en-

voyant un ami tel que toi; combien as-tu dit qu'il fallait pour ce dîner?

— Dix-huit cents francs; mais il y aura quelques menues dépenses qu'on ne peut prévoir, telles que courses de cabriolets et autres; je t'engage à me livrer intacts les deux billets de banque.

Armand appuyait ses observations de raisonnemens trop solides, pour qu'Agénor put se permettre aucune réflexion; les deux billets passèrent donc de sa bourse dans celle de son ami.

Le soir de ce jour, les artistes du théâtre de Belleville, se pressaient en foule vers une affiche écrite à la main, et chacun y lisait avec un joyeux étonnement :

« J'invite tous mes camarades à un

« grand souper qui aura lieu demain soir « au Cadran bleu.

« M. Armand, artiste dramatique du « Gymnase, est nommé grand-maître des « cérémonies de cette fète ; en cette qua- « lité, il a fixé les dépenses à trois louis « par tête. »

« *Signé* Buridan.

« Par ampliation,

Le grand maître des cérémonies.

« Signé Armand. »

Le lendemain matin, il y eut répétition générale ; cette fois Agénor fut l'objet des plus exquises prévenances, chacun s'extasiait sur son talent. Comme il était le seul à ignorer l'existence de la *pancarte* due au génie inventif de son ami, il vint à se dire que l'admiration étant plus forte que la jalousie chez ces organisations artistiques,

c'était à son jeu brillant qu'il devait les éloges dont il était comblé.

Deux heures avant l'ouverture du théâtre, Armand arriva accompagné d'un costumier porteur d'un magnifique costume de *Buridan;* le prix qu'Agénor fut obligé de le payer, acheva de vider sa bourse, Armand arrêta ses soupirs en lui glissant à l'oreille.

—Mon cher, la salle sera remplie d'amis qui te préparent la plus éclatante victoire; vois-tu d'ici les chefs des claqueurs à la tête *de leurs compagnies* occupant tout le parterre ? Oh ! ce sera un tonnerre d'applaudissemens à étonner le monde.

La vanité d'Agénor amena le sourire sur ses lèvres.

— Sans doute, Coralie ne manquera pas de venir, dit-il les yeux brillans d'espérance.

— Hélas ! j'en doute, répondit Armand secouru par un ton larmoyant parfaitement étudié, la pauvre enfant est si émue à l'approche du moment critique, qu'elle est restée clouée à sa place sans pouvoir bouger ni pieds ni jambes.

Agénor soupira, et pressé par l'heure, il fit approcher un fiacre qui le conduisit au théâtre.

Le spectacle devait commencer par la *Tour de Nesle*; six heures venaient de sonner et c'était pour six heures un quart que le lever du rideau était annoncé.

C'était un lundi, la salle était remplie, une foule de jeunes gens, beaux esprits, auxquels Armand avait distribué des billets dans le seul but de se les rendre favorables à lui-même lorsqu'ils viendraient

au Gymnase, occupaient les premières loges. Tout le peuple de la Courtille s'était répandu aux autres places.

Déjà Agénor, en grand costume, le cœur battant avec force, les genoux tremblans, se promenait sur la scène, et se battait les flancs pour se rappeler son rôle, lorsque soudain les trois coups qui annoncent le lever de la toile firent entendre leur bruit fatal.

L'entrée en scène d'Agénor, fut loin de lui être défavorable, son costume était frais et brillant, il fit son effet.

— C'est le débutant murmurait-on dans toute la salle, chut.... chut.... silence.....

Sa voix se fit entendre au milieu du

calme le plus parfait. Hélas ! il n'était pas encore à la moité de sa première tirade, que déjà des murmures désapprobateurs éclatèrent de divers points de la salle; et quels étaient ceux qui exprimaient le plus hautement leur mécontentement? ceux-là mêmes auxquels Armand avait distribué gratis des billets d'entrée.

En revanche, les chefs de claque et leurs accolytes, remplirent rigoureusement leur devoir. Après la première tirade, un tonnerre d'applaudissemens se fit entendre du parterre, ils trouvèrent de l'écho au *paradis*; quelques sifflets y répondirent... ces sifflets partaient des premières loges.

— Silence, silence ! s'écrièrent les intrépides *romains*]; à bas la cabale !

Agénor, déjà fort peu à son aise sous l'influence de l'effet terrible de la rampe, et en présence de cette masse d'hommes l'écoutant et lui lançant des yeux qui lui semblaient ceux du serpent fascinateur, ne fut nullement rassuré à ce mot de cabale : il en perdit immédiatement la tête et la mémoire. D'abord il prit une tirade pour une autre, se crut au second acte, tandis qu'il était au premier, parla à Marguerite de Bourgogne en s'adressant au guichetier. Ces légères distractions, on doit le penser, ne contribuèrent pas peu à augmenter les cris et le tumulte.

Le *paradis*, si facile à passer de l'enthousiasme aux projectiles, s'impatienta d'une manière fort peu rassurante ; déjà on entendait les cris, *à bas la toile !* et quelques pommes roulant sur la scène

donnèrent le signal d'un désordre que rien ne fut plus capable d'arrêter.

Aux pommes succédèrent les marrons; en un instant la scène en fut couverte. Au milieu des transports furieux qui avaient gagné jusqu'aux stalles d'orchestre, un homme placé au premier rang se faisait surtout remarquer.

Malgré son trouble, Agénor porta ses regards du côté de ce grand perturbateur comme pour implorer son indulgente pitié. Mais qu'aperçut-il? Son père lui-même, arrachant en ce moment un cahier de musique des mains d'un *premier violon*, sans doute pour le lui lancer à la tête. A cette vue, perdant entièrement la tête, Agénor s'enfuit en courant, après quoi la toile baissa au milieu d'un

désordre qu'aucune expression ne pourrait décrire. Il arriva à sa loge presque sans connaissance ; rappelé à lui par l'imminence du danger il changea de vêtement, et se sauva dans la rue sans but arrêté.

Que faire en effet dans une semblable occurrence? ira-t-il dans son domicile? non, car sans doute il a été découvert par son père; en ce péril extrême, la pensée de sa chère Coralie lui vint en aide, et il se dit en élevant ses mains vers le ciel :

« Oh! cher ange, je vais à toi chercher des consolations, et de nouvelles preuves de ton amour,

Puis, tout haletant à force de courir, il parvint à l'appartement de Coralie; la porte était entr'ouverte et une lumière

placée en dehors, sur le palier, indiquait que la femme de chambre venait de sortir. Agénor entra donc sans se faire annoncer, ce droit lui était acquis. Il traversa plusieurs pièces entièrement désertes ; dans l'une cependant il vit une table dressée pour *deux couverts*, le grand repas de corps avait étéajourné indéfiniment par le grand maître des cérémonies. Agénor n'avait ni le temps ni l'esprit disposé à faire aucune supposition. Il poursuivit donc et ouvrant une dernière porte, il demeura anéanti sur le seuil..... Il venait d'apercevoir Armand et Coralie étendus sur un divan et dans une attitude à ne lui laisser aucun doute, quelle que fut d'ailleurs sa bonne volonté, *sur la criminelle conversation* qui venait de s'engager entr'eux.

Aucun des deux coupables ne se déconcerta....

— Quoi ! la pièce est déjà finie? dit Armand, déjà ton front est noblement ombragé de lauriers.

— Je ne t'attendais pas aussitôt, ajouta Coralie.

Cloué à la même place, Agénor suffoquait de colère et d'indignation !

—Oh! infamie! oh! trahison! s'écriait-il.

Armand croisant tranquillement ses genoux l'un sur l'autre, lui reprocha de ne pas montrer un *caractère artiste*, en se fâchant pour une semblable bagatelle.

VII

Voyant qu'il n'avait rien de mieux à faire que de fuir une maison où l'amour et l'amitié venaient de lui porter un si rude coup, Agénor prit le chemin de l'escalier, le descendit quatre à quatre ;

mais avant d'arriver aux dernières marches, il heurta violemment une personne qui montait, au point de lui arracher un cri.

—Pardon, monsieur, dit-il.

Et il chercha à s'esquiver pour éviter une nouvelle scène, mais soudain il se sentit fortement appréhendé au collet; supris d'une semblable audace, il leva la tête et se trouva face à face avec M. Jolivet.

— Cette fois, tu ne m'échapperas pas, lui dit le notaire en le serrant au point de l'étouffer.

— Oh ! journée pleine de déceptions, pensa Agénor libre enfin de respirer.

—Suis-moi, reprit l'excellent homme,

dont la colère se dissipa bientôt, et fut remplacée par la joie d'avoir rejoint l'enfant prodigue.

Au milieu de ses reproches tout paternels, M. Jolivet raconta ce qu'il lui avait fallu de peines et d'efforts pour parvenir à découvrir les traces du fugitif depuis le jour de sa disparition.

Agénor s'en attendrit jusqu'aux larmes.

— Je pense, reprit son père, qu'il ne te reprendra plus fantaisie de te mettre acteur.

Avant de répondre Agénor, poussa cinq soupirs, puis il avoua que les leçons qu'il venait de recevoir suffisaient pour le dégoûter de cette noble profession.

— Tu vas donc revenir avec moi à Lyon.

Agénor fut subitement saisi d'un accès de fièvre.

— Oh ! vous n'exigerez pas une chose semblable, mon père, s'écria-t-il en joignant ses mains au-dessus de la tête du brave homme, quelle figure voulez-vous que je fasse dans cette ville, après ce qui m'est arrivé ? Ne serais-je pas le jouet et le bouffon de toute la ville ? Souffrez donc que je reste à Paris, d'ailleurs, mieux que dans toute autre ville n'y puis-je suivre une carrière honorable.

Soit faiblesse, soit parce qu'en effet les paroles de son fils, avaient une sorte d'apparence de raison. M. Jolivet consentit à sa demande.

— Veux-tu, lui dit-il, que j'obtienne

pour toi une place dans l'étude d'un de mes collègues.

— Non, mon père, je renonce au notariat comme je renonce au théâtre, restez quelques jours encore avec moi à Paris, je réfléchirai, et je prendrai une résolution qui vous satisfera sans doute.

— Soit, répondit le bon père.

Le lendemain, M. Jolivet conduit chez un négociant par une affaire d'intérêt, s'y fit accompagner de son fils. La vue des immenses magasins, les riches marchandises dont ils étaient remplis, l'activité qui y régnait, le grand nombre de commis allant et venant, tout cela séduisit immédiatement l'imagination de l'enthousiaste incorrigible.

— Mon père, dit-il aussitôt qu'ils furent sortis, ma résolution est irrévocablement fixée, je serai négociant.

— Soit, répondit M. Jolivet, j'aurais préféré te voir notaire, mais ne voulant pas contrarier ta vocation, que ton désir soit accompli; aujourd'hui même j'irai chez un de mes amis, chef d'une des principales maisons de Paris, et je ferai en sorte que tu entres chez lui.

Dès-lors Agénor, au comble du bonheur, laissa bien loin toute idée de théâtre; il ne rêva plus que ballots, expéditions, marchandises et comptes-courans.

C'était l'époque de l'exposition des tableaux dans les galeries du Louvre, comme ils se trouvaient fort peu éloignés de ce

monument, M Jolivet proposa à son fils d'aller le visiter. Ils s'y dirigèrent et furent bientôt en présence des chefs-d'œuvres de nos peintres modernes.

Un groupe nombreux formé devant une toile sortie des pinceaux de *Paul Delaroche*, représentant le supplice de *Jeanne Gray*, attira ses regards.

Agénor se dirigea de ce côté et se mêla à la foule d'admirateurs en comtemplation devant ce tableau. Il s'y était établi un concert d'éloges dont le jeune homme fut subitement impressionné.

— Quelle touche vigoureuse disait l'un! quelle chaud coloris ajoutait l'autre; le nom de ce peintre, et ses œuvres appartiennent désormais à la postérité, répétait un troisième.

Le regard animé, le visage en feu, Agénor fut saisi d'une émotion semblable à celle qui s'empara de lui le jour mémorable de la représentation de Ligier sur le théâtre de Lyon, aussi lorsque son père voulut le conduire chez le négociant où il se proposait de le faire admettre, Agénor lui dit :

— Quelle belle profession que celle d'un peintre, mon père! noble et indépendante tout à la fois, elle peut satisfaire l'ambition de gloire la plus insatiable. Le commerce, au contraire, ne vous semble-t-il pas trop aride? ces détails minutieux peuvent-ils convenir à mon âme avide de grandes choses?.... oui, mon père, cette fois ma véritable vocation s'est fait sentir, je veux une palette et un chevalet.

— Soit répondit M. Jolivet, pour la troisième fois, mais au moins ton choix est-il bien définitivement arrêté et puis-je maintenant partir pour Lyon, où m'appellent les affaires de mon étude, et les intérêts de mes clients, laissés en souffrance par mon absence que je ne puis prolonger davantage.

— Une palette et un chevalet! se contenta de répondre Agénor avec l'accent d'un inspiré.

— Je ferai donc demain, reprit M. Jolivet, toutes les démarches nécessaires pour te faire admettre dans les ateliers d'un de nos meilleurs peintres.

Et lorsque quelques jours après, au moment où il montait en diligence, M. Joli-

vet pressait son fils sur son cœur, il lui dit :

—Allons, Agénor, mon enfant, regagne le temps si follement perdu, deviens un artiste distingué, si tu veux consoler ta mère, et pour la rendre heureuse, adresse-lui le plus promptement les premières productions de ton pinceau.

Celui-ci baissant les yeux ne répondit pas, il pensait en ce moment à la rencontre faite la veille d'un étudiant en médecine qui l'avait conduit à l'amphithéâtre de l'hôtel-Dieu.

—Mon père, dit-il enfin, la main sur le cœur en signe de sa philantropie, il existe sur terre une profession sublime, dans laquelle on fait continuellement abnégation de soi-même en pitié de ses sem-

blables... une sainte profession où tous les instants de la vie son consacrés à soulager les infirmités humaines. Cette sublime profession, c'est la médecine. La gloire, mon père est le but de l'égoïste: plus de peinture donc, plus de gloire, mais de la médecine......

Le conducteur de la diligence invitant les voyageurs à prendre leurs places, le postillon coupant l'air de son fouet interrompirent cette nouvelle homélie d'Agénor, et le bon notaire, mettant sa tête à la portière lui cria :

—Fais-toi donc docteur, et viens vîte à Lyon soigner mes clients.

A son retour, M. Jolivet commença par prévenir sa femme, ses amis et ses cliens qu'ils eussent à ne jamais s'inquiéter

des maladies et autres désagrémens inhérens à notre espèce, attendu que son cher enfant, mû par un sentiment d'humanité, était en ce moment à la recherche des spécifiques au moyen desquels ils pourraient les braver sans aucune crainte.

Au moment où Madame Jolivet se livrait à la joie de cette grande nouvelle, le concierge monta une lettre, ses yeux reconnurent l'écriture d'Agénor, elle la décacheta en tremblant de bonheur.

Le jeune homme annonçait qu'il venait de renoncer à la médecine en faveur du barreau. Cette profession est la première de toutes, écrivait-il, non-seulement un avocat jouit du glorieux avantage de soumettre l'opinion des hommes à la puis-

sance de son éloquence, mais encore il est appelé de droit à toutes les positions les plus élevées, il peut successivement devenir député, pair de France et ministre....

A ce mot de ministre, M. Jolivet essuya une larme et leva les yeux au Ciel. L'ambition nait chez tous les hommes.

Cependant lorsque cette velléité de grandeur dont il venait d'être saisi se fût calmée, et qu'il réfléchit à l'instabilité des résolutions de son fils, M. Jolivet s'avoua que si celui-ci continuait à voguer ainsi d'idée en idée, de projet en projet, il pourrait bien finir par sombrer avant d'atteindre aucun port. M. Jolivet donna cette forme maritime à sa pensée, attendu que le matin même il avait

reçu le testament d'un capitaine au long cours.

Sa réponse à son fils se ressentit de cette réflexion, elle fut sévère et parfaitement raisonnée. Tout en lui observant que cette carrière d'avocat qu'il allait embrasser lui était agréable, il lui déclara formellement que si cette fois il ne persévérait pas dans l'exécution de son projet, il exigerait son retour immédiat à Lyon.

Cette menace produisit son effet, pendant quelques temps du moins; grâce à elle trois mois s'écoulèrent sans qu'Agénor songeât à déserter les bancs de l'école de Droit; aussi après ce temps, la tête et le cœur du jeune homme étaient-ils plus préparés que jamais à recevoir de fortes,

mais passagères émotions. C'était un feu qui couvait, il ne fallait qu'une étincelle pour le faire éclater.

VIII

Un jour, il se promenait au Palais-Royal ; amené par le désœuvrement à demander un journal, il le parcourut d'abord avec l'indifférence ordinaire aux lecteurs des feuilles périodiques, indif-

férence que justifie parfaitement du reste la rédaction des journalistes.

Un article fixa tout-à-coup son attention, il s'agissait des détails d'un violent incendie éclaté la veille dans la Chaussée-d'Antin.

Cet article rendait compte du dévoûment d'un jeune homme qui s'était précipité au milieu des flammes et avait arraché à une mort certaine une femme qui eût été infailliblement ensevelie sous les décombres brûlans, sans son courage héroïque. Cette femme était une riche veuve, tout portait à croire à un mariage entre elle et son libérateur.

Après cette lecture, Agénor se débarrassa de son journal, et se mit à bâtir tout

un roman, dont il s'improvisa le héros; il en vint à souhiater l'incendie de tout Paris s'il le fallait, pour que lui aussi il pût se précipiter au milieu des flammes, et sauver une femme; elle aussi, cette femme serait jeune et belle, riche et noble, et offrirait son cœur et sa main à son bienheureux sauveur.

Au bout de deux jours, il s'était persuadé qu'une semblable aventure lui était réservée. Dès-lors frappé de cette idée, il croyait voir des incendies partout; la plus légère flamme, le fourneau d'une cuisine, le phosphore d'une allumette le mettaient en émoi.

Hélas! depuis quelques mois il soupirait en vain, les incendies n'arrivaient pas!

Un soir cependant, comme il se disposait à rentrer chez lui, il aperçut dans le lointain des lueurs rougeâtres, éclairant une fumée noire et épaisse.

A ce spectacle, il s'émut, se troubla et ne pouvant croire à son bonheur, il se persuada qu'il était le jouet d'une hallucination; soudain les tambours battant la générale, la foule et les pompiers se précipitant de toutes parts vers la maison incendiée, lui apprirent que le Ciel avait enfin comblé ses vœux.

D'un pas de géant il franchit la distance qui le séparait du théâtre de l'incendie; la maison en proie aux flammes était de belle apparence; plus de doute, une jeune fille telle que son esprit l'avait rêvée y courait le plus grand danger. Mais

comment savoir de quel côté elle luttait contre la mort. »

Déjà son regard était à la recherche de l'endroit qu'il devait escalader pour arriver jusqu'à elle, lorsqu'un garde municipal le saisit par le bras et lui dit :

— Halte-là, on n'entre pas.

Ainsi arrêté dans son élan, il fut immédiatement abordé par un pompier qui, fesant droit au cri parti de toutes parts *à la chaîne*, *à la chaîne*, lui mit en main un sceau à incendie, et l'invita expressivement à en faire usage. Agénor soupira, mais n'en devint pas moins un chaînon fort remarquable.

Cependant, malgré tous les efforts réu-

nis, l'incendie fesait des progrès effrayans; les flammes s'allongeaient de tous côtés, léchant avec fureur tout ce quelles rencontraient et menaçant de tout dévorer: déjà les vitres éclataient, et les poutres s'écroulaient embrâsées.

En ce moment quelques personnes, chez lesquelles la crainte de perdre leurs effets était plus puissante que le sentiment de leur propre conservation, jetaient par les fenêtres les meubles et les objets les plus précieux. Ainsi qu'il arrive, la confusion régnait au lieu du calme, les cris et le tumulte occupaient la place du silence si nécessaire dans un semblable danger.

Parmi les plaintes et les lamentations, Agénor croyait entendre la voix de sa jeune beauté appelant au secours. Se dé-

barrassant du sceau, au risque d'encourir de nouveau la désagréable intervention des gardes municipaux ou des pompiers, il allait se précipiter au centre de l'incendie, lorsque des accents déchirans l'attirèrent d'un autre côté.

Un homme disait en se tordant les mains, au milieu d'un groupe qui l'écoutait la bouche béante.

— Quel malheur! grand Dieu, le feu consumera tout... il ne restera rien de ces formes si bien prises. Oh! modèle incomparable, tu vas donc être réduit en poussière.

Ces mots suffirent pour qu'Agénor ne fit même pas attention au sceau d'eau glacé qu'un maladroit lui envoya au milieu des reins.

« Plus de doute pensa-t-il, celle que j'ai tant rêvée est dans ce moment exposée au plus grand péril, et cette nature sans courage se contente de gémir sans voler à son secours. »

Fendant la foule qui le séparait de cet homme, il s'approcha de lui, et d'une voix vibrante tout à la fois d'espérance et d'indignation, il lui dit :

— Peut-être est-il temps encore de la sauver, de quel côté?....

L'homme le regarda d'abord avec stupéfaction.

—Quoi ! monsieur, il se pourrait ! vous auriez la générosité ?

— Point de paroles inutiles, répondit

Agénor, pétillant d'impatience, quel étage, quelle chambre? que je m'y précipite à l'instant?

— Au troisième, la dernière croisée à droite, répondit l'inconnu, mais prenez bien garde, monsieur, les flammes y pénètrent déjà...

Agénor lança sur cet homme un regard méprisant, et s'élança rapidement malgré les efforts des gardes municipaux, des pompiers et des sergens de ville, pour s'opposer à son passage. Mille difficultés se hérisaient devant lui, il les surmonta toutes, entraîné par l'espoir de sauver l'infortunée jeune fille.

—Arrière ! arrière ! criait-il, n'entendez-vous pas cette voix déchirante qui m'appelle à son secours.

Et franchissant des monceaux fumans, il apparut au milieu des flammes qui brûlaient ses cheveux et ses vêtemens.

Il parcourut plusieurs pièces avec un courage digne d'une meilleure cause; il n'y vit rien, sinon quelques meubles embrasés; il n'entendit rien sinon le bruissement du feu et le craquement des poutres.

— Oh ! infortunée , s'écriait-il , au paroxisme de l'exaltation, ne parviendrai-je donc pas à te sauver.

Et voici qu'une nouvelle porte frappa ses regards.

— Elle est là, se dit-il.

Surexcité par cette pensée, il bondit comme un tigre.

Mais à peine la porte eut-elle cédé à ses efforts, que des vagues de flammes se croisant à travers des bouffées de noire fumée le forcèrent à reculer de quelques pas. Il y avait certes péril imminent à franchir ce passage terrible ; un instant il hésita.... une nouvelle flamme plus brillante éclairant cette scène horrible, découvrit à ses regards un corps de femme étendu sans mouvement sur un fauteuil.

Soudain jetant le cri du héros qui monte à l'abordage, il se précipita vers l'inconnue, la saisit fortement au milieu du corps, l'éleva dans ses bras, traversa de nouveau les flots de flammes, et parvint enfin à sauver son précieux fardeau en présence de la foule battant des mains à la vue d'un aussi courageux dévouement.

— Du secours, vîte du secours, s'écriait-il, en tenant toujours l'inconnue dans ses bras.

— Ne la pressez pas si fort, disait-on de toutes parts, si elle vit encore, vous allez l'étouffer.

Il obéit à cet avis salutaire, et déposa l'inconnue sur un matelas qu'on venait d'étendre. Alors la foule de s'approcher, et ne distinguant aucun signe de vie en elle de s'écrier :

— Elle est morte !.....

— Morte !.. morte... répéta Agénor en s'arrachant les cheveux.

—Qu'est-ce donc ? demanda un sergent

de ville, pressé toujours, par métier, d'accourir là où les voix se font entendre, là où la foule se presse.

Il aperçut l'inconnue, et s'en approcha.

— C'est une femme que l'on vient d'arracher aux flammes s'écriait-on ; mais la malheureuse est morte.

— Morte ! morte !... répétait toujours Agénor avec l'accent du désespoir.

Le sergent de ville peu crédule de sa nature et par sa position, ne se contenta pas de voir, il voulut toucher, ainsi que saint Thomas de religieuse mémoire.

— Imbéciles que vous êtes, s'écria-t-il tout-à-coup, c'est une poupée.

— Une poupée répéta-t-on de toutes parts, la farce est bonne !

Agénor persuadé que l'homme de la police faisait une allusion offensante à la vertu de sa beauté, fut saisi immédiatement d'une crise nerveuse.

— Téméraire sergent de ville s'écria-t-il en redressant le corps et relevant la tête avec une imposante dignité, n'insultez pas au malheur et rétractez sur le champ cette criminelle épithète.

Le sergent de ville ne trouvant pas l'observation de son goût, parut hésiter entre la prise en possession de l'inconnue ou de son sauveur; mais ce fut à la première qu'il accorda la préférence et il asséna un vigoureux coup de pied à ce corps sans vie, qui alla heurter les jambes d'Agénor au milieu des éclats de rire de la foule.

A ce moment un homme accourut, qui s'écriait :

— Sauvé ! Sauvé !... quoi est-il possible?

Et reconnaissant Agénor, il se jeta dans ses bras en disant :

— Entre nous, Monsieur, à la vie, à la mort, vous venez de sauver mon mannequin.

Alors, seulement, Agénor s'aperçut du triste résultat de son dévouement; honteux et confus, il chercha à s'esquiver, à se soustraire par la fuite aux plaisanteries de la populace, mais ce ne fut pas sans peine; car le peintre s'était accroché à lui, le proclamant en face de tous, le plus grand protecteur des arts.

IX

Rentré chez lui tout couvert de brûlures, Agénor en retira l'avantage d'être entièrement guéri de son amour pour les incendies; la guérison de son corps suivit de près celle de son esprit.

Cependant cette scène lui laissa longtemps encore une pénible impression, on ne voit pas ainsi un de ses rêves les plus chers se détruire par un événement aussi tragi-comique, sans en éprouver un dépit mêlé de regret. Mais l'état de langueur qui le consumait ne pouvait conquérir de longs jours, attendu ses dispositions à courir au-devant des idées, des projets et des événemens. Un matin, il se dit qu'il était bien bon de se chagriner ainsi, à la suite d'une déception qui, après tout, ne pouvait avoir une très grande influence sur son avenir ; et qu'il lui importait de chercher immédiatement à se distraire. Cette résolution bien arrêtée, il se trouva entièrement consolé.

S'étant trouvé à quelques jours de là, par hasard, en société d'un jeune étu-

diant chez lequel il avait remarqué une inclination très prononcée pour les plaisirs, il se lia avec lui, et se livra à tous les débordemens qui accompagnent la vie de café, d'estaminet et de bals à la Chaumière; Agénor y apporta une telle passion qu'elle l'eût entraîné avant peu sur une route dangereuse, d'où il lui eût été difficile de sortir sans une circonstance qui l'en détourna tout-à-coup.

Un jour il entra dans un estaminet fumant le cigare et tenant sous le bras son nouvel ami; il venait de faire servir un bol de punch et d'autres cigares, lorsqu'apparurent deux jeunes gens portant l'uniforme de chasseurs d'Afrique.

L'élégante simplicité de ce costume attira d'abord ses regards. Dès ce moment il sembla préoccupé, les facéties de son

joyeux compagnon n'eurent plus le même succès pour le distraire. Les deux sous-officiers s'étaient placés non loin de lui, il lui fut donc facile d'entendre toute leur conversation, faite d'ailleurs à haute voix selon l'habitude des militaires. Ils se communiquaient complaisamment leurs souvenirs sur la campagne qu'ils venaient de terminer. Agénor ne tarda pas à éprouver un charme infini à les écouter. L'étudiant, doué sans doute d'une humeur peu belliqueuse, se leva pour proposer une partie de billard à un amateur qu'il venait de reconnaître assis sur une banquette; son digne ami, en toute autre circonstance, eut considéré comme une vexation de rester ainsi seul, mais loin de là, cette fois il s'en frotta les mains en témoignage de sa joie de pouvoir se livrer plus à son aise au charme

d'écouter les deux jeunes militaires, qui ne tarissaient pas sur leurs prouesses. A les entendre ils avaient à eux seuls exterminé toute une tribu d'Arabes.

A chaque nouvelle parole qui s'appliquait à un nouveau fait d'armes, Agénor ouvrait les yeux et les oreilles pour mieux entendre; depuis cinq minutes environ il étaità la recherche d'un moyen qui l'amenât à prendre une part plus directe à leur conversation, dans ce but il se levait et se rasseyait successivement, puis se promenait autour de leur table en lançant d'énormes bouffées de son cigare. Ces moyens, quelqu'ingénieux qu'ils fussent, n'obtinrent pas le succès qu'il en attendait. Il y en avait un certain pour réussir, Agénor le comprit et l'employa; il fit venir un nouveau bol de punch et

avec une gracieuseté toute française il en offrit un verre aux deux militaires.

Cette offre était de la nature de celles que refusent rarement des sous-officiers; de leur table il passèrent donc sans façon à celle d'Agénor, à la grande joie de celui-ci.

Et tandis qu'il remplissait les verres que les sous-officiers vidaient aussitôt, il chercha à ramener ses nouvelles connaissances sur le sujet de leur conversation un instant interrompue. C'était placer une étincelle sur une poudrière, aussi pendant une heure y eût-il un feu roulant de paroles, capable de donner le plus violent mal de tête à un avocat.

L'un deux paraissant âgé de vingt-deux ans environ, et sur la poitrine duquel

brillait la croix de la Légion-d'Honneur, apprit à Agénor qu'il attendait à Paris son brevet de sous-lieutenant avant de se rendre au milieu de sa famille, habitant une petite ville des environs. Il ne voulait pas disait-il, apparaître chez ses parens sans porter l'épaulette d'officier.

— Quelle joie pour mon père, ajouta-t-il, quel bonheur pour ma mère, de me voir revenir officier et décoré après trois ans d'absence.

C'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour faire tressaillir Agénor sur sa chaise. Dès ce moment il fut sourd à la verve militaire de ces deux jeunes gens, bien qu'échauffée encore par le punch. Toutes ses pensées étaient à l'effet qu'il produirait lui-même, si tout-à-coup il apparaissait au milieu de l'étude de M. Jolivet,

son père, avec une croix d'honneur et des épaulettes. Mais pour son imagination difficile à se satisfaire des événemens ordinaires, il ne s'agissait pas des épaulettes d'un simple sous-lieutenant, mais bien tout au moins de celles de capitaine. Et lorsqu'une heure après il sortait de l'estaminet, il songeait déjà à quitter ses études de droit pour se faire soldat.

Ses désirs, attendu son organisation, couraient toujours le galop, et se changeaient en détermination bien prononcée.

La vie militaire se présenta d'ailleurs à lui sous un aspect si rempli de charme, par cela même qu'il n'en avait pas la moindre idée, qu'en effet, il eût été bien difficile d'y résister un instant. Il fut néan-

moins embarrassé par la crainte d'enfreindre les ordres de son père, mais pour lui, à côté de l'obstacle, se trouvait toujours le moyen de le lever. Prenant donc à témoin la profonde sagacité et la haute raison paternelle, il se demanda si M. Jolivet aurait la force de refuser le pardon à son fils lorsqu'il reviendrait à lui, revêtu d'un grade supérieur et couvert de gloire, il allait ajouter de blessures.... Mais sa pensée glissa lestement et le mot expira sur ses lèvres.

Cette demande s'adressant à lui, il était naturellement appelé à faire la réponse; elle fut, on le pense bien, on ne peut plus favorable. La crainte de désobéir à son père ainsi condamnée au néant, rien ne s'opposa plus à ce qu'il caressât avec ivresse son nouveau projet. Incapa-

ble de résister plus long-temps à ce qu'il lui promettait d'honneurs et de dignités, il se précipita au bas de son lit et courut chez le commandant-rapporteur pour y contracter un engagement. A mesure qu'il approchait de la demeure de cet officier, son imagination passait en revue tous les grades, il se nommait successivement colonel, maréchal-de-camp et lieutenant-général; au moment où il entrait dans les bureaux, il était à se dire :

« Oh! si un jour je devenais maréchal-de-France; si en parlant de moi, on disait, l'illustre maréchal Jolivet. »

Sous cette sublime influence, il demanda au commandant-rapporteur à contracter un engagement pour un régiment

faisant partie du corps d'occupation d'Afrique.

Le commandant lui indiqua de quels papiers il avait à se munir, quelles formalités il avait à remplir pour être admis en qualité d'enrôlé volontaire. Deux jours suffirent pour que sa position fut parfaitement en règle, après quoi, il lui fut délivré une feuille de route pour Toulon, où il devait s'embarquer, et de là, être dirigé sur Alger.

Un député auquel un ministre annonce la nomination de son fils ou de son gendre à une recette générale; un épicier nommé sergent de la garde-nationale; un auteur à la recherche d'un éditeur et qui vient de mettre la main sur un de ces êtres introuvables; ne manifestent pas une joie plus expansive que celle

éprouvée en ce moment par Agénor. A peine dans la rue, se croyant déjà sous l'uniforme, il saluait tous les sous-officiers et caporaux qu'il rencontrait.

Ce respect et cette subordination militaire un peu anticipée faillirent lui être fatale. Le caporal en garnison à Paris, peu habitué aux saluts et à la courtoisie des fashionnables, et la mise assez élégante d'Agénor lui donnait droit à ce titre, se croyait l'objet d'une mystification ; aussi plus d'une fois, Agénor se vit obligé d'exhiber sa feuille de route pour éviter les effets du peu de tolérance de son supérieur.

Il employa le lendemain à faire ses préparatifs de départ, et à écrire à M. Jolivet pour lui faire ses adieux, et lui donner connaissance de sa nouvelle résolution.

Arrivé à Toulon, on l'envoya aux îles d'Hyères, où se trouvait le dépôt du régiment pour lequel il était destiné.

Il se présenta à l'officier qui commandait le dépôt, c'était un vieux grognard qui avait gagné tous ses grades au milieu des camps. Son abord fut rude comme sa nature et son existence.

— Commandant, quand partirai-je pour Alger? lui demanda Agénor, lorsqu'il lui eût remis son engagement et sa feuille de route.

Le commandant fronça le sourcil.

— Quand on vous en donnera l'ordre, répondit-il sévèrement.

— Mais, commandant, reprit Agénor, ce n'est que pour faire la campagne d'Afrique que je me suis engagé.

— Silence, répondit cette fois l'officier d'un ton presque menaçant, apprenez que la première qualité d'un soldat est de savoir se taire et obéir. — Planton ajouta-t-il, en s'adressant à un caporal, debout, fixe et immobile, à quelques pas, portez cette lettre au trésorier et conduisez le nommé Jolivet au troisième escadron; vous direz au maréchal-des-logis-chef, qu'il le fasse de suite habiller.

— *Le nommé* Jolivet, murmura Agénor, en suivant le planton, parce que le désir de servir sa patrie pousse à se faire soldat, a-t-on pour cela perdu ses droits à ce titre de monsieur que la politesse prodigue au moindre goujat, hum! *le nommé* Jolivet!.... le commandant ne me paraît pas très facile,.. quelle paire de moustaches!....

Arrivé à la caserne, le planton le fit traverser une grande chambre aux deux côtés de laquelle étaient rangés une grande quantité de lits, où des soldats assis s'occupaient, les uns à réparer leur petit équipement, les autres à jouer aux cartes.

A peine entré, Agénor se sentit asphyxié par l'odeur pestilentielle particulière aux chambrées, aussi s'empressa-t-il de porter à son nez un foulard encore imprégné des parfums de *Lubin*, grâce à eux il évita de tomber en syncope. Il lui fallut traverser toute la longueur de cette chambre pour parvenir à une petite pièce habitée par le premier sous-officier de l'escadron.

— Maréchal-de-logis, dit le planton, voici un homme incorporé dans le troi-

sième escadron que le commandant ordonne de faire habiller de suite.

— De mieux en mieux, se dit Agénor à cette nouvelle qualification, *un homme!*... quelle locution grossière....

Conduit chez le capitaine d'habillement on le fit se débarrasser de ses élégans habis sortis des ateliers de *Pomadère* pour endosser l'habit de chasseur; et lorsque le perruquier de l'escadron, sur l'ordre du capitaine, eut coupé à raz sa longue chevelure, qu'il eut coiffé sa tête du bonnet de police. Agénor se regardant dans un petit miroir faisant le service pour toute la chambre, recula de trois pas, croyant voir devant ses yeux le portrait exact et animé de ces *Jean-Jean*, qui ont puissamment contribué à la fortune des marchands de caricatures. De là, con-

fié à la science des brigadiers et maréchaux-des-logis, instructeurs il subit toutes les tracasseries et vexations qui accompagnent ordinairement les leçons de ces militaires, surtout lorsquelles s'adressent à des jeunes gens dont l'apparence semble indiquer qu'ils sortent d'une condition plus élevée que la leur.

On le nomma par dérision le *Parisien*, surnom que du reste il est de coutume de donner dans les régimens à tous conscrits arrivés au corps avec du linge blanc et un habit un peu propre, fussent-ils d'ailleurs nés à *Pékin* ou à *Lima*.

La garde, les corvées du quartier, la salle de police, et autres agrémens semblables attachés à la position de soldat eurent successivement leur tour.

« Hélas ! se disait souvent Agénor, est-ce donc là le chemin qui conduit à la gloire ! »

Malgré tout il ne perdait pas courage, reportant toutes ses espérances vers le temps où il entrerait en campagne.

Enfin, après quelques mois qui suffirent à peine pour l'habituer à l'exercice du cheval et au maniement des armes, il fut embarqué pour Alger où était son régiment. En mer il dût aussi payer son tribut à la marine, non seulement en éprouvant le mal qui n'épargne presque personne au premier voyage, mais encore par ses rapports avec l'équipage du navire; à peine venait-il de monter à bord qu'un matelot passant près de lui, le heurta violemment et lui dit, avec une brutalité qui est un des premiers privilèges de sa profession.—Allons *Lascar de tourlourou*,

file vîte ton nœud à la cale, on va appareiller, tu es de trop sur le pont, avec une figure de Paria comme la tienne nous serions bien sûrs d'attrapper vent-debout.

Il paraîtrait, à en juger par ce monsieur, pensa Agénor, que les rapports entre les matelots et les soldats français n'ont rien de fraternel ni de très poli.

Heureusement la traversée fut de courte durée, et dix jours après, une chaloupe le débarquait à Alger.

Maintenant, se dit-il, en mettant le pied sur le sol africain, bien certainement tout va changer pour moi; maintenant va s'ouvrir devant moi la carrière militaire avec ses aventures et ses péripéties, qui seules peuvent convenir à ma nature avide de grandes choses.

Il n'avait pas fait trente pas dans la rue de la Marine, qui prenait naissance au port pour aboutir à la grande place, qu'un soldat, comme ses yeux n'en avaient jamais rencontré, comme son esprit ne s'en était jamais figuré, passa près de lui. Ce soldat portait le turban vert; son costume appartenait moitié au genre turc et moitié à un genre inconnu; c'était un des *Zouaves* ou soldats provenant de ce corps étrange dû au génie fantastiquement militaire du maréchal Clauzel, c'était tout à la fois un salmigondis de Français et d'Arabes, et un repaire de bandits africains et européens, américains et asiatiques.

Peu au courant de la marche des événemens en Turquie, il pensa que le beau soldat était pour le moins un jannissaire

de l'escorte de quelqu'ènvoyé du grand sultan ; pour s'en assurer il s'adressa au premier passant qui avait mine de chrétien.

Celui-ci l'écouta à peine et passa son chemin, en faisant un signe de tête négatif; c'était un maltais totalement étranger aux beautés de notre langue.

Agénor aborda un second personnage, qui lui répondit par un *nix* guttural fortement prononcé; celui-ci était Allemand et non plus familier que le Maltais à notre langage.

— *Goddem*, lui répondit un troisième, sujet de sa majesté britannique, en mettant ses poings en garde, attendu que sans doute il possédait le caractère peu facile de sa nation.

Enfin, ce ne fut qu'au septième qu'Agénor tomba sur un Français qui lui apprit que le militaire en turban, appartenait à un corps à la solde du roi des Français.

Le turban avait remué l'âme de Jolivet et changé toutes ses dispositions à l'égard de son corps. Arrivé au bureau militaire il ne cessa ses requêtes, ses démarches et ses supplications, qu'après avoir obtenu un changement de destination et l'ordre de rejoindre les Zouaves campés alors au camp des Figuiers.

X

Déjà, depuis quelques mois, Agénor vivait au milieu des bedouins indigènes et étrangers, livré à des souffrances et à des privations de toute espèce; déjà ses vœux et ses regrets se reportaient sur la

France, lorsqu'un matin, à la pointe du jour, son bataillon reçut l'ordre de se porter en avant pour poursuivre plusieurs tribus nomades, qui, depuis plusieurs jours, cherchaient à s'emparer des bestiaux et à surprendre les avant-postes.

A peine cet ordre fut-il communiqué aux différentes compagnies, qu'Agénor sentit s'effacer comme par enchantement jusqu'au souvenir de ses moindres fatigues et de ses plus légers tourmens. Cet avenir qu'il avait si long-temps caressé de ses vœux les plus chers allait donc enfin s'ouvrir pour lui. Son courage, contraint à l'inaction jusqu'à ce jour, allait donc prendre ses ébats dans une arène, où déjà son imagination devancière lui faisait faire à lui seul un horrible carnage;

ce fut sous cette belliqueuse influence qu'il se prépara au départ. Dans sa joie, il paya la goutte à tous les soldats de son escouade: y compris le caporal; puis, entraîné par son ivresse joyeuse il parcourut tous les rangs, serra la main de chacun, embrassa son sergent-major, en criant : *Vive le Roi.*

Le son du tambour vint l'arracher à ces héroïques épanchemens ; on battit la marche du départ, alors il courut à son rang leste et joyeux, bien qu'il portât sur son dos ses effets d'habillement, un sac de campement, une couverture et des vivres pour trois jours, et sur son épaule un fusil de munition. En témoignage de son ardeur, il demanda à se charger de la marmite en tôle de la compagnie, fardeau que les plus robustes redoutaient. Cette

faveur lui fut accordée sans exciter aucune réclamation de la part de ses camarades.

Le bataillon se mit en route ; un soleil brûlant succéda bientôt à l'air frais du matin ; plus la chaleur augmentait, plus l'ardeur guerrière d'Agénor se refroidissait, si bien qu'après une heure de marche, ses idées se dégageant de la perspective des hauts-faits, ne se reportaient plus qu'au moyen de soulager les douleurs occasionnées par les courroies de son sac, lui coupant impitoyablement les épaules ; à chaque nouveau pas, il lui semblait que son fardeau augmentait de pesanteur, il en vint à croire que son fusil pesait au moins cent livres. Quant à la marmite en tôle, il la prit tant en aversion, que cent fois il fut tenté de la livrer aux hasards du désert, au

risque de contraindre son escouade à un jeûne perpétuel pendant toute l'expédition. Hélas ! il ne faisait que préluder à ses souffrances. Après quelques lieues d'une marche forcée à travers les broussailles, les jambes des soldats furent déchirées par les épines; cet inconvénient toutefois fut moins grand pour Agénor, attendu l'absence de ses mollets, par compensation, la sueur ruisselait sur tout son corps, et ses jambes refusaient de le porter; sa position était d'autant plus critique, que de toutes parts les officiers d'état-major criaient :

— En *avant, soldats, en avant*, *voici l'ennemi!*

Il était d'autant plus facile à ces messieurs de donner ces ordres, qu'ils mon-

taient d'excellens chevaux et ne portaient ni fusil, ni marmite en tôle. Quant à Agénor, au premier cri de hourra, accablé de fatigue, il tomba à demi mort. Heureusement il fut relevé et transporté à l'ambulance, au moment où quelques coups de fusil annonçaient la rencontre des deux partis.

Hélas ! c'en eut été fait de l'héritier de M. Jolivet, si, en ce moment, il se fut présenté pour combattre un seul de cette multitude de bedouins, qu'un instant avant, dans son délire belliqueux, il se proposait d'exterminer. Malgré un exorde hostile, il arriva que tout s'arrangea à l'amiable entre les deux parties belligérantes c'est-à-dire qu'après quelques coups de fusils tirés de part et d'autre, quelques Kabayles vinrent en parlementaires au nom

de leurs tribus faire leur soumission à l'autorité française, en témoignage de leur dévoûment et de leur fidélité, ils se prosternèrent les bras croisés sur la poitrine et prenant *Allah* à témoin que les Français avaient été et seraient toujours leurs meilleurs amis.

Le commandant de l'expédition, rassuré par de telles protestations, promit en échange à ces honorables bedouins la protection et la faveur du très haut et très puissant sultan des Français, après quoi on se sépara dans l'enchantement les uns des autres.

Mais à peine les Français s'étaient-ils éloignés que les Kabyles, mettant tout à feu et à sang, ravagèrent et pillèrent les Douairs, que l'expédition avait eu

pour principal but de venir protéger contre leurs attaques. Emerveillés de l'effet qu'avait produit leurs pantomimes et leurs sermens au nom *d'Allah*, ils vinrent mettre leur butin à l'abri de toute reprise et se disposèrent à attaquer d'autres tribus amies de la France, sauf à renouveler leurs pantomimes et leurs protestations en cas d'intervention des troupes protectrices. Tout ceci n'empêcha pas que le lendemain un ordre du jour, émané de l'état-major, annonçâit au corps d'occupation, en termes sonores et pompeux, que l'expédition avait obtenu le plus grand succès, qu'après un opiniâtre combat un grand nombre d'ennemis était tombé sous les coups des troupes, qu'effrayés de leur courage et de leur attitude imposante, les Kabyles étaient venus se soumettre et implorer la protection de la France, et

qu'ainsi l'expédition avait assuré une paix durable parmi les Douairs ou tribus qu'elle avait parcourues. Les journaux de Paris répétèrent cet ordre du jour, et dans tout le royame, troupiers ou gardes nationaux, burent à la santé des héros pacificateurs de l'Afrique.

XI

Mais Agénor n'eut pas sa part de la gloire recueillie dans cette triomphante journée, loin de là, on attribua l'épuisement de ses forces au manque de courage, et dès-lors il devint l'objet des tra-

casseries de ses chefs et le sujet des plaisanteries de ses camarades.

Les plus poltrons surtout s'acharnaient après lui, sans doute pour donner le change à leur égard, et faire croire à leur héroïsme que scandalisait la présence d'un lâche au milieu d'eux. Le plus implacable des agresseurs du pauvre soldat, était précisément le caporal de son escouade. Cet ennemi devenait d'autant plus dangereux pour Agénor, que, ex-brosseur du capitaine, il jouissait dans sa compagnie d'une très grande influence, due à la faveur dont l'honorait celui qui la commandait. Cette influence était telle, qu'elle réunissait autour du caporal nombre de flatteurs se disputant ses bonnes grâces en se pâmant de rire à toutes ses

mauvaises plaisanteries contre le malheureux Agénor.

Jusqu'alors l'héritier de M. Jolivet avait opposé le plus profond mépris aux sarcasmes et aux mauvais tours dont il était le but incessant. Cependant, un jour où son caporal avait puisé dans la cantine une verve insolite qu'il vint ensuite déborder sur lui au milieu des épithètes de lâche et de mauvais troupier, Agénor, cédant à un mouvement spontané d'indignation, eut l'imprudence de provoquer son supérieur, en lui disant qu'il était prêt de prouver à la compagnie lequel était le plus lâche du supérieur qui insultait ou de l'inférieur qui était insulté.

Etonné d'une attitude à laquelle il

était loin de s'attendre, un instant le caporal eut peur et trembla; déjà il allait faire amende honorable, lorsque ses regards se portant sur l'habit d'Agénor, il vit qu'il n'était ni son égal ni son supérieur; dès-lors, redressant la tête et levant encore la voix, il s'écria :

— Ah! vous m'avez appelé *lâche*, ceci ne se passera pas comme cela.

Un instant Agénor crut qu'il s'agissait d'aller immédiatement sur le terrain. Prêt à dégaîner son sabre et sur le point de s'y rendre, il fut arrêté par la voix du caporal s'adressant aux soldats témoins de cette scène :

— Messieurs, vous êtes témoins que Jolivet m'a appelé lâche.

— Oui, oui, répondirent ceux-ci, heureux de donner au protégé du capitaine une nouvelle preuve de leur condescendance.

— Jolivet, reprit le caporal, les lèvres pincées en signe de sa joie maligne, suivez-moi à la garde du camp.

Jolivet, exaspéré, voulut répliquer; un sergent qui passait intervint et le fit conduire au milieu de quatre hommes.

Et, tandis que le pauvre diable se désespérait à la garde du camp, méditant sur l'injustice des hommes, un rapport fut fait contre lui. Ce rapport fut suivi d'une plainte en insulte et provocation contre son supérieur, et le lendemain, en vertu d'un ordre émané de l'état-

major général, il fut conduit à la prison militaire.

Couché sur des dalles en pierre, brûlantes le jour et glacées la nuit, n'ayant pour toute nourriture que du pain noir et de l'eau, Agénor reporta ses pensées vers cette France que son enthousiasme pour la gloire lui avait fait abandonner, et alors le souvenir de l'existence si douce qu'il menait au sein de sa famille, lui arracha quelques larmes.

Hélas! il fut tiré de cet état de consolante méditation par la voix du geôlier, lui criant de se disposer à suivre la force armée, qui avait ordre de le conduire au conseil de guerre.

— Au conseil de guerre! s'écria Agénor en se levant tout effrayé.

— Parbleu! vous ne l'avez pas volé! répondit le geôlier : insulte et provocation envers son supérieur; rien que ça... Allez, allez, mon garçon, estimez-vous fort heureux si vous en êtes quitte pour cinq ans de fers.

— Oh! mon père, mon père! murmura Agénor en suivant la garde.

Cinq minutes après, l'infortuné comparaissait devant le conseil de guerre, composé de cinq officiers de différens grades.

— Vous êtes accusé d'avoir provoqué et insulté votre supérieur, lui dit le président. L'accusation vous reproche de l'avoir appelé lâche, et ensuite de lui avoir proposé un duel. Qu'avez-vous à repondre.

Agénor, tremblant de tous ses membres, se leva et regardant ses juges d'un air suppliant, il dit d'une voix émue : « Mon colonel, je ne l'ai point appelé lâche ; cette épithète, au contraire, m'a été donnée par le caporal. Dans un moment d'indignation je lui ai en effet répondu que s'il y avait quelqu'un de lâche de nous deux, j'étais prêt à lui prouver que ce n'était pas moi.

— Ces paroles sont une provocation évidente, répliqua le colonel ; et puisque vous en faites l'aveu vous-même, je n'ai plus d'autres questions à vous faire. Passons aux témoins.

Les témoins, bien que disposés à déposer dans un sens favorable à la défense, rendaient un compte à peu près exact de

la scène qui avait donné lieu à la mise en jugement d'Agénor. Après leur audition, un officier se leva et parla : c'était le rapporteur. Selon lui, le conseil avait à s'armer de toute sa sévérité contre un grand crime militaire. L'armée avait besoin, dit-il, de sévères exemples pour maintenir parmi elle l'ordre et la discipline, indispensables à sa propre sûreté. Puis il termina son réquisitoire en requérant contre Agénor Jolivet l'article du Code militaire qui inflige la peine de cinq ans de fers à l'inférieur déclaré coupable d'insultes envers son supérieur.

En entendant cette conclusion Agénor crut un instant qu'il rêvait.

« Tous ces hommes sont fous, se dit-il en jetant autour de lui des yeux effrayés,

Un autre homme se leva et plaida, c'était le défenseur officieux, il parla beaucoup et on ne l'écouta point. Ceci est d'ailleurs assez de coutume aux conseils de guerre.

Le conseil étant entré en délibération, le président, contrairement à la loi qui défend au juge d'émettre son opinion, mais conformément à l'usage introduit par le despotisme militaire s'empara du texte et des expressions du rapporteur. Il invita le conseil à user de sévérité, attendu la nature du délit dont l'accusé venait d'être convaincu.

Mais un juge répondant à ces instigations contraires aux intérêts et à la sainteté de la défense éleva sa voix en faveur de l'accusé. Celui-ci on l'écouta mais avec

étonnement, car il eut le courage de combattre et de repousser l'opinion du colonel.

— Je ne suis point de votre avis, disait-il, la sévérité dans cette circonstance serait mal appliquée, croyez-vous donc rendre service à l'armée en envoyant aux fers un homme à peine sorti de l'adolescence? Quel crime d'ailleurs lui reproche-t-on, celui d'avoir laissé échapper une parole plus prompte que la pensée dans un instant où lui-même était insulté par son supérieur. Certes le vrai coupable ce n'est pas lui. Écartons un instant la différence de grade entre l'accusé et le caporal. Incontestablement tous les torts sont à celui qui le premier a proféré l'injure; eh bien! les galons de caporal suffisent-ils pour faire reporter ces mêmes torts sur son infé-

rieur? Pour moi je suis d'un avis contraire, et ici, d'ailleurs, je ne crains pas de combattre cette disposition de la loi frappant sans distinction et d'une manière si cruelle sur celui qui sans cesse est exposé à dire des injures parce que sans cesse il est exposé à en recevoir impunément.

« Eh quoi! le soldat et le caporal vivent continuellement et familièrement ensemble de la même vie, ils partagent les mêmes travaux, les mêmes plaisirs, souvent ils se livrent ensemble aux mêmes excès, qu'ils poussent d'autant plus loin que souvent leur défaut d'éducation les empêche d'en comprendre toutes les funestes conséquences, et l'on veut que si l'un de ces deux hommes, dans une position aussi essentiellement égale, malgré la dif-

férence des galons vient à insulter l'autre il n'ait qu'une punition fort légère, et que si l'autre se laisse entraîner à repousser les injures par les injures, il soit puni d'une peine terrible et infamante ; si telle doit être l'interprétation de la loi, la loi ordonne l'injustice et l'inhumanité et il ne peut en être ainsi.

» En quoi en effet l'injustice et l'inhumanité peuvent-elles être utiles à la discipline? Que la loi frappe sévèrement l'inférieur, lorsque sans provocation aucune il a insulté son supérieur, cela se comprend, cela est de rigoureuse nécessité, mais dans l'espèce contraire, lorsque le supérieur a provoqué l'insulte par l'insulte, le supérieur est seul répréhensible, et ces observations dont je l'espère vous reconnaîtrez toute la justesse, s'appliquent

à la cause qui nous est soumise, il n'y a donc lieu à prononcer aucune condamnation.

Or, malgré les nouveaux efforts du président en faveur de l'accusation, les paroles du juge devenu défenseur entraînèrent à son opinion un jeune sous-lieutenant et un sergent-major dont l'esprit et le cœur n'avaient pas encore eu le temps de se gangrener.

Agénor Jolivet fut donc acquitté à la minorité de faveur : trois voix contre quatre.

XII

Agénor bien convaincu désormais qu'en embrassant la carrière militaire il est beaucoup plus facile d'arriver aux galères qu'au bâton de maréchal de France, n'eut rien de plus pressé que d'écrire une

lettre à son père dans laquelle il lui fit un tableau si touchant de sa position et de ses regrets, que le bon notaire lui envoya tout l'argent nécessaire pour se pourvoir d'un remplaçant et subvenir à ses frais de route jusqu'à Lyon.

Deux mois après, Agénor s'embarqua donc sur un navire appareillant pour la France. Bientôt, ainsi que cela était dans sa nature, il perdit jusqu'au souvenir de ses mésaventures et de ses dangers, et, l'esprit préoccupé de mille nouveaux projets, il arriva surprendre son père au milieu de ses travaux habituels; les larmes et les baisers de madame Jolivet, les bontés de son père venant encore en aide à son organisation, effacèrent jusqu'aux moindres traces des malheurs des passés. Le notaire eut désiré voir son fils

reprendre son ancienne place dans l'étude, mais Agénor s'y refusa obstinément et cela parce qu'il s'était pris tout à coup d'une nouvelle passion, mais celle-là ne pouvait jamais avoir aucun résultat dangereux pour lui, puisqu'elle tendait à ne rien faire autre que de vivre de lecture, de repos et de botanique.

Celui qui lui avait inspiré ce paisible enthousiasme, était un de ses anciens camarades qui avait hérité de vingt mille livres de rente, et qui dans son sage raisonnement s'était dit qu'il serait bien fou de déflorer les plus belles années de sa vie en les consacrant à augmenter une fortune déjà suffisante pour lui procurer toutes les jouissances calmes et douces qui seules peuvent donner le bonheur.

Cet ami avait donc acheté une char-

mante propriété aux environs de Lyon, s'était uni à une jeune fille qu'il aimait, dont il était aimé, et là tous deux s'occupaient d'amour, de littérature et de jardinage.

Admis à les voir souvent en raison de son ancienne intimité avec le jeune mari, Agénor, souvent face à face avec un tel bonheur, jurait qu'il n'en aurait jamais d'autre. En raison de ce nouveau projet il s'agissait d'abord de trouver une jeune fille disposée à accepter sa main. Il était jeune, et possédait un excellent cœur malgré ses autres défauts, et ce qui avait encore plus de prix peut-être, c'est qu'après la mort de ses parens il devait être possesseur d'une brillante fortune. Trouver une femme fut donc pour lui chose bien facile, et heureusement il gagna *un*

quine au mariage, cette loterie contre laquelle toutes les lois ne peuvent que rester impuissantes. Son choix tomba sur une jeune fille aussi belle qu'elle était indulgente et aimable.

Agénor en devint bientôt éperdûment amoureux, il apporta dans son amour la pétulance et l'ardeur qu'on lui connaît.

Un matin donc, en présence du docteur qui était, non-seulement le médecin mais encore l'ami et le commensal de la maison, attendu son heureux caractère adoptant successivement l'avis de chacun, Agénor, au milieu du déjeûner, parla ainsi à ses parens :

— J'ai fait bien des folies, je l'avoue, et j'y veux mettre un terme, toutefois avec votre agrément.

— Tant que tu ne le demanderas que pour de semblables choses, dit M. Jolivet, ne pouvant prévoir où son fils voulait en venir, tu es sûr de l'obtenir; qu'en dites-vous, docteur?

— Effectivement, c'est un consentement que doit toujours donner un père lorsqu'il s'agit d'une semblable résolution; cela me rappelle qu'autrefois, un de mes cliens affecté d'une phtysie pulmonaire... non, je crois que c'est une gastrite... ou plutôt une pleurésie... oui, c'était bien une pleurésie... non...

— Docteur, interrompit Agénor, il ne s'agit pas de pleurésie, mais bien de mariage.

— Ah! ah! firent-ils tous trois ensemble, père, mère et médecin.

— Oui, mon père, un ange m'est apparu sous les formes d'une jeune fille, pouvais-je la voir et ne pas l'aimer?

— Effectivement, interrompit le docteur, voir et aimer un ange sont deux choses qui se lient parfaitement ensemble, je me rappelle à cet effet, que la septième fille d'une de mes clientes...

— Docteur, il ne s'agit pas de la septième fille d'une de vos clientes, mais bien de Louise que j'aime de toutes les forces de mon âme et que je prie mon père d'aller demander en mariage pour moi.

— Diable! diable! tu es bien pressé.

— Oui, mon père, très pressé; car c'est le seul projet dont l'exécution puisse réellement me rendre heureux;

— Mais cette Louise, je ne la connais pas... qui est-elle?... appartient-elle à une famille honorable? est-elle riche?

— C'est la fille de M. Grossard, nom fort honorable dans le commerce.

— Est-elle riche?

— Cent mille francs de dot et autant en espérance.

— Hum! hum!... murmura le notaire, c'est quelque chose, mais ta fortune sera beaucoup plus considérable.

— C'est vrai, mon père, mais Louise n'a-t-elle pas sur moi mille autres avantages qui doivent faire pencher la balance en sa faveur.

— Effectivement, si...

— Ne me refusez pas, mon père, s'empressa de poursuivre Agénor. Je le sais, vous désirez mon bonheur, et; en consentant à mon union avec Louise c'est le seul moyen de me rendre heureux.

— Mais au moins te faut-il un état, que feras-tu quand tu seras marié.

— Rien, mon père, que d'aimer ma femme, élever mes enfants, cultiver la littérature et mon jardin; dites-le moi, mon père, est-il un sort plus doux?

— Effectivement, dit le docteur, une semblable position n'est pas sans charmes. Je soignais un catharre accompagné d'un anévrisme au cœur dans une maison où le bonheur semblait avoir fait élection de domicile...

— Eh! mon Dieu, docteur, reprit Agé-

nor, j'espère bien que le bonheur sera chez moi, et me privera de l'honneur d'augmenter le nombre de vos cures merveilleuses.

Et s'adressant à madame Jolivet; il lui prit la main, la porta à ses lèvres et lui dit :

— Consentez-vous, ma mère, à vous donner une fille qui vous aimera comme je vous aime?

Madame Jolivet, d'une nature très sensible, ne lui répondit qu'en essuyant une larme, M. Jolivet en fit autant, le docteur avala un verre de vin de Bordeaux en murmurant :

— Effectivement! ce vin a un bouquet parfait.

Et un mois après, Agénor Jolivet était l'heureux époux de mademoiselle Louise Grossard.

Madame Jolivet, en embrassant ses deux enfans, dit à Agénor :

— Mon fils, te voici maintenant chef d'une famille qui, sans doute, s'accroîtra ; ton bon cœur t'a dicté le projet de la rendre heureuse, mais je crains que ton caractère ne le rende difficile à exécuter.

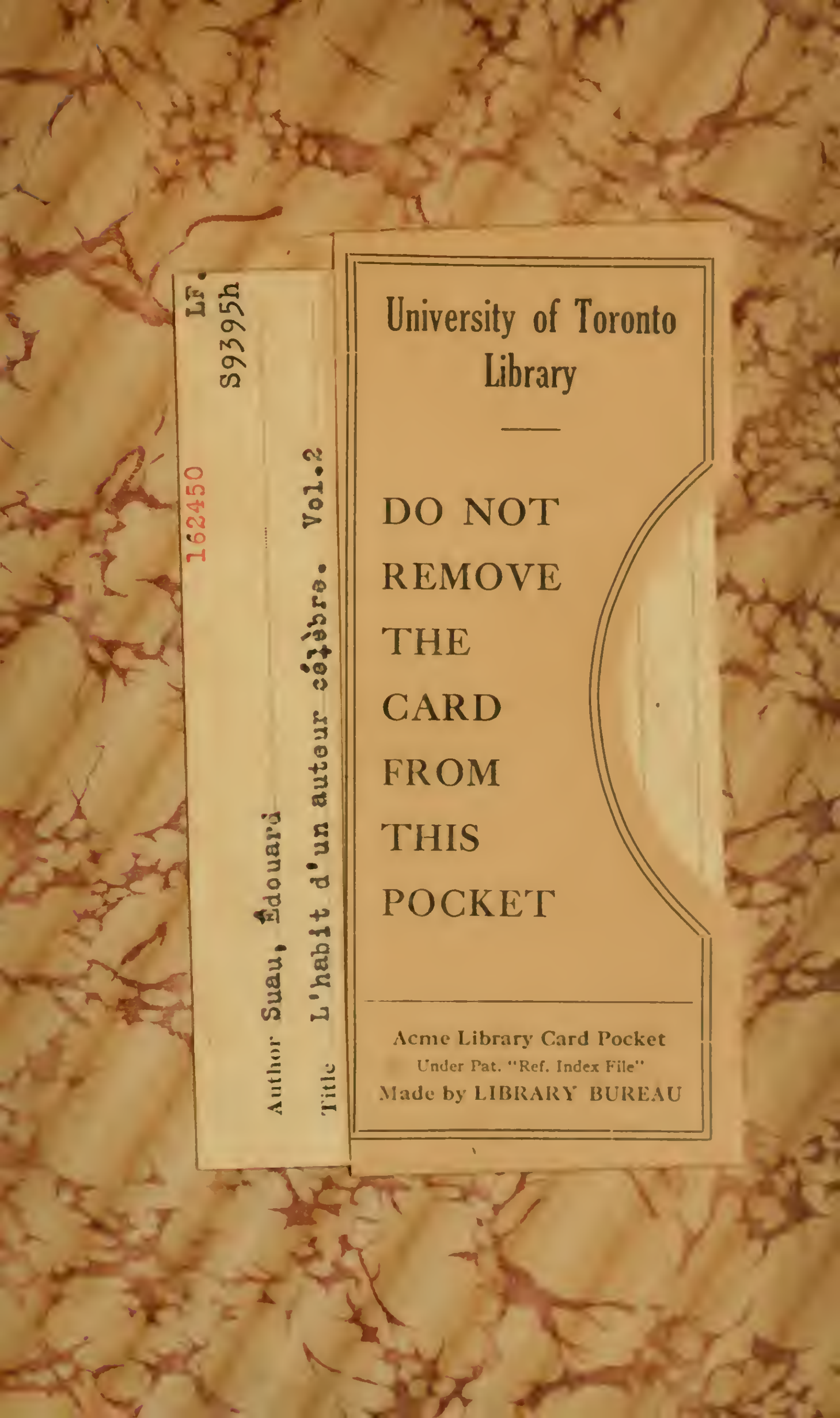
— Oh ! ma mère, interrompit la jeune femme, en pressant la main de son mari, par mes soins et ma tendresse, je tâcherai de rendre cette tâche facile.

Et, à quelques jours de-là Agénor, les méditations de Lamartine sous le bras, une plante à la main, et sa jeune femme

devant les yeux, se disait que pour lui maintenant commençait le vrai bonheur, c'est ce que nous lui souhaitons... Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Ainsi soit-il.*

FIN.





LF.
S9395h
162450
Author Suau, Édouard
Title L'habit d'un auteur célèbre. Vol.2
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

